

SAS [041] – Embargo

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



EMBARGO

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

SAS
EMBARGO

Éditions Gérard de Villiers

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Librairie Pion, 1976.

© Éditions Gérard de Villiers, 2005.

ISBN 2-84267-775-7

CHAPITRE PREMIER

Le Prince Malko Linge prit la tuile d'une délicate couleur saumon que lui tendait le comte von Ponickau et l'inséra à côté de sa voisine le long de la gouttière. C'était relativement facile à poser. Les ouvriers-couvreurs avaient travaillé dur toute la semaine, ne laissant que deux mètres carrés de toit non-couvert afin que les invités de Son Altesse Sérénissime le Prince Malko puissent s'amuser à jouer les couvreurs. On pouvait être Chevalier du Saint-Sépulcre, Chevalier de l'Ordre de Malte, Chevalier de Saint-Georges et Membre de l'Ordre Noir des Chevaliers Teutoniques, cela n'empêchait pas la simplicité. Hélas, l'idée de Malko n'avait pas été appréciée à sa juste valeur par tous ses invités venus fêter la reconstruction de l'aile nord du château de Liezen.

En cette fin février, il faisait un froid vif, en dépit du ciel bleu. La princesse von Bols, une rousse encore appétissante, en dépit de ses cinquante ans bien sonnés, avait fait craquer jusqu'à la hanche sa robe de faille en montant l'échelle du grenier, révélant une combinaison rose du plus gracieux effet. Elle s'était ensuite cassé deux ongles en essayant d'insérer sa tuile sous la précédente... Il avait fallu que Malko dépose à la sauvette un baiser volontairement chaste sur son cou légèrement fripé pour qu'elle consente à lui pardonner. À la suite de cette expérience les autres invités avaient préféré rester dans les salons du rez-de-chaussée à se gaver de canapés au caviar et de Dom Pérignon. Un jeune Allemand de la vieille bourgeoisie munichoise en avait posé trois, mais était très vite redescendu de peur de se faire souffler la ravissante cover-girl café-au-lait qui l'accompagnait. Seul le vieux von Ponickau debout au milieu du grenier, appuyé sur sa canne, solide comme la Garde du Rhin, continuait à passer les tuiles à Malko, tout en lui racontant les derniers potins de Vienne. Fêré de traditions et cultivé, il admirait l'acharnement de Malko à redonner une allure décente au château de ses ancêtres.

Cela à l'époque du béton-roi.

Malko effleura la tuile avec la même douceur que si c'était la peau d'une femme. Il les avait commandées plusieurs mois auparavant à une obscure fabrique tchécoslovaque du Harzberg, qui les fabriquait depuis une douzaine de générations. À la main. Elles coûtaient pratiquement leur poids d'or... Si les comptables de la Central Intelligence Agency s'étaient douté de l'emploi que faisait le Prince Malko de l'argent durement gagné au risque de sa vie, ils auraient douté de ses facultés mentales. Ces tuiles auraient dû être d'un rouge

beaucoup plus sombre car elles représentaient la contrepartie d'une mission au Chili où Malko avait échappé de peu à la mort et où beaucoup d'autres n'avaient pas été aussi heureux que lui. Depuis dix ans qu'il travaillait pour la Central Intelligence Agency, Malko avait échappé vingt fois à la mort et laissé bien des cadavres dans son sillage. Des bons et des mauvais. Parfois, il avait éprouvé la tentation de s'arrêter.

Sans pouvoir s'y résoudre. Poussé par son goût de l'aventure et son obstination à reconstruire son château. Chaque fois qu'il parvenait à en reconstituer une partie, comme ce dimanche, il en éprouvait un plaisir presque physique.

La tuile qu'il était en train de mettre en place claqua dans son alvéole. Satisfait, Malko, assis sur le toit au bord de la lucarne, s'arrêta et contempla les sapins et les champs autour du petit village de Liezen. La frontière hongroise passait non loin de là. Une mineure rectification, en 1945, avait privé le château de ses terres, et Malko avait dû se saigner aux quatre veines pour reconstituer le domaine.

Vienne n'était qu'à quarante milles, avec ses monuments solennels, ses rues pleines de charme et ses habitués qui continuaient à aller à l'opéra comme si deux guerres n'avaient pas eu lieu. Malko n'y allait que rarement. Pour visiter ses amis ou garder le contact avec une ancienne amie de cœur, comme la comtesse Thala Larsberg qui, à quarante ans passés, continuait à faire des ravages. Malko se laissait parfois tenter, car elle prenait un malin plaisir à le recevoir dans des robes d'intérieur qui semblaient avoir été créées pour le viol. Il l'emmenait ensuite à la pâtisserie Sacher déguster une des fameuses « Sachertorte » pour se faire pardonner son manque d'égards.

L'autre existence de Malko était secrète, lointaine, dangereuse.

Une voix de femme interrompit tout à coup sa rêverie.

— Malko ! Qu'est-ce que tu fais ? Tout le monde te réclame en bas !

Il baissa la tête vers le grenier. Le vieux comte Ponickau, profitant de l'interruption, s'était éclipsé. Le visage qui se levait vers Malko ne le faisait pas regretter. Un peu trop long, pour être parfait, avec une bouche aux coins légèrement retroussés, des yeux marrons à peine maquillés, un menton volontaire. Les cheveux auburn étaient cachés par un turban vert assorti à la longue robe de jersey de soie qui moulait un corps musclé à la poitrine généreuse et un ventre plat de fillette. Seuls les boucles d'oreilles et un lourd bracelet d'or au poignet droit rompaient la sobriété voulue de l'ensemble.

Ramassant sa traîne d'une main, la jeune femme grimpa sur l'escabeau et tendit à Malko une coupe de Dom Pérignon.

— Tiens, voilà ta gamelle.

Il rit, but et sourit à sa pourvoyeuse.

Patricia Highsmith était généralement haïe de toutes les autres

femmes. Peut-être parce qu'elle passait sa vie à faire ce dont les autres rêvaient. Elle skiait l'hiver à Gstaad, lorsqu'elle ne passait pas de longs week-ends à Acapulco, jouait à merveille au backgammon, adorait les yachts, et confiait parfois à une (fausse) amie qu'il lui était arrivé de faire l'amour dans le bar des Premières d'un « 747 ». Elle laissait entendre également que le lourd bracelet d'or qui ne la quittait jamais lui avait été offert par le Shah d'Iran, mais sa confiance s'arrêtait là.

Malko l'avait rencontrée au cours d'une chasse à la grouse en Écosse, arpentant la lande dans un tailleur de tweed qui n'arrivait pas à l'enlaidir. Le soir-même ils étaient amants. Au lieu de s'enfuir du lit de Malko honteusement aux premières lueurs de l'aube, Patricia Highsmith avait tranquillement sonné une femme de chambre pour commander un copieux petit déjeuner pour deux, lui demandant par la même occasion de faire transporter ses affaires de sa chambre dans celle du Prince Malko Linge.

Patricia vivait séparée d'un jeune lord pédéraste, blond et merveilleusement bien élevé qui ne portait que des chemises de soie à jabot, ce qui lui causait bien des ennuis lorsqu'il draguait les dockers sur les quais de la Tamise. Parfois, Patricia revenait dans la demeure familiale du Surrey, un château de cent cinquante pièces, entouré d'un parc de trois cents hectares et se mettait au vert. Lorsqu'elle était de particulièrement bonne humeur, elle ramenait une jeune proie à son époux. Ce dernier, bien qu'imbibé de brandy, ne refusait jamais un cadeau dé ce genre. Patricia Highsmith avait été reporter pour le *Daily-Mail* au Biafra, puis s'était lancée dans l'exploration de la jungle amazonienne pour finir sagement par des safaris au Kenya comme tout le monde. Elle avait traîné à travers le monde son sac Vuitton, s'offrant les hommes dont elle avait envie, cherchant à se débarrasser de l'ennui qui lui collait à la peau. Elle restait rarement plus d'une semaine sans faire l'amour, persuadée que l'acte sexuel répété permettait de conserver une belle peau.

Malko lui tendit la coupe vide.

Patricia grimpa trois échelons de plus pour être à sa hauteur. Il se baissa, elle tendit le visage vers lui et elle l'embrassa légèrement, posant une de ses longues mains fines sur sa nuque. Sa bouche était tiède et parfumée. Elle recula aussitôt avec un sourire moqueur.

— Ici, cela ne va pas être facile, avec ta tigresse.

Elle faisait allusion à la comtesse Alexandra, dont la jalousie proverbiale avait fait le tour du monde. Elle soupira.

— Je ne t'ai pas beaucoup vu depuis que je suis arrivée. C'est tout juste si tu es descendu de ton perchoir pour me dire bonjour.

Patricia était arrivée à Liezen deux heures plus tôt. Krisantem, le majordome de Malko, avait été la chercher à l'aéroport de Vienne dans la Rolls-Royce Silver-Cloud III de son maître. Celui-ci, retenu par

ses invités et ses tuiles, n'avait pu se déplacer comme il l'aurait voulu. Il lui prit le bout des doigts et les baisa.

— Comment cela s'est passé avec Jidda ?

Patricia Highsmith eut une moue amusée.

— Bien pour moi ; mal pour lui. Il m'a coursée à travers tout le *Nemiran*. J'avais l'impression d'être une courtisane capturée par les pirates berbères au siècle dernier. Amusant. Quel fantastique bateau ! Il a dévalisé un musée pour le meubler...

Malko la fixa avec un sourire sceptique.

— Tu ne t'es pas laissée rattraper ?

Elle lui enfonça un ongle rouge, long et aigu comme un silex à la racine de son nez.

— Mufle ! Mais il a bien failli. Lors d'un bal costumé où je n'avais pratiquement rien sur moi. Il m'a coincée dans une cabine. Je l'ai pincé si fort qu'il doit encore avoir la marque...

Malko n'insista pas. Elle ne lui dirait pas la vérité. Patricia savait parfois être d'une discrétion totale. Mais il était sûr que la puissance de Nafud Jidda ne l'avait pas laissée indifférente. Patricia Highsmith était trop sophistiquée pour attacher une importance énorme à l'apparence physique d'un homme. Surtout lorsqu'il avait la puissance, la fortune et l'auréole de mystère d'un Nafud Jidda, un des plus grands marchands d'armes du monde. Digne successeur de feu sir Basil Zaharoff.

— Tu as appris des choses intéressantes ? demanda-t-il.

Elle fit la moue.

— Pas grand-chose. Il faudrait que je sache l'arabe. Mais il y a eu un incident curieux. À Capri. Nous sommes restés deux jours là-bas. J'étais allongée sur le sun-deck lorsque j'ai entendu des voix au-dessous de moi, sur la plage arrière, Nafud Jidda et quelqu'un d'autre. Ils parlaient anglais, mais il y avait trop de vent pour que je comprenne. Un peu plus tard, j'ai eu froid et je suis redescendue. Jidda était toujours là, avec quelqu'un d'autre. Bien entendu, il s'est levé et m'a présentée celui qui se trouvait avec lui. Un certain Jim Evens.

Elle rit, exhibant des dents de rêve et continua :

— Comme je suis bien élevée, j'ai dit : « Hello Mister Evens ! » Il ne m'a même pas baisé la main et je suis entrée dans ma cabine.

— Et alors ? dit Malko.

— Alors ! Ce Jim Evens s'appelle en réalité Richard Crosby ! Un millionnaire texan. Il se trouve que je l'ai vu à plusieurs reprises dans des bals.

— Je le connais vaguement, remarqua Malko. Nous avons partagé le même réveillon il y a deux ans chez Maxim's. Et il était avec sa femme sur le *Nemiran* à la fête où nous étions. Mais, cette fois, il était

peut-être avec une ravissante.

Patricia fit la moue.

— Possible. Je n'en ai parlé à Nafud Jidda que hier, lorsque je l'ai quitté. Le seul moment où nous nous sommes trouvés seuls. Il avait tenu à me raccompagner lui-même à l'aéroport de Nice dans son hélicoptère.

« Avant de le quitter, je lui ai dit : « La prochaine fois que Richard Crosby voudra être incognito, dites-lui de mettre une fausse moustache... »

Elle prit soudain un air sérieux.

— Il n'a pas ri du tout. Il a eu la même réaction que si je venais de lui apprendre que son yacht avait coulé... Mais comme on appelait mon vol, je n'ai pas eu le temps de lui demander d'explication. Mais, tu ne trouves pas que...

— Malko ! *Bist du hier*(1) ?

La voix distinguée, à peine un peu trop haute, imperceptiblement tendue, les fit sursauter tous les deux. Le chignon de la comtesse Alexandra apparut suivi de superbes épaules découvertes par un fourreau de satin grège fendu sur le côté droit presque jusqu'à la hanche. Un triple rang de perles faisait ressortir la finesse du cou. Elle adressa à Malko et à Patricia un sourire somptueux et glacial.

— Tu devrais laisser ton amie Patricia terminer ce travail et venir t'occuper de tes invités, suggéra-t-elle aimablement.

Patricia était déjà en train de descendre de l'escabeau, un sourire de défi aux lèvres. Elle enveloppa la jeune comtesse autrichienne d'un long regard.

— Alexandra, vous êtes superbe ! Cette robe vous va à merveille. Est-ce que ce n'est pas celle que vous aviez chez les Bestegui l'an dernier ?

Ses yeux avaient la candeur d'un nouveau-né. Les yeux gris d'Alexandra foncèrent. Ses seins semblèrent prêts à jaillir de son décolleté. Elle mit quand même dix secondes à récupérer.

— Vous êtes très en forme aussi, dit-elle. Merveilleusement bronzée. Ah, je vous envie de pouvoir accepter toutes les invitations...

Sous-entendu : une vraie femme du monde ne va pas sur le bateau d'un Arabe, même milliardaire. Vaincue aux points, Patricia s'éloigna à travers le grenier, criant à Malko :

— Viens vite, j'ai envie de faire une partie de backgammon...

Il demeura imperturbable. C'était leur code. Patricia avait envie de tout autre chose. Alexandra attendit qu'elle soit hors de vue pour dire d'une voix à faire frissonner un iceberg.

— Je trouve que ta pute ne manque pas de culot. Cela ne lui suffit pas de servir de paillason aux Arabes... Il faut qu'elle vienne te relancer comme une chienne en chaleur...

Malko sauta au bas de l'escabeau et referma les bras autour de la taille d'Alexandra.

— Pourquoi ne viens-tu pas, toi, me tenir compagnie ? Ta robe est fantastique...

Ses doigts glissaient déjà le long de la cuisse fuselée, écartant le tissu soyeux. Alexandra fit un saut en arrière comme si un scorpion l'avait piquée.

— Je t'en prie ! Je ne veux pas des restes de cette salope.

Elle s'éloigna en ondulant furieusement des hanches, laissant une traînée de *Miss Dior* dans le vieux grenier. Malko remarqua qu'elle ne portait rien sous sa robe. Sûrement par souci esthétique. Il remonta sur son escabeau, chargé de tuiles, amusé et pensif.

Patricia Highsmith travaillait pour lui. D'une certaine façon. Trois mois plus tôt, la Central Intelligence Agency avait commandé à Malko un « profil » de Nafud Jidda.

Le Saoudien avait émergé au cours des trois dernières années comme un des plus importants marchands d'armes du monde. La C.I.A. savait déjà beaucoup de choses sur lui. Certains éléments manquaient encore. Ses goûts, ses convictions, ses vrais amis, ses manies, ses vices. Pour cela, il fallait l'approcher, vivre dans son intimité. Malko, grâce à sa position sociale, était à même de pénétrer dans ce cercle fermé où évoluait Nafud Jidda. La C.I.A. attachait beaucoup d'importance à ce projet. Conservant des dizaines de « profils » semblables sur les principales personnalités du monde. Pour Malko c'était enfin une occasion inespérée de gagner de l'argent sans risquer sa vie. Rencontrer le Saoudien avait été facile. Ce dernier était venu participer à un tournoi de backgammon à Monte-Carlo avec plusieurs autres Saoudiens. Le sachant, Malko s'était également inscrit au tournoi, en compagnie de Patricia Highsmith, connaissant le goût de Nafud Jidda pour ce genre de « proie ».

La réaction de Nafud Jidda, devant la jeune Anglaise, avait été conforme à ses espérances. Durant le tournoi, il n'avait cessé de la dévorer des yeux. Le soir de la remise des prix, bien que Malko et Patricia ne fassent pas partie des gagnants, ils avaient reçu une invitation à la soirée donnée par Nafud Jidda sur le *Nemiran*... La cour assidue de Jidda avait donné une idée à Malko. « Sous-traiter » le « profil » avec Patricia. Qui, mieux qu'une jolie femme de la jet-society, pourrait obtenir des renseignements sur le Saoudien ? Le soir-même il en avait parlé à Patricia.

Lui présentant l'idée comme une sorte de safari-photo. Le Premier prix était une semaine au Carnaval de Rio. Avec Malko, bien entendu.

La jeune Anglaise avait accepté avec enthousiasme. Malko savait qu'elle était assez grande pour se défendre. Cela se passait huit mois plus tôt. Patricia, depuis, avait revu Nafud Jidda à plusieurs reprises.

Elle venait de passer douze jours sur le *Nemiran* à flâner le long des côtes italiennes. Son enquête terminée, elle venait rendre compte...

Malko prit une tuile et recommença son travail. Le lendemain, il commencerait à « débriefier » Patricia Highsmith. Elle avait dû apprendre un tas de choses. Il repensa soudain à l'incident Richard Crosby. Il le connaissait vaguement pour s'être trouvé avec lui à un réveillon chez Maxim's à Paris, offert par un autre Texan.

Malko avait dû croiser les Crosby une demi-douzaine de fois. Ceux-ci, férus de vieille noblesse européenne, assistaient à tous les bals où il fallait être, de Venise à Baden-Baden.

— Vous avez fini ? cria en dessous de lui la voix de rogomme du comte von Ponickau.

Le vieil aristocrate était de retour, un verre de brandy à la main.

— Presque ! répondit Malko.

Ils travaillèrent pendant une dizaine de minutes comme de bons ouvriers, bavardant de choses et d'autres. Les potins viennois. Soudain, von Ponickau demanda à brûle-pourpoint :

— Dites-moi, mon cher Malko, on dit à Vienne que vous êtes un espion ? Que vous travaillez pour les Américains. On prétend même que vous êtes un homme extrêmement dangereux...

Malko secoua la tête avec un sourire amusé et acheva de poser sa tuile.

— Ce sont des racontars ridicules. Les Viennois sont d'incorrigibles bavards. Je me contente de savoir gagner de l'argent en bourse. Je vis très modestement, vous savez.

Un bruit incongru lui fit lever la tête. Il lui fallut plusieurs secondes pour distinguer dans le bleu du ciel, à contre-jour, un hélicoptère volant à basse altitude. L'appareil venait du sud et se dirigeait droit vers le château. Malko, toujours assis sur le toit, observa l'hélicoptère avec attention. C'était un Bell monorotor à quatre ou cinq places. Peint en jaune. Trop loin pour qu'on puisse distinguer son immatriculation.

Il posa la tuile qu'il allait mettre en place, descendit rapidement l'escalier, traversa le grenier et gagna le palier. Là, il décrocha le téléphone intérieur reliant les pièces principales du château. Il essaya le salon et la bibliothèque sans succès avant de localiser Elko Krisantem à la cuisine. Il eut une courte conversation avec le Turc, puis retourna dans le grenier. Le comte von Ponickau se tordait le coup pour essayer de voir l'hélicoptère qui se trouvait maintenant au-dessus du château.

— Des amis ? demanda-t-il.

— Peut-être, dit Malko.

Il n'attendait personne en particulier, mais plusieurs de ses amis étaient assez riches et assez fous pour lui rendre visite de cette façon.

L'hélicoptère, après avoir tourné en rond, commençait à descendre doucement vers la cour d'honneur largement assez grande pour le recevoir en dépit des voitures qui s'y trouvaient. Malko distingua plusieurs personnes dans la cabine de plexiglass. Le comte von Ponickau dit d'une voix excitée :

— C'est peut-être Johann !

Johann, pédéraste, milliardaire et charmant, venait parfois visiter Malko.

— C'est possible, dit ce dernier.

Il était remonté sur le toit et observait l'hélicoptère. Celui-ci descendit encore et se posa gracieusement sur le gravier de la cour. Le rotor continua à tourner ce qui semblait indiquer que l'appareil ne resterait pas longtemps. La porte de gauche s'ouvrit et un homme vêtu d'un costume clair sauta à terre, courut, baissé pour échapper au souffle du rotor. Un second descendit derrière lui. Lunettes noires, polo, costume bleu, un attaché-case à la main.

— *Himmel Herr Gott !* fit à mi-voix Malko.

Cela puait la C.I.A. Ses « employeurs » avaient parfois la désagréable habitude de venir le déranger à Liezen pour un problème urgent. Ce n'était pas le moment. Il n'avait aucune envie de laisser ses invités pour discuter des problèmes de la Division des Opérations. L'organisme auquel il appartenait, en charge des opérations « noires » de la Central Intelligence Agency.

Elko Krisantem surgit sur le perron et s'avança à la rencontre des deux hommes. De l'habitude prise à Istanbul de porter un vieux parabellum Astra sur le ventre, entre la chemise et la peau, il avait gardé la déformation de se tenir un peu voûté. Il engagea la conversation avec les deux hommes.

Malko était trop loin pour entendre ce qui se disait, et le bruit de l'hélicoptère l'en aurait empêché de toute façon.

Il s'attendait à voir son majordome pointer le doigt vers lui, mais Krisantem se contenta de rentrer dans le château, laissant les deux hommes dans la cour. Intrigué, Malko s'avança sur le versant du toit en pente douce qui dominait la cour. Les deux inconnus attendaient calmement à quelques mètres du perron. Il dirigea son regard vers la porte et reconnut dans le hall la silhouette de Patricia Highsmith avant même de voir le turban vert surgir sur le perron ; Les deux inconnus, voyant la jeune femme, avaient imperceptiblement changé de position. Un raidissement infinitésimal qui fit froid dans le dos de Malko. Il s'avança à l'extrême bord du toit et, de toute la force des ses poumons, hurla :

— Patricia ! Rentre !

La jeune Anglaise entendit le son de sa voix, mais, à cause du bruit de l'hélicoptère ne comprit pas ce qu'il disait. Elle leva la tête vers lui,

agita joyeusement sa main fine aux longs ongles rouges et s'avança en souriant vers les deux hommes.

Tout se passa alors affreusement vite.

Du même geste, les deux inconnus s'étaient accroupis. L'un avait posé l'attaché-case par terre, ouvert le couvercle. Les deux plongèrent la main dedans en même temps, ressortant avec ce qui parut, de loin à Malko, être deux énormes pistolets automatiques dont le chrome brilla au soleil. Puis, ils se redressèrent. Les jambes écartées, comme au stand, les deux mains jointes sur la crosse, le canon à hauteur de poitrine, ils tirèrent en même temps sur la mince silhouette verte. Stupéfaite, Patricia n'avait même pas esquissé un geste de fuite. Il y eut deux éclairs oranges, deux détonations qui couvrirent le ronflement de l'hélicoptère. L'épaule gauche de Patricia Highsmith se désintégra dans un nuage de sang, arrachant le bras qui disparut. L'effroyable choc fit tournoyer sur elle-même la jeune femme, et le second projectile la frappa dans le dos à la hauteur de l'omoplate droite. Le jersey vert disparu dans un flot de sang, comme si on lui avait asséné un coup de pioche. Projetée en avant, Patricia Highsmith tomba sur le gravier de la cour. Un troisième projectile explosa encore près de sa tête, lui déchiquetant la moitié du visage.

Aussitôt, les deux tueurs pivotèrent et levèrent leurs armes vers le toit où se tenait Malko. Deux autres hommes avaient sauté hors de l'hélicoptère, serrant contre eux de courtes mitraillettes noires. L'un balaya d'une rafale la porte d'entrée du château et se mit à courir vers le bâtiment. Au passage il lâcha encore une rafale dans le corps de la jeune Anglaise, pointillant de rouge la robe verte. Avec une horreur indicible, Malko aperçut le bras arraché, avec encore le bracelet d'or, près de la Jaguar du comte von Ponickau. Il n'avait pas le temps de se recueillir. Le tueur à la mitraillette venait le chercher.

CHAPITRE II

Cramponné à son toit, hésitant pendant une fraction de seconde sur la conduite à tenir, Malko pensa à ses invités dans les salons du rez-de-chaussée. Cela risquait d'être un massacre. Mais déjà les deux assassins de Patricia le visaient.

Il plongea à plat-ventre sur les tuiles toutes neuves. Le projectile en fit exploser une demi-douzaine à deux mètres de lui, le couvrant de poussière rougeâtre. Ce ne pouvait être une balle ordinaire. On aurait dit de petits obus ! La rage chassa sa peur. Chez lui ! Qui étaient-ils ?

Il se mit à ramper sur le toit, progressant centimètre par centimètre vers l'ouverture par laquelle il était venu. Un autre projectile passa au-dessus de lui et fit sauter la crête des tuiles, dix mètres plus loin. Lorsqu'il se mettrait debout, il allait se faire massacrer. Il pensa aux deux autres tueurs qui s'étaient engouffrés dans le château. Ils devaient être en train de monter l'escalier pour le prendre à revers. Malko progressa encore de deux mètres. Un flot d'adrénaline se rua dans ses artères tout à coup ; une petite lucarne, vingt centimètres sur trente, venait de se soulever à côté de lui. Instinctivement, il roula sur le côté, pour sortir de l'angle de tir. La crosse d'un fusil apparut, puis la main qui tenait le fusil, puis le visage émacié et tendu de Krisantem. Tendant à Malko sa Marlin 444. L'arme idéale pour les safaris. Chaque projectile était capable d'arrêter un éléphant en pleine course. Une tonne de poussée à la sortie du canon ! Malko tendit le bras et prit l'arme.

Allongé sur le dos, il respira à fond quelques secondes pour calmer les battements de son cœur. Krisantem avait déjà disparu. Ne le voyant plus, les deux tueurs ne tiraient plus sur lui, mais le « vloofvloof » de l'hélicoptère montait toujours de la cour. Lentement, il entreprit de se déplacer vers le rebord du toit, s'aidant des pieds et des coudes. Il zigzagua sur le côté, comme un crabe, pour atteindre une cheminée.

Tout doucement, il se redressa, se mit à genoux, la joue contre le teck de la lourde crosse. Les tueurs devaient s'attendre à le voir surgir beaucoup plus haut.

Il les eut dans son viseur une demi-seconde avant qu'ils ne l'aperçoivent. Lorsque le premier se retourna, la balle de la « 444 » était déjà partie et Malko reculait sous le choc. Concentré sur le second coup, il vit à peine la silhouette du tueur reculer et se disjoindre sous l'impact du puissant projectile. Il tomba comme un pantin cassé, un trou grand comme une assiette dans le dos.

Les deux « craac » assourdissants avaient dominé le bruit de

l'hélicoptère.

Le second tueur qui avait levé la tête et visait Malko vit venir la mort. La balle lui fracassa la mâchoire inférieure, traversa sa gorge, déchiquetant la trachée-artère, explosa contre son épine dorsale à la hauteur de la quatrième vertèbre et ressortit dans un geyser de sang, d'os et de chairs éclatés. L'inconnu, projeté en arrière, tomba sur le dos et mourut instantanément.

Malko se rua le long du toit, sa Marlin à la main, pensant aux tueurs qui avaient pénétré dans le château.

Il se laissa tomber dans le grenier sous les yeux effarés du comte von Ponickau.

— Que se passe-t-il ? demanda le vieux monsieur.

Il vit la Marlin et faillit en lâcher son verre de brandy.

— Une visite inattendue, fit Malko sobrement.

Il courait à travers le grenier. Lorsqu'il atteignit le palier, il entendit un brouhaha monter du rez-de-chaussée.

Il se rua dans les vieilles marches, les sautant quatre à quatre. La première chose qu'il aperçut au pied de l'escalier dans le hall d'entrée fut un corps étendu sur le dos, les yeux ouverts, avec, près de lui, une mitraillette dont une rafale avait piqué un pan du mur, fracassant une glace au mercure du XVIII^e siècle. Son propriétaire, un jeune homme au teint basané, avait reçu une balle en plein front, et sa nuque baignait dans une mare de sang. Ce ne pouvait être que Krisantem. Malko se bénit de l'avoir alerté lors de l'apparition de l'hélicoptère.

Des cris venaient du grand salon. Il s'y rua, la Marlin au poing, traversant en trombe la salle de jeu.

La plupart de ses invités étaient groupés autour du buffet, les mains en l'air, tenus en respect par un homme en costume clair, au type moyen-oriental prononcé, une courte mitraillette au poing ; prolongée par un silencieux. En voyant Malko surgir, la comtesse Thala poussa un cri aigu. Le tueur se tourna, vit la carabine, lâcha une courte rafale et s'élança vers la porte donnant sur la salle à manger. À cause des invités, Malko n'osa pas tirer.

Dans sa précipitation, l'homme à la mitraillette dérapa sur le parquet ciré, perdit l'équilibre, tomba et, sans lâcher son arme, glissa sur le dos jusqu'à une table en marqueterie dont il broya les pieds. Le plateau et les objets qui se trouvaient dessus tombèrent sur lui. Tandis qu'il essayait de se dépêtrer de la nappe, Krisantem bondit de derrière un rideau et se jeta sur lui.

Malko reconnut le mouvement familier de son poignet, comme il passait son terrible lacet autour du cou de l'homme à terre. Le Turc poussa un « han » de bûcheron, arc-bouté contre la nuque du tueur. Celui-ci, les yeux hors de la tête, lâcha sa mitraillette, tentant

désespérément d'arracher la corde de nylon de sa gorge.

— Arrête, ne le tue pas, cria Malko.

C'était trop tard.

Les carotides écrasées, le cerveau non-irrigué, l'homme eut un brusque spasme et cessa d'un coup de se débattre, la bouche ouverte, les yeux vitreux, Krisantem, sans entendre les cris de Malko, continuait à serrer, dans un état second. Comme un bouledogue accroché à sa victime. Quand il se releva, le tueur avait les yeux hors de la tête et ne respirait plus. Le Turc était presque aussi effrayant à voir. La comtesse von Thalberg poussa un petit cri et se laissa tomber dans une bergère.

Les autres invités contemplaient alternativement le cadavre et Malko avec une fascination horrifiée. Certains avaient entendu des rumeurs inquiétantes sur lui, mais aucun n'avait jamais pensé se trouver confronté avec un danger palpable.

Malko pensa soudain à l'hélicoptère et se rua de nouveau vers le hall. Il surgit dans la cour. L'hélicoptère était toujours là. Seul le pilote était à bord. En le voyant, celui-ci sauta à terre et courut vers Malko, les mains en l'air.

— Ils m'ont forcé, cria-t-il. Ne tirez pas, ne tirez pas !

C'était un homme blond, au visage un peu empâté, de taille moyenne.

Malko le fouilla rapidement, sans rien trouver, puis le poussa devant lui, détournant les yeux devant le cadavre de Patricia.

Il jeta sa Marlin sur un siège du hall et appela Krisantem.

— Appelle la police.

Au buffet, il se versa un verre de vodka à renverser un tzar, le but d'un trait et se tourna vers ses invités, figés de terreur.

Ses yeux dorés étaient striés de rouge.

— Je vous prie de m'excuser, dit-il. Je ne m'attendais pas aujourd'hui à ce genre de visite. Vous êtes malheureusement obligés de rester, car la police aura besoin de votre témoignage.

Malko prit le dessus de soie jaune qui avait recouvert la table de marqueterie et sortit dans la cour. Il dut faire un effort pour regarder de près le corps de Patricia. C'était de la bouillie.

Doucement, il étendit dessus la soie qui se trempa immédiatement de sang.

Avec précaution, il ramassa une des armes et l'examina pensivement. Un « Gyro-jet », lance-missile de poche de fabrication américaine. Expédiant de mini-missiles. Une arme capable de percer du béton. Le canon en titanium aéré brillait dans le soleil. Il le tenait encore lorsque la BMW de la « Staats Polizei » entra à toute vitesse dans la cour du château de Liezen, suivie d'une ambulance.

Ils étaient tous partis. Les invités, la « Staats Polizei », les morts. Malko regarda sa Seiko, puis Alexandra assise en face de lui sur le canapé noir de la bibliothèque, les jambes croisées. Sa robe avait glissé, découvrant sa cuisse jusqu'à l'aîne. Krisantem entra sans qu'elle fasse un geste pour se couvrir. Dans son monde, les domestiques n'avaient jamais compté. Le Turc déposa le café sur la table basse et sortit.

— Alors ?

La voix de la fiancée de Malko était à la fois agressive et inquiète. La légère tension de sa bouche et ses prunelles dilatées exprimaient sa nervosité.

— Alors, rien, fit Malko d'un ton las. Ils avaient tous des passeports libanais, faux, bien entendu. Dont un diplomatique. Ce qui leur a permis de voyager avec les armes sans problème. Ils sont de type moyen-oriental. Ils avaient pas mal d'argent sur eux, en dollars, en livres libanaises et en francs suisses. L'hélicoptère a été loué à Zurich pour la journée, la caution déposée en argent liquide. Le pilote n'a rien trouvé d'anormal jusqu'au moment où il a atterri ici. Alors un des quatre tueurs lui a mis sa mitrailleuse dans le dos... Celui que Krisantem a étranglé. Durant le voyage, ils ont peu parlé, arabe seulement. C'est tout pour l'instant.

Alexandra mit un morceau de sucre dans son café.

— Qui étaient-ils ?

Malko secoua la tête.

— Je ne sais pas. Ils cherchaient Patricia. Lorsqu'ils sont arrivés, ils ont demandé à Krisantem à la voir...

Il ne pouvait s'empêcher de penser à ce que lui avait raconté la jeune Anglaise. Sa rencontre avec Richard Crosby et la réaction de Nafud Jidda. À sa connaissance, l'Arabe n'avait pas de liens particuliers avec les Palestiniens. À moins que Patricia n'ait su quelque chose qu'elle n'avait pas eu le temps de lui dire...

Dans le salon, le buffet froid était encore intact. Malko ne se faisait pas beaucoup d'illusions sur les résultats de l'enquête de la « Staats Polizei ». Les Autrichiens connaissaient ses liens avec la C.I.A. Ils ne perdraient pas trop de temps à investiguer sur ce qu'ils considéraient comme un règlement de compte entre barbouzes. D'autant qu'aucun citoyen autrichien n'avait été tué... La réponse ne se trouvait pas en Autriche.

Malko avait noté le numéro de série des « Gyrojets » et des mitrailleuses. Toutes de fabrication américaine. Cela ne ressusciterait pas Patricia Highsmith.

— Que vas-tu faire ? demanda Alexandra.

— Aller à Washington, dit Malko. Je veux en savoir plus sur Crosby. Patricia travaillait pour la C.I.A. lorsqu'elle a été voir Nafud Jidda. Je veux discuter de ce problème avec eux.

— Je croyais que nous allions à la Jamaïque, fit Alexandra d'un ton glacial.

— Nous irons après.

— Après !

Elle s'était levée, les traits contractés de rage et de dépit.

— Après, il y aura autre chose ! Tu vas repartir et je vais rester dans mon trou à t'attendre, jusqu'à ce que tu te fasses tuer bêtement.

Il la rattrapa de justesse à la porte, la fit virevolter pour l'attirer contre lui.

— Tu ne trouves pas qu'on a eu assez d'émotions pour aujourd'hui ? demanda-t-il doucement.

Elle secoua la tête, les traits crispés, la bouche amère. Sans répondre. Raidie de mécontentement. Sans la lâcher, Malko commença à la caresser très légèrement, suivant le contour de son corps à travers le tissu de la robe. Effleurant la pointe d'un sein, le creux du ventre, l'arrondi de la hanche, la ligne fuselée de la cuisse.

Appuyée au mur, elle se laissait faire, tendue, les yeux fixant la bibliothèque. Krisantem passa dans le hall et détourna pudiquement les yeux, choqué. En Turquie, lorsqu'une femme faisait un caprice, on la battait jusqu'à ce qu'elle n'ait plus envie de recommencer... Son maître ne savait pas s'y prendre.

Patiemment, Malko continuait. Embrassant Alexandra dans le cou, la caressant de façon de plus en plus précise. Il la sentait se détendre, mais elle ne desserrait toujours pas les lèvres.

Puis, peu à peu, il sentit son bassin basculer, venir à sa rencontre. Aussitôt, il remonta, écartant doucement le tissu de la robe.

Alexandra était exactement dans l'état qu'il avait pensé. La tête appuyée au mur, elle ferma les yeux. Les doigts de Malko se perdirent dans sa chair brûlante. Il aurait pu la mener en haut dans une des chambres, mais il préféra la prendre là, debout, appuyée aux livres, comme une soubrette surprise par un vieux beau. Elle haleta et gémit, mais ne dit pas un mot, même lorsqu'elle prit son plaisir avec un grognement rauque. Il ne l'avait pas vraiment apprivoisée. Ils restèrent face à face, dans les bras l'un de l'autre, puis elle s'arracha de lui. Sa robe retomba le long de ses jambes, et elle sortit de la bibliothèque. Malko entendit ses pas faire crisser le gravier, puis le moteur de sa Rover. Elle allait dormir chez elle.

Pourtant, il fallait qu'il aille à Washington. Physiquement apaisé, son cerveau recommença à fonctionner. Une rage froide commençait à effacer le choc de la mort de Patricia Highsmith. On était venu le

défier et tenter de le tuer chez lui. On avait sauvagement assassiné une femme qu'il estimait et dont il avait été amoureux. Même si la C.I.A. n'était pas concernée, il aurait cherché à la venger.

Il se versa un grand verre de Perrier pour s'éclaircir les idées, et se mit à réfléchir. Pourquoi était-on venu tuer Patricia dans son château ?

Il était sûr que la réponse se trouvait soit au Moyen-Orient, soit aux États-Unis. Il ferma les yeux, cherchant à se remémorer le visage de Richard Crosby.

CHAPITRE III

L'énorme « 747 » ralentit dans le rugissement de ses réacteurs mis en position inversée, toute sa carcasse tremblante. Malko se réveilla en sursaut, et aperçut par le hublot les bâtiments de Dulles International Airport, à Washington DC. Il avait dormi une grande partie du voyage. Il se sentait las et déprimé. Avant de partir, il lui avait fallu s'occuper du transport du corps de Patricia Highsmith en Angleterre et répondre aux centaines de questions de la « Staats Polizei » autrichienne dont les recherches n'avaient pas abouti. Les Suisses n'étaient pas plus heureux. Tout stoppait à Zurich.

Personne n'avait réclamé les corps des quatre terroristes qui avaient été enterrés dans la fosse commune du village de Liezen, sous leurs faux noms puisqu'on ne connaissait pas les vrais. Alexandra s'était montrée plus que boudeuse jusqu'à l'instant du départ. Malko l'avait déposée à Vienne dans la vieille maison de sa tante. Elle avait décidé de passer quelques semaines dans la capitale. Pour se distraire. Ce qui était loin de réjouir Malko. Alexandra était une trop jolie femme pour qu'on puisse la laisser seule longtemps dans une ville comme Vienne. Maintenant, il regrettait presque d'avoir pris l'avion pour Washington. Son « profil » de Nafud Jidda était loin d'être terminé et il n'avait pas d'informations très marquantes à offrir à la Central Intelligence Agency. À part le lien possible de Richard Crosby avec la mort de Patricia Highsmith. Le fait que Patricia ait enquêté à ce moment pour le compte de la C.I.A. en faisait un cas pour la *Company*.

Il acheva de se réveiller, resserra sa cravate, l'hôtesse venait de lui apporter sa veste d'alpaga, brossée et toute fraîche. Il enfila son manteau de vigogne. D'après le commandant de bord, il faisait – 7 à Washington et le thermomètre allait encore descendre... Encourageant.

Le compartiment de Première était presque vide. Il aperçut le bus qui venait à la rencontre du « 747 » et se dirigea vers la porte, après avoir pris son sac de voyage. L'hôtesse s'approcha de lui.

— Prince Malko Linge ? Quelqu'un vous attend au pied de l'appareil. Venez par ici.

Ils traversèrent la cabine. La porte opposée à celle par où descendaient les passagers avait été ouverte et une passerelle métallique appliquée contre le flanc de l'énorme avion. Au pied de la passerelle se trouvait une voiture blanche, et un homme de haute taille frileusement engoncé dans un manteau noir, un chapeau de même couleur enfoncé jusqu'aux oreilles. Il leva les yeux et grimaça

un sourire à l'adresse de Malko. De loin, il ressemblait à un étudiant prolongé, avec un visage presque enfantin, des yeux très bleus et une allure dégingandée... Il fallait s'approcher de lui pour s'apercevoir que Chris Jones avait des avant-bras comme des jambons de Virginie et que ses 6' 2"(2) étaient tout en os et en muscles. Il ne portait pas non plus écrit sur ses traits candides qu'il s'était classé trois fois de suite premier au concours de tir instinctif du F.B.I... Chris Jones, transfuge du Secret Service, était l'un des plus efficaces « gorilles » du Directorate des Opérations, de la Central Intelligence Agency, plus connue sous le nom de « Clandestine Division ».

Un « plombier ».

La main de Malko disparut dans la sienne qui entreprit d'en faire de la pulpe. Mais Malko connaissait le truc. Vicieusement, il fit tourner sa chevalière autour de son doigt et serra à son tour. Chris Jones étouffa un grognement.

— Hé !

— Il ne faut pas abuser de votre force avec les vrais démocrates, Chris, avertit Malko. Gardez cela pour les méchants « commies(3) ». Comment ça va ?

— Mal, fit le « gorille ». On se les gèle, si Votre Altesse me pardonne cette expression triviale. Ces putains d'Arabes...

— Ne soyez pas raciste, Chris, coupa Malko, mi-figue, mi-raisin.

— Je ne suis pas raciste, répliqua Chris Jones avec indignation, j'ai froid. Ils ont foutu les thermostats à 65° et vous avez vu le temps qu'il fait ! Comme j'ai pas les moyens de filer cinquante dollars de prime pour qu'on me livre du fuel, c'est pareil chez moi. En rentrant, je me couche. C'est même plus la peine d'avoir un réfrigérateur.

— Mme Jones doit être ravie, remarqua Malko avec une certaine perfidie.

Chris grogna une réponse inintelligible où il était question de foutus aristocrates vivant dans le luxe et la chaleur.

Pour ce qui était de la chaleur, l'Amérique était plutôt mal lotie. Trois semaines plus tôt, le 15 janvier exactement, avait éclaté un coup de tonnerre politique et économique. Réunie à Damas, la Commission de boycott de la Ligue Arabe, présidée par Nassir Chafik, le Commissionner General, avait annoncé qu'à la demande de la Ligue, tous les pays arabes producteurs de pétrole – l'Arabie Saoudite, le Koweït, l'Irak, les Émirats du Golfe Persique, la Libye, l'Algérie et la Syrie – avaient décidé de suspendre toute livraison de pétrole aux U.S.A. à partir du 16 janvier 0 heure. Cette mesure était prise à la suite de l'échec des négociations secrètes entre la Ligue et le Gouvernement des U.S.A. tendant à forcer les U.S.A. à rompre toutes relations commerciales avec Israël. Plus précisément à obtenir que le Président des U.S.A. signe un décret classant Israël dans la catégorie

« Z » du *Department of Commerce*, en compagnie de Cuba, du Cambodge et du Vietnam communiste.

Bien entendu, le gouvernement des U.S.A. avait énergiquement refusé de se laisser dicter sa politique par un groupe de pression. Le boycott économique était couramment pratiqué dans le monde, par des tas de nations, à commencer par les U.S.A. Mais c'était la première fois qu'un groupe de nations faisait ouvertement pression sur une autre nation pour qu'elle l'applique à une troisième. Ce qui n'était au fond qu'une variante planétaire du chantage aux otages... Mais cette fois, l'otage était une nation de deux cent vingt cinq millions d'habitants, la plus puissante du monde...

Pour certains initiés, ce brutal embargo n'avait pas été une surprise. Depuis le gel des opérations militaires consécutifs à l'accord de désengagement dans le Sinaï, les Palestiniens avaient concentré leurs efforts pour obtenir le boycott total d'Israël. Certains groupes avaient sûrement fait pression sur les pays arabes conservateurs comme l'Arabie Saoudite pour obtenir ce blocus illimité et total. Il avait frappé les États-Unis de plein fouet. À cause de la défection de certains pays importateurs, ils importaient plus de vingt pour cent de leur pétrole des pays appliquant l'embargo. Aussi les conséquences n'avaient pas tardé à se faire sentir.

— Pourquoi venez vous me chercher ? demanda Malko.

— On va à Langley, expliqua Jones. Marty Rogers vous attend pour un meeting urgent. Il part au Moyen-Orient tout à l'heure. L'hélicoptère est là-bas. C'est tout ce que vous avez comme bagage ?

— C'est tout, fit Malko.

Il prit place dans la Dodge blanche, immatriculée U.S. GOV.

Marty Rogers était le patron de la Near-East Division du Directorate des Opérations. Malko avait déjà eu affaire à lui. Dépendant de David Wise, le Deputy Director du Directorate des Opérations, il connaissait la plupart des chefs de division.

— Où est Milton ? demanda-t-il tandis qu'ils s'éloignaient du « 747 ».

Milton Brabeck était le compagnon fidèle de Chris Jones.

— Couché avec 40° de fièvre, répondit Chris d'un ton lugubre. Il a pris la crève dans ces putains de bureaux.

Il stoppa près d'un bâtiment gris de l'aéroport et se tourna vers Malko.

— Vous avez votre passeport ?

Malko lui tendit son passeport autrichien. Le « gorille » disparut à l'intérieur du bâtiment et reparut quelques minutes plus tard. Ouvrant la portière, sans entrer dans la voiture, il se pencha vers Malko.

— Vous avez une arme ?

— Oui, dit Malko. Mon pistolet. Pourquoi ?

Le gorille haussa les épaules.

— Ces cons de bureaucrates veulent seulement savoir si vous avez une arme. Il y a un questionnaire. OK, je reviens.

La C.I.A. avait le pouvoir de faire entrer qui elle voulait aux U.S.A., à condition que les formalités administratives soient remplies.

Malko attendit sagement. Heureusement que le chauffage de la voiture marchait. On imaginait mal les États-Unis subissant des restrictions, ce pays où personne n'avait jamais appris à se priver depuis une génération. Chris Jones réapparut et se laissa tomber dans la voiture. Il tendit son passeport à Malko.

— Voilà, vous êtes en règle.

Cinq minutes plus tard, ils étaient au pied de l'hélicoptère, un appareil militaire dont le rotor tournait déjà. Il décolla dès qu'ils eurent attaché leurs ceintures. Chris Jones se pencha vers Malko et hurla pour couvrir le bruit des rotors.

— Pourquoi vous êtes là, cette fois ? Encore une petite ?

La vie amoureuse de Malko fascinait, et en même temps choquait profondément, Chris Jones, à l'éducation puritaine.

Malko regardait la campagne de Virginie enveloppée d'un brouillard glacial défilé sous l'hélicoptère.

Qu'allait-il découvrir sur Richard Crosby ? Il avait du mal à croire que l'industriel texan soit vraiment mêlé au meurtre de Patricia. La coïncidence était pourtant troublante. La C.I.A. avait peut-être une idée derrière la tête. Le « vloof-vloof » des pales de l'hélicoptère avait un effet soporifique. Il somnola jusqu'à ce qu'il sente la machine descendre. Ils se posèrent sur le toit de l'Executive Office Building, au milieu des cent vingt-cinq acres fermées de clôtures où se trouvait le cœur de la Central Intelligence Agency.

* *

*

Marty Rogers, le directeur de la Division « Near East » du Directorate des Opérations, était long, maigre, gentil et plein d'humour. Il suçait sans arrêt une fausse cigarette imprégnée de menthe pour s'empêcher de vraiment fumer. Il avait écouté le récit de Malko attentivement en prenant des notes.

Son bureau, au 7^e étage de l'Executive Office Building, avait la netteté et le modernisme de celui d'un publiciste de Madison Avenue. Fonctionnel et élégant. Malko ayant terminé, Marty Rogers sortit de son dossier un classeur avec quelques articles de presse et le parcourut.

— Nous n'avons pratiquement rien sur Richard Crosby, dit-il. Il paraît être un citoyen au-dessus de tout soupçon. Le F.B.I. n'a rien non

plus, et les quelques personnes à qui les gens de la D.O.D.(4) ont pu parler *off record* ont seulement dit que c'était un *stand-up son of a bitch*(5), dur en affaires, aimant les femmes et le vin français, une personnalité au Texas. Il a bâti un petit empire à partir de rien. Son affaire est parfaitement saine. Le S.E.C.(6) a donné sur son affaire un rapport très positif. Jamais de manipulation de stock, jamais de combines.

— Et son voyage, lors de la rencontre avec Patricia Highsmith ?

— Il a quitté les U.S.A. trois jours plus tôt, par la T.W.A. confirma Marty Rogers. L'Immigration Department a retrouvé la trace de son voyage. Il est resté cinq jours absent. Cela n'a rien de particulier. Il passe son temps en Europe, en Indonésie ou au Moyen-Orient... Nous ignorons tout de ses rapports avec Patricia Highsmith. Nous avons demandé à divers services étrangers de nous dire ce qu'ils savent de plus, mais je n'ai pas encore les réponses. Apparemment, il ne connaissait pas cette fille.

— Et Nafud Jidda ?

Marty Rogers souffla dans sa fausse cigarette, les mains à plat sur son dossier.

— C'est une autre histoire ! Lorsque j'ai mentionné son nom pour la première fois à notre « contact » du Pentagone, il a failli se trouver mal. Jidda est un peu mieux vu que Dieu le Père là-bas. Il a le bras tellement long qu'il pourrait venir vous gratter le dos dans ce bureau tout en étant sur son yacht... Il paraît que sans lui la moitié des fabricants d'avions et de chars des États-Unis fermeraient boutique. Le Pentagone a besoin des acheteurs extérieurs pour augmenter l'importance des séries et diminuer les prix. Il semble que Jidda soit en train d'aider à la conclusion de très importants marchés d'armes et de blindés. Donc, il est intouchable. Au Pentagone, ils sont déjà fous furieux contre la Commission du Congrès qui a prononcé son nom à l'occasion de *hearings* sur les pots-de-vin versés par des « Multinationales » à des intermédiaires étrangers. Jidda s'est plaint qu'on lui sciait les pattes. Il a dans sa poche un bon paquet de congressmen qui représentent les états où on construit du matériel de guerre. Ceux-là hurlent partout que nous sommes enjuivés et que les Arabes sont nos vrais amis. Que les armes qu'on donne aux Israéliens, on ferait mieux de les vendre aux Arabes.

— Vous faites les deux, fit suavement remarquer Malko.

Marty Rogers haussa les épaules avec élégance et amusement.

— Évidemment.

— Donc, Nafud Jidda est blanc comme neige, conclut Malko. Je me demande ce que je suis venu faire ici...

— Attendez, fit le fonctionnaire de la C.I.A. Mr. Nafud Jidda est en ce moment en train de voler vers le Texas. Il s'est posé à J.F.K. avec

son DC9 personnel ce matin et il est reparti vers dix heures. Le plan de vol indique qu'il va à Houston.

Il referma son dossier, jouissant de son effet, un léger sourire sardonique aux lèvres. Le cœur de Malko s'était mis à battre plus vite.

— Que va-t-il faire au Texas ?

Le sourire de Marty Rogers s'accroût.

— Je n'en sais encore rien. Mais, ajouta-t-il aussitôt, cela ne prouve rien. Maintenant, à Houston, il y a presque autant d'Arabes que de Texans. N'oubliez pas que dix-neuf sur les vingt plus importantes compagnies pétrolières ont leurs *headquarters* à Houston... Ainsi que celle de Richard Crosby.

Rogers ôta un fil sur sa cravate et la lissa. Il était net comme une gravure de mode.

— Quelqu'un a donné l'ordre d'abattre Patricia Highsmith et vous, dit-il doucement. Immédiatement après son retour d'une mission pour la compagnie.

« Nous ne ferions pas notre devoir si nous n'allions pas au bout des choses. Mais, d'autre part, nous sommes également impuissants pour interroger qui que ce soit au sujet d'une affaire qui s'est déroulée en Autriche et qui implique des gens qui n'ont même pas pu être identifiés.

— Que pouvons-nous faire dans ce cas ?

Marty Rogers aspira sa cigarette. Ce qui provoqua un petit sifflement.

— Vous allez vous rendre à Houston. Vous avez la chance d'avoir rencontré Nafud Jidda. Je vous fais confiance pour approcher les Crosby. Ensuite, vous avez carte blanche.

« À condition de marcher sur des œufs.

« Si certains généraux du Pentagone apprennent que j'ai demandé une enquête sur Jidda et qu'on le soupçonne d'être mêlé à un meurtre, je me retrouve en Alaska à compter les phoques... Dans une *Early Warning Station*. Là où on a des visites une fois tous les six mois.

« Demain vous passerez à la Domestic Opération Division. Demandez Larry O'Neal. Il vous briefera sur l'aide qu'il peut vous apporter. Mais, attention, *officiellement*, vous continuez à travailler sur le « profil » de Nafud Jidda. Rien de plus. Seul Larry O'Neal est au courant. Je pars tout à l'heure pour le Moyen-Orient. Je serais de retour pour assister à la conférence de l'U.S.I.B. (7). Nous ferons le point à ce moment-là.

Malko avait la curieuse impression que le patron du « Near East Desk » lui cachait quelque chose. La C.I.A. avait horreur de se lancer dans des opérations à l'intérieur des U.S.A. Surtout par l'intermédiaire d'un agent « noir ».

Il se leva, et Marty Rogers lui tendit le dossier Crosby.

— Gardez-le.

— Et l'embargo, demanda Malko. Comment ça va ?

Marty Rogers secoua la tête.

— Mal. Ils ont vraiment choisi leur moment... Inutile de vous dire de quoi je me suis fait traiter pour ne pas l'avoir prévu. Aucune de nos antennes n'en avait entendu parler. On savait bien que les Palestiniens le voulaient, mais l'idée était dans l'air depuis si longtemps qu'on n'y croyait plus. Les experts clamaient tous qu'un tel embargo était impossible, que le courant d'affaires était trop important dans les deux sens. (Il soupira.) My God ! Une fois de plus, les experts se sont trompés... Et nos bons amis saoudiens n'ont pas pipé. En plus, les stocks de pétrole n'avaient jamais été aussi bas en dix-huit mois. Comme par un fait exprès. Il paraît que les « Majors(8) » croyaient que le pétrole allait baisser. De toute façon, l'Administration est tellement mal avec les compagnies pétrolières qu'elles lui feraient n'importe quelle vacherie avec joie, quitte à faire crever ce pays...

Il se dirigea vers la porte.

— C'est pour ça que je prends l'avion tout à l'heure. Il y a une réunion du National Security Council le 6 mars prochain. Pour examiner les conséquences de l'embargo et surtout prendre les décisions. Le Président a piqué une colère épouvantable.

Son sourire sardonique réapparut.

— Je crois que la vraie raison, c'est parce qu'il ne peut plus chauffer sa piscine toute neuve. En tout cas, notre cher directeur est dans tous ses états. Il m'a rendu personnellement responsable du prochain rapport.

— Qui consiste en quoi ? demanda Malko.

Marty Rogers leva les yeux au ciel.

— Savoir ce que ces fichus Arabes ont dans la tête. Tantôt on nous traite d'assassins, tantôt on nous demande des miracles. Les compagnies pétrolières entretiennent des régiments entiers de lécheurs de culs professionnels partout où il y a du pétrole. Tous ces gens se sont laissés surprendre. Maintenant, il faut qu'on fasse des miracles. Tous mes gens travaillent sur place. Ils ont une seule réponse. « Ça durera tant que vous ne céderez pas... »

« L'O.R.R.(9) de la Division of Intelligence a sorti une étude terrifiante. Les Arabes ont tellement d'argent qu'ils peuvent continuer l'embargo pendant deux ans. Encourageant ? Dans deux ans nous vivrons dans des huttes et nous nous chaufferons avec des feuilles mortes, si on en trouve encore...

Marty Rogers mit sa veste et accompagna Malko dans le couloir. À travers une cloison vitrée, celui-ci aperçut des analystes sagement au travail sur des monceaux de documents. Dans un coin, il y avait un grand poster de Henry Kissinger. Deux analystes étaient en train d'y

lancer des fléchettes, pour se détendre. Marty Rogers haussa les épaules en souriant...

— Les relations avec le State Département ne sont plus ce qu'elles étaient.

— Vous croyez que le Président va céder aux Arabes ? demanda Malko.

Marty Rogers se rembrunit.

— S'il n'y a rien de nouveau... Je n'ai pu distinguer aucun signe de faiblesse dans la position de nos amis arabes. Après tout, ajouta-t-il, c'est de bonne guerre. Nous avons fait le même coup à Cuba, n'est-ce pas ?

La porte de l'ascenseur s'ouvrit, et Marty Rogers tendit la main à Malko.

— À la semaine prochaine.

Malko réalisa qu'il n'avait pas ôté son manteau. D'habitude en hiver, tous les bureaux américains étaient surchauffés. Il y avait vraiment quelque chose de changé.

Il retrouva Chris Jones attablé à la cafétéria du rez-de-chaussée, en train de souffler sur un café brûlant. Comme toutes celles de la C.I.A., elle était tenue par un aveugle. Ce qui faisait d'une pierre deux coups la *Company* faisait travailler un handicapé et se trouvait à l'abri des indiscretions. Le gorille releva frileusement le col de son manteau en sortant.

— Vous allez habiter dans une maison de la *Company*. C'est plus simple.

* *

*

Cherry Hill Lane était une petite rue étroite bordée de maisons de brique rouge, entre M. Street et le « Chesapeake and Ohio Canal », dans l'ancien quartier de Georgetown. La maison qui appartenait à la *Company*, au 187, était semblable aux autres, trois étages, pleine de charme. Malko avait trouvé une Buick garée devant. Encore un bien de la *Company*, Chris l'avait abandonné jusqu'au lendemain.

Malko avait essayé de joindre Alexandra à Vienne, mais le numéro de sa tante ne répondait pas, ce qui était éminemment suspect. À cinq heures du matin, heure de Vienne...

Il avait été auparavant dîner seul au *Jardin*, l'un des rares bons restaurants français de Washington. La capitale balayée par un vent glacial était d'une ambiance sinistre. Pour se réchauffer, en rentrant, Malko avait dû boire un grand verre de cognac. La C.I.A. avait gentiment fourni le bar en alcools variés : Cognac Gaston de Lagrange, J & B, Vodka Laïka et des flots de Contrex pour les gueules de bois.

Sur Constitution Avenue, il y avait une queue de quatre blocs devant l'unique station d'essence ouverte. Pour économiser le carburant, les automobilistes avaient tous arrêté leur moteur et grelottaient dans le froid. Les immeubles de bureaux de Pennsylvania Avenue, d'habitude brillamment éclairés, étaient plongés dans une obscurité lugubre.

Malko, qui n'avait pas sommeil à cause du décalage horaire, alluma la télé, prenant W-RCTV dans l'espoir d'avoir des informations. Sur l'écran apparut le visage marqué et énergique d'un certain Wilbur Stockton qui, d'après ce que comprit Malko, représentait le Texas au Congrès depuis vingt-huit ans.

Invité de W-RCTV, en tant que président du « Congress Energy Committee », il ne mâchait pas ses mots. Pour lui, l'Amérique n'était plus qu'un ramassis de ramollis qui ne savait plus *bite the bullet* comme au bon vieux temps. L'air conditionné n'existait pas dans son village, et il avait survécu quand même. Son large chapeau posé à côté de lui, ses bottes de cuir noir étincelantes, il martelait ses mots. S'il ne tenait qu'à lui, on dirait aux Arabes d'aller se faire foutre et on tiendrait le coup...

Les réactions des téléspectateurs qui appelaient au standard étaient enregistrées et computées au fur et à mesure. Quand le meneur de jeu apprit à Wilbur Stockton qu'elles étaient défavorables à cinq contre un, le vieux congress-man haussa les épaules.

— Chez moi, ce serait le contraire.

Il ouvrit son attaché-case et en sortit une poignée de télégrammes qu'il brandit devant les caméras. Commençant à les lire. On le coupa pour passer des photos de sa femme, Millie, avec laquelle il était marié depuis vingt-huit ans, de ses cinq enfants, de son ranch de San Antonio et de sa petite maison d'Arlington. Il avait envoyé sa famille au Texas, parce que là-bas il faisait moins froid. Lui pouvait vivre sans chauffage, précisa-t-il fièrement.

Malko ferma la télé.

Il avait hâte de partir au Texas. Pas seulement à cause de la chaleur.

CHAPITRE IV

Volets baissés, réacteurs au régime-minimum, le DC9 perdait lentement de l'altitude. Nafud Jidda, installé dans un des fauteuils pivotants du *lounge* occupant toute la partie arrière de la cabine aménagée selon ses désirs, jeta un regard distrait par le hublot. En dessous du jet, on apercevait à travers les nuages les gratte-ciels du centre de Houston se dressant orgueilleusement au milieu de la plaine texane. Au loin, vers le sud, l'horizon se confondait avec la mer du golfe du Mexique. Entre les deux, plusieurs dizaines de torchères piquetaient le sol de taches de feu. De Houston au Golfe, le « Houston Ship Channel » n'était qu'une suite de raffineries pétrolières.

D'un geste machinal, Nafud Jidda boucla sa ceinture de sécurité. Bien qu'il soit le seul maître à bord de son avion personnel, il ne plaisantait pas avec les règles de sécurité.

Du même geste il tâta avec agacement les bourrelets de son ventre. La *dichdacha* d'un blanc éblouissant n'arrivait pas à dissimuler les rondeurs du corps court sur pattes. Son visage rond et ouvert était barré d'une moustache soigneusement cirée, et ses yeux noirs enfoncés pétillaient d'intelligence. Nafud Jidda ressemblait à tous les marchands aisés du Golfe Persique, vifs, fantastiques commerçants, après au gain, froids comme des icebergs.

Saoudien, Nafud Jidda était né dans l'entourage du vieux roi Ibn Saoud. Son père était un des secrétaires du roi. Il avait été en contact étroit, dès avant la guerre, avec les Américains venus établir les premiers contacts politiques et les contrats pétroliers. Ce qui lui avait donné l'idée d'envoyer son fils Nafud aux États-Unis.

Celui-ci était parfaitement bien passé de la vie austère et fermée de Ryad au modernisme de l'Amérique. Après avoir brillamment enlevé un « Master Degree » d'économie à Harvard, il était revenu en Arabie Saoudite, parlant anglais presque aussi bien que l'arabe. Avec de plus une sincère admiration pour les États-Unis. On n'avait plus entendu parler de lui pendant quelques années. Puis, un beau jour, le chef d'une mission américaine en visite à Ryad l'avait rencontré à la cour du roi Fayçal. Nafud Jidda était devenu entre temps le conseiller privé de riches Koweïtis et Saoudiens. Sa connaissance du monde occidental et son sens des affaires le rendaient précieux.

La rencontre des marchands d'armes avait changé sa vie. En un éclair, il avait deviné ce qu'il pouvait retirer de ses relations aux deux bouts de l'opération. Nafud Jidda avait toujours été un homme ambitieux. Très jeune, il avait compris qu'il n'y avait que deux moyens d'obtenir la puissance. Soit par les armes, soit en amassant une fortune

considérable. La violence ne l'attirait pas. Aussi, en quelques années, il était devenu l'intermédiaire indispensable pour toutes les affaires qui se traitaient de l'Arabie Saoudite au Golfe Persique. Dans son pays, il continuait à mener une vie presque austère avec sa femme et ses quatre enfants, dans une grande maison en bordure du désert, à Ryad. Mais, en Europe, il menait l'existence flamboyante d'un Basil Zaharoff.

Son yacht de trente-cinq mètres, le *Nemiran*, était ancré généralement à Monte-Carlo ou à Porto-Fino. On murmurait dans les milieux d'affaires qu'il lui avait été donné par un financier américain en difficulté, en faveur de qui Nafud Jidda avait obtenu un prêt de soixante-quinze millions de dollars auprès d'une banque arabe.

Personne ne savait exactement combien de résidences il possédait entre Londres, Paris, Genève, New York, Monte-Carlo et Beyrouth. Ni combien de dizaines de millions de dollars il avait gagné sur les chars et les avions qui équipaient certains pays du Moyen-Orient. Apparemment, il ne comptait que des amis. Traitant princièrement ceux qui l'approchaient, toujours prêt à rendre service, précis comme un businessman américain et affable comme un Suisse. Dès qu'il apparaissait quelque part, en Europe ou aux États-Unis, il y avait dans son sillage plusieurs créatures à faire abjurer un évêque. D'un seul regard, Nafud Jidda s'amusait souvent à les offrir à l'ami de son choix. Son pouvoir sur les filles de rêve qui gravitaient autour de lui semblait total. Lui-même possédait une superbe cover-girl allemande pour son usage personnel.

Cependant, sa vraie passion, c'était le pouvoir. Donc l'argent.

De nouveau, il tâta ses bourrelets. Depuis des années, Nafud Jidda menait un combat féroce et sans espoir contre l'embonpoint. Parce qu'une jeune femme du monde, qui s'était refusée à lui, l'avait traité de petit poussah oriental.

Les réacteurs du DC9 changèrent de régime. Nafud Jidda s'attacha à regarder les plantes vertes qui ornaient les quatre coins du *lounge*. Il avait toujours en horreur les atterrissages. Il se pencha en avant vers la table de roulette installée en face de lui, qui occupait le centre du *lounge*. Plusieurs fauteuils pivotant l'entouraient et, en quelques secondes, elle pouvait être remplacée par une vraie table de conférence.

Il s'amusa à lancer la boule et la regarda tourner. La roulette était montée sur un stabilisateur gyroscopique qui permettait de jouer en plein vol.

Le DC9 « série 20 » avait été entièrement aménagé sur les instructions de Nafud Jidda.

Une kitchenette ultra-moderne, avec un four à ultrasons pouvant cuire un poulet en quelques minutes, venait immédiatement après la cabine de pilotage. Ensuite, le Saoudien avait fait aménager un

somptueux « appartement » qui occupait toute la partie avant de la cabine, ne laissant qu'un étroit couloir sur la gauche pour gagner l'arrière. Fermé de tous les côtés, il comportait une salle de bains, un dressing-room et surtout, une vraie « chambre » avec un superbe lit à baldaquin acheté dans une vente à Venise. Le Saoudien s'y reposait pendant les longs vols, sur une couverture qui avait demandé quinze peaux de panthère de Somalie. Pour l'instant, c'était Hildegarde Richter, plus connue sous le nom de « Paprika » qui s'y prélassait.

Après la « chambre », le *lounge*-salle de conférence, occupait tout l'arrière avec un équipement stéréo, des téléphones partout, et un bar dans le coin avant droit. La roulette était souvent utilisée par les princes saoudiens que Nafud Jidda emmenait en Europe. Ils commençaient à jouer, dès que l'appareil avait décollé, et ne s'arrêtaient qu'à l'arrivée. Une fois même, Jidda les avait laissés terminer une partie dans un hangar de l'aéroport de Heathrow. Jusqu'à quatre heures du matin. Le *lounge* continuait par une petite cabine avec huit fauteuils, ressemblant à un compartiment de chemin de fer, destiné aux assistants du businessman saoudien. En plus des deux toilettes arrière. Il avait la sienne dans l'appartement. Somptueusement décorée.

Nafud Jidda regarda la boule qui ralentissait sa course, souhaitant qu'elle atterrisse dans le « 7 ».

Elle s'immobilisa au « 11 ». Il la relança. Six fois de suite, sans parvenir à sortir le « 7 », son chiffre porte-bonheur.

Il soupira, étendit la main vers un bol plein de pistaches posé sur la tablette à côté de lui, et il se retint à temps. Une heure plus tôt, Jafar, son valet de chambre, lui avait apporté son dîner sur un plateau d'argent massif qui avait jadis appartenu à une des plus vieilles dynasties européennes. Un morceau de mouton grillé et un petit carré de fromage de chèvre. Jafar était inflexible, veillant sur le régime de son maître comme sur la Pierre Noire de la Mecque.

Il fallait qu'il rattrape les agapes du *Nemiran*. Le Dom Pérignon et le caviar n'avaient jamais fait maigrir personne. Philosophiquement, Nafud Jidda se dit qu'il ne pouvait pas se permettre un repas plus substantiel que les nomades qui continuaient à sillonner les déserts bordant la Mer Rouge, comme au temps où il n'y avait pas de pétrole.

La porte de la « chambre » s'ouvrit sur une créature aux cheveux noirs ébouriffés, moulée dans une courte robe rouge de tissu éponge.

— Pourquoi ne m'as-tu pas réveillée avant ? protesta l'apparition.

Elle s'avança vers Jidda, le regard flou, titubant au milieu de la cabine, déséquilibrée par la descente.

Hildegarde Richter était myope, mais ne portait de lunettes que lorsqu'elle était seule, préférant voir les hommes se mirer dans ses yeux bleus. Elle faisait tout pour cela. Généralement arrosée de *Jungle*

Gardénia, les lèvres peintes d'un rouge si rouge qu'il en paraissait phosphorescent, les sourcils accentués en un cercle agressivement étonné, elle arborait des robes qui ne s'arrêtaient jamais plus bas que la moitié de ses longues cuisses. Ceux qui avaient la chance de la connaître plus intimement, découvriraient qu'elle ne portait *jamais* de dessous, et se peignait artistement la pointe des seins du même rouge que ses lèvres.

Paprika, avec ses cheveux fous, son visage allongé et dur, sa bouche pulpeuse et son corps de félin, avait écrémé les milieux industriels de Munich à Hambourg avant de devenir la propriété personnelle de Nafud Jidda. Du coup, elle avait complètement abandonné son métier de cover-girl. Depuis sa rencontre avec le Saoudien au cours d'une *party* chez un prince romain et pédéraste, sa vie avait changé.

Finis les cavalcades à travers l'Europe pour gagner quelques centaines de dollars en posant pour des photos, et les week-ends discrets avec des fabricants de roulements à billes en rupture d'épouse. Nafud Jidda lui assurait désormais dix fois ce qu'elle gagnait auparavant, plus un crédit illimité pour sa garde-robe. Elle avait loué un merveilleux petit appartement à Munich où elle se réfugiait avec son chat Birman lorsque le Saoudien n'avait pas besoin d'elle. Mais sur un coup de fil elle était à sa disposition, sans restriction. Ou à celle de ses amis. Elle ne savait pas pourquoi il l'avait emmené à Houston, et s'en moquait.

Elle se laissa tomber dans le fauteuil voisin de celui de Jidda et demanda automatiquement.

— Tu m'aimes ?

Nafud Jidda ne répondit pas, les yeux fermés il rêvait. Un rêve de puissance et d'argent où Paprika n'avait aucune part. Pourtant une angoisse diffuse l'empêchait de se détendre complètement. La partie qu'il avait engagée était loin d'être gagnée.

Le DC9 toucha le ciment de la piste avec une légère secousse, et Nafud Jidda se détendit un peu. Il avait hâte d'être à Houston.

* *

*

— Voici la liste des stations service de Houston où vous trouverez toujours de l'essence en venant de la part de Mr. Brown.

Malko prit la liste et la mit dans son attaché-case. Le fonctionnaire de la Domestic Opérations Division semblait frigorifié. Il ne faisait pas plus de 15° dans le bureau, et il ne cessait pas de se moucher. Malko lui en fit la remarque, et il grommela.

— Si ça continue on va crever ! Même nous, on n'arrive pas à avoir

de fuel.

Chris Jones approuva silencieusement. Le « gorille » suivait Malko comme son ombre. Avant d'entrer à la D.O.D. il lui avait soufflé à l'oreille.

— Vous ne pouvez pas dire que vous avez besoin de moi à Houston ?

Malko avait été assez surpris.

— Pour l'instant ?

— Il fait chaud là-bas, vous comprenez, avait expliqué Chris.

Finalement, Larry O'Neal, le chef de la D.O.D., ne s'était pas opposé à ce que Chris Jones accompagne Malko. Pour aplanir toute possible difficulté administrative. Le « gorille » resplendissait de joie.

Le fonctionnaire enrhumé tendit à Malko une carte plastifiée verte.

— Si vous avez des problèmes avec le F.B.I., ou la police locale, vous donnez cette carte et vous leur dites de téléphoner à ce numéro.

Malko empocha la carte. Son pistolet extra-plat se trouvait sagement dans le double-fond de son attaché-case, et il espérait bien de ne pas avoir à s'en servir. Chris Jones le couvait des yeux, inquiet, comme une mère poule.

— On y va ? demanda-t-il.

— On y va, dit Malko.

Ils sortirent de la D.O.D. La Domestic Division occupait tout le cinquième étage du 1750 Pennsylvania Avenue, à deux blocs de la Maison Blanche. Sur la porte, une plaque indiquait : « U.S. Army Element Joint Planning Activity, Joint Opération Group. » Dénomination entièrement fantaisiste, évidemment. Sur le trottoir de Pennsylvania Avenue, le « gorille » soupira de soulagement.

— J'avais peur qu'il ne me laisse pas partir. Quand Milton sera guéri, ce sera chouette de le faire venir aussi, ajouta-t-il anxieusement.

Malko ne put s'empêcher, de sourire. Le côté fleur bleue de Chris Jones était insoupçonnable pour les non-initiés. Le « gorille » évoquait plus un croiseur de bataille qu'une sœur de charité.

Un policier en bleu était en train de mettre un ticket à la Dodge blanche. Vicieusement, Chris Jones attendit que l'autre ait tout écrit, puis s'avança en souriant et sortit sa carte du « Secret Service ». Il y eut un échange de mots doux, puis le policier, dégoûté, déchira la contravention et la jeta dans le caniveau. Chris Jones pointa un doigt grave sur lui.

— Hé, je pourrais vous arrêter ! *Littering the highway*(10).

Le policier lui adressa une injure particulièrement obscène et fit claquer la portière de sa voiture de patrouille. Chris était ravi.

— On a assez d'essence pour arriver à l'aéroport ? demanda Malko.

— On n'en est quand même pas encore là, fit Chris choqué.

Il se lança dans la circulation de Pennsylvania Avenue, descendant

vers le Potomac pour rejoindre le *freeway* menant au National Airport, après Arlington, tandis que Malko se plongeait dans le *Washington Post*. Un article lui sauta aux yeux en page trois. Précédé de la photo d'un garçon aux cheveux noirs, bien peignés, à l'air sage et concentré. Un certain Ed Colton, avocat à Los Angeles. Fondateur d'une association de défense de consommateurs.

Malko lut son article avec intérêt. C'était écrit au vitriol. D'abord Colton affirmait qu'il s'était livré à de savants calculs et que les Arabes ne maintiendraient pas longtemps l'embargo, parce que cela leur coûtait trop cher. Il avait interrogé des banques, des organismes financiers internationaux, et tous lui avaient fait la même réponse. « C'est un bluff. » Ils sont trop rapaces pour cesser de creuser leur mine d'or. Et ils ont vraiment besoin d'argent. Colton avait fait le compte des achats d'armes. Il prévoyait que l'embargo ne durerait pas plus de deux mois. Donc il fallait que l'Amérique redresse la tête et tienne le coup.

La deuxième partie de son papier était une attaque en règle contre les compagnies pétrolières. Chiffres à l'appui, il les accusait pour faire des économies d'avoir conservé des stocks en dessous des limites de sécurité. Il accusait, dans la foulée, les compagnies distribuant le gaz naturel de volontairement provoquer la pénurie à cause des prix trop bas fixés par le Gouvernement fédéral. Renforçant ainsi les conséquences de l'embargo, provoquant des centaines de faillites, des dizaines de milliers de chômeurs.

Il prétendait enfin, que les compagnies pétrolières faisaient leur beurre sur l'embargo. Lui-même s'était livré à une enquête et avait découvert des faits étranges sur une certaine compagnie, la *Meguoil*, qui fournissait du pétrole à la ville de Los Angeles. Depuis le début de l'embargo, la *Meguoil* livrait du pétrole à des prix qui s'étaient échelonnés de dix-neuf à vingt-quatre dollars le baril. Or, il avait découvert que ce pétrole venait du Moyen-Orient.

Il avait essayé de joindre le président de la compagnie, Mr. Richard Crosby, pour lui demander des explications. En vain. Mais son enquête continuait...

Malko posa le journal.

Encore Richard Crosby.

Il relut trois fois l'article. Avec l'impression très nette que Ed Colton en savait plus qu'il n'avait pu en écrire. Pourquoi Richard Crosby pouvait-il obtenir du pétrole ? L'ombre de Patricia Highsmith passa devant les yeux de Malko. Le corps déchiqueté par les mini-roquettes, le sang, les yeux morts.

Il se tourna vers Chris Jones.

— Chris, nous n'allons plus à Houston.

Le « gorille » faillit les envoyer dans le Potomac.

— Quoi !

— Nous allons à Los Angeles, dit Malko.

CHAPITRE V

Richard Crosby, appuyé contre une des colonnes blanches qui soutenaient le porche de sa luxueuse demeure, le bras gauche passé autour des épaules de son épouse Martha, regardait Jim, un de ses domestiques noirs, remplir à l'aide d'un jerrycan, le réservoir de la Cadillac de son dernier invité. Tous avaient eu droit à la même faveur. Certains étaient venus de loin pour assister à son dîner aux chandelles donné à l'occasion de l'anniversaire de Martha Crosby et, depuis le début de l'embargo, sept semaines plus tôt, la plupart des stations-service fermaient la nuit. Ou bien, n'ouvraient pas du tout... Richard Crosby, qui possédait à Pasadena le long du « Houston Ship Channel », une raffinerie avec une capacité de cent trente-cinq mille barils par jour, n'était pas touché par ces contingences. La citerne installée derrière sa serre avait une capacité de quatre mille gallons. Assez pour que la Cadillac de Martha, les deux Mercedes de Richard et la demi-douzaine de voitures du *staff* ne manquent pas d'essence.

Son réservoir plein, le propriétaire de la Cadillac adressa un signe joyeux à ses hôtes, prit le volant et sortit de la cour. Ses feux rouges s'éloignèrent dans River Oaks Boulevard, l'artère la plus chic du quartier résidentiel de Houston. La grande maison blanche de style colonial de Richard Crosby, construite cinquante ans plus tôt pour la somme alors fabuleuse de deux millions de dollars, en était un des bijoux. Le rez-de-chaussée n'était qu'une longue enfilade de salons, de fumoirs, de salles à manger, donnant sur une immense pelouse. Chacune des huit chambres du premier étage, où on accédait par un monumental escalier de marbre, était un chef-d'œuvre de décoration.

La piscine jouxtant la pelouse était assez grande pour faire de la voile...

Cette magnificence n'était dépassée que par une autre maison dans tout le quartier, celle de Andrew Haywood, père de la ravissante Martha Crosby. Sa fortune remontait au siècle précédent. Les Haywood avaient su se trouver là au moment de l'attribution des premières concessions pétrolières. Depuis, les descendants s'étaient contentés de gérer la fortune colossale et d'en profiter. Pour ses vingt et un ans, Martha avait reçu la principale station locale de télévision... Fille unique, son père ne savait que faire pour la combler...

Ce qui avait eu une influence néfaste sur le caractère de la jeune femme.

Comme Richard Crosby l'attirait un peu plus contre lui, son geste fit tomber une de ses boucles d'oreilles en émeraude. Heureusement, elle atterrit sur la traîne de sa robe blanche :

— *Shit* !⁽¹¹⁾

Elle ne jurait d'habitude jamais, parlait d'une voix douce, presque imperceptible. Richard Crosby se précipita pour ramasser l'émeraude. Martha l'avait devancé. Elle ôta l'autre, prit les deux dans le creux de sa main et les contempla, extasiée.

Son cadeau d'anniversaire. De son père, bien sûr. Harry Winston les avait spécialement taillées en gouttes d'eau pour elle. Les plus jalouses des amies de Martha les avaient évaluées à la lueur des chandelles du dîner à un demi-million de dollars.

Durant tout le dîner, Martha n'avait cessé de parler de son père, du grand Andrew Haywood. De son élégance, de ses succès féminins. Sa mère était morte d'un cancer six ans plus tôt et, depuis, Martha Crosby ne supportait plus de mettre les pieds dans un hôpital.

Martha traversa le perron et rentra dans le hall, s'arrêta devant la grande glace qui couvrait entièrement un des murs. Scrutant les petites rides imperceptibles autour de ses yeux et de sa bouche. Remontant une mèche qui émergeait de sa mise en plis impeccable. Elle était toujours très bien coiffée et prenait un soin extrême de sa peau.

Richard Crosby rentra à son tour et s'immobilisa derrière elle, se forçant à oublier son ressentiment pour ce dîner gâché où elle ne s'était guère occupée de lui.

— Tu es superbe ce soir, dit-il. À quarante ans, tu seras encore plus belle.

Martha daigna ébaucher un sourire léger et ses cils battirent rapidement.

— *Praise the Lord* !⁽¹²⁾ Il faut que j'aille dormir. Demain je monte très tôt.

Trois fois par semaine, elle s'imposait deux heures de manège au River Oaks Polo Club.

Elle fit volte-face rapidement, effleura les lèvres de Richard des siennes et se dirigea vers le grand escalier de marbre à deux volutes. Richard hésita. Glacé, paralysé, il eut le pressentiment que, s'il la rattrapait, s'il la prenait dans ses bras, cela ne se terminerait peut-être pas trop mal... Quoiqu'elle n'ait bu que du Vittel et un peu de Corton-Charlemagne 1947. Martha, sobre, ne se laissait pas aller à une sensualité exagérée. Son cerveau commandait largement à son corps. Peu à peu, elle avait bâti une sorte d'indifférence, teintée de mépris vis-à-vis de son mari, qui coupait chez elle toute l'impulsion sexuelle.

Au début de leur mariage, la force, le dynamisme, la brutalité de Richard l'avaient séduite. Puis elle avait commencé à faire des comparaisons avec son père...

Pris d'une brusque impulsion, Richard Crosby fit quelques pas rapides en direction de sa femme et la rattrapa au moment où elle

allait s'engager dans l'escalier.

— Martha !

Elle se retourna, avec une expression de surprise, à cause de l'intonation de sa voix.

— Oui ?

Il se rapprocha, passa un bras autour de sa taille et, sans un mot, essaya de l'embrasser. Elle tourna la tête et se dégagea, une brusque lueur de colère dans ses yeux bleus.

— Qu'est-ce qui te prend ? fit-elle sèchement. Je t'ai dit que j'allais me coucher.

— C'est ton anniversaire ce soir, dit-il doucement, se contrôlant, j'ai quelque chose pour toi...

Il sortit l'écrin qu'il avait gardé dans sa poche toute la soirée, et le lui tendit. Elle ne le prit pas.

— C'est un peu tard, dit-elle.

Elle avait toujours les boucles d'oreilles dans sa main droite.

— J'étais au Venezuela hier, tu le sais bien, plaida Crosby, je suis rentré trop tard pour acheter quelque chose avant cet après-midi. Ce voyage à Caracas, c'était important...

Martha Crosby eut un petit haussement d'épaules fataliste.

— Ce n'est pas grave, *darling*, Daddy a pensé à moi. Brusquement, la rage balaya tous les autres sentiments de Richard Crosby. Blême, il lui hurla en plein visage :

— Daddy ! Daddy ! Évidemment, il n'a que ça à faire. Ton foutu père est né avec une foutue cuillère en or dans sa foutue bouche ! Le seul foutu souci qu'il ait jamais eu, c'est de signer les foutus papiers de son foutu héritage !

Il s'arrêta, une douleur aiguë dans la poitrine. Les lèvres serrées, blanche, Martha Crosby se jeta dans l'escalier, sans un regard pour Richard Crosby qui n'essaya même pas de la suivre. Il entendit claquer la porte de la chambre de sa femme, et la clef tourner dans la serrure. Sa rage tomba d'un coup. Il avait envie de pleurer.

— *Shit*, grommela-t-il. Connerie de vie.

Martha et Richard faisaient encore parfois l'amour. À la va-vite. En revenant d'une soirée où ils avaient beaucoup bu tous les deux. Martha, après un certain degré d'imprégnation alcoolique, s'embrasait sexuellement. Son mari faisait alors aussi bien l'affaire qu'un autre. Mais ils ne se parlaient plus en faisant l'amour... Richard Crosby se sentait perpétuellement inhibé par le mépris qu'il sentait en filigrane chez son épouse... Il ne l'avait jamais questionnée sur sa vie sexuelle extraconjugale, et elle ne lui avait jamais rien raconté. Il sentait et devinait certaines choses, ce qui le faisait souffrir, parce qu'il l'aimait toujours. Mais il y avait entre eux le fantôme de son beau-père.

Marty Rogers, le directeur n'étaient que sa dernière marque

d'attention. Pendant tout le dîner – parfait – Richard Crosby avait serré rageusement au fond de sa poche le diamant qu'il avait acheté pour l'anniversaire de Martha. Bien entendu, il n'avait pas osé le lui offrir après les boucles d'oreilles. Une fois de plus, son beau-père l'avait écrasé. Involontairement, bien sûr. Il était plus mince que Richard Crosby n'était jamais parvenu à être, parlait avec une distinction qui le faisait prendre pour un rescapé du *Mayflower* et, surtout, dominait son gendre de toute la hauteur de sa colossale fortune...

Richard Crosby, fils de garagiste, avait débuté dans la vie en 1950 avec huit cents dollars dont cinq cent cinquante empruntés. Après une guerre brillante comme pilote d'Avenger sur un porte-avion. En un quart de siècle, il avait bâti une fortune de plusieurs centaines de millions de dollars, dans le gaz naturel et le pétrole. Il avait toujours conservé le premier camion-citerne avec lequel il faisait les livraisons de gaz liquéfié lui-même, à ses débuts. Maintenant, il possédait trois raffineries et un réseau de distribution de gaz naturel. En dépit de ce fantastique succès, sa fortune n'arrivait encore qu'à la cheville de celle de son beau-père. Et de ses débuts difficiles, il avait conservé certains blocages psychologiques. Comme de faire des cadeaux somptueux à sa femme. Tout le dîner, il était ivre de rage en pensant qu'il aurait pu aller chez Winston lui aussi. Il en avait parfaitement les moyens.

Abattu, déprimé, il ôta le nœud de son smoking et le jeta sur le marbre du hall. Dans la salle à manger, les bougies brûlaient toujours. Richard les éteignit, sortit, traversa le jardin et pénétra dans son cellier, un petit bâtiment construit sur ses plans, constamment réfrigéré à la température de 60° Farenheit(13) La fraîcheur l'apaisa d'un coup. Il choisit dans un des casiers une bouteille de « Cheval Blanc » 1945. Il l'ouvrit, s'installa sur le canapé et remplit à moitié un verre ballon. En dehors des rangées de casiers à bouteilles, le cellier comportait une table où on pouvait dîner à huit et un coin-repos avec une stéréo, un canapé, une table basse et des fauteuils.

La vue des centaines de bouteilles alignées dans leurs casiers remonta un peu Richard Crosby. Le vin était sa passion. Il possédait dix mille caisses des meilleurs vins français qu'il avait lui-même sélectionnés. Ce cellier n'en contenait qu'une petite partie.

Son grand plaisir, avant un dîner, était de choisir lui-même les vins. Il pensa soudain à Martha en train de se déshabiller et une brusque chaleur lui envahit l'estomac. Il but d'un trait le verre de « Cheval Blanc » pour effacer la sensation, posa la main sur le téléphone à côté de lui, composa un numéro, mais raccrocha avant même que la sonnerie ne se soit enclenchée. Il n'avait pas envie de conduire vingt minutes pour aller retrouver Cynthia, une de celles qui étaient toujours prêtes à l'accueillir.

L'amertume était encore trop forte. Il se remit à penser à Martha. Elle devait avoir fini de se démaquiller...

Richard Crosby se versa un second verre de vin. Il regarda sa montre, vit qu'il était déjà onze heures et alluma la TV pour prendre les informations. Le speaker parlait sur un fond de graphiques du problème n° 1. L'embargo. Le « Fédéral Energy Office » avait publié, trois heures plus tôt, un communiqué reconnaissant que la Phase 1 du plan de restrictions, mis en application le 1^{er} février, ne suffirait vraisemblablement pas. Les restrictions de dix pour cent pour les usagers industriels et privés, vingt pour cent pour les usagers commerciaux et la réduction de quinze pour cent des allocations d'essence devraient être encore réduites. Le Pentagone annonçait également que les inspecteurs allaient parcourir toutes les casernes des États-Unis pour s'assurer que la température des locaux militaires ne dépassait pas 65° F.

— *Bullshit !*

Richard Crosby ferma la télé. Écœuré. Son pays le dégoûtait depuis quelque temps. Les Américains étaient devenus des veaux. Durant la journée il avait vu des *bumper-stickers*⁽¹⁴⁾ : « Nous avons besoin d'essence, pas de Juifs. » Il avait entendu les réflexions de politiciens pressant le Gouvernement de céder aux Arabes. Cela avait profondément remué Richard Crosby. Il ne se sentait plus citoyen de cette Amérique-là. Prête seulement à lâcher ses alliés, à se renier et à céder au chantage.

Richard Crosby reboucha soigneusement la bouteille de « Cheval Blanc », éteignit et sortit du cellier. Déprimé : sa femme ne l'estimait pas. Il ne respectait plus son pays.

Il restait le business.

Il revint dans la grande maison silencieuse, alla dans son bureau et ouvrit un des attachés-case posés par terre. Il contenait un radio-téléphone, TEL-COM 150 A, qui permettait d'atteindre n'importe quel point du monde. Richard décrocha et enclencha l'émetteur.

— Allô, ici Houston Mobile, ici Houston Mobile.

L'opératrice vint en ligne aussitôt. Richard Crosby demanda le numéro d'un bateau en mer, le *Nambutu*. Un tanker battant pavillon panaméen. La sonnerie retentit une dizaine de minutes plus tard. Il avait en ligne le commandant du tanker. La conversation fut très brève, troublée par les parasites. Oui, le tanker, charté par la *Meguoil*, une des compagnies contrôlées par Richard Crosby, avait bien chargé la veille cent quatre-vingt-cinq mille tonnes de brut au Koweït. Sans difficulté. Sa destination théorique était le port de Palerme, en Sicile. Il déchargerait son brut pour en recharger une quantité équivalente et mettre ensuite le cap sur Houston. Pour livrer la raffinerie de la *Meguoil*. Richard Crosby raccrocha, soulagé. Nafud Jidda avait tenu sa

promesse scrupuleusement. Depuis le début de l'embargo pétrolier, les tankers de la *Meguoil* avaient enlevé près de sept millions de barils de brut au Koweït. La seule compagnie américaine à le faire. Bien sûr, les tankers battaient différents pavillons, mais les Koweïtis ne se faisaient guère d'illusions.

Richard Crosby consulta sa montre. Il n'était que neuf heures à Los Angeles. Il prit dans son carnet le numéro personnel du chef du Département Water and Power de la capitale de la Californie du Sud, William Copper. Celui-ci devait attendre près du téléphone, car il décrocha aussitôt.

— Bill Copper à l'appareil.

— Crosby, fit Richard Crosby.

— Oh, bonjour, Dick, fit l'autre d'une voix soudain chaleureuse. Je suis heureux de vous entendre...

Richard Crosby eut un rire plein de satisfaction.

— OK, Bill. Vous voulez les bonnes nouvelles et les mauvaises nouvelles ?

William Copper jura :

— Je suis dans la merde. Vous savez ce qu'ont fait ces fumiers du Pentagone ? Je m'étais démerdé pour acheter du *crude*(15) en Indonésie. Deux cent quatre-vingt-trois mille barils qui naviguaient gentiment à travers le Pacifique. Ces cons de Washington ont fait jouer le « Défense Production Act » et m'ont réquisitionné mon tanker ! Il est en train de décharger en ce moment à l'île de Guam, pour leurs putains d'installations militaires. Et c'était du « low-sulphur oil ». Là-bas, ils s'en foutent, ils pouvaient brûler n'importe quoi, y a pas d'*ecofreaks*(16)... Pendant ce temps, ici, je fais le con à empêcher les gens de chauffer leurs piscines. En plus, le gars de la Powerine Oil, à Santa Fe Springs, est fou furieux. Il ne va plus rien avoir à raffiner dans une semaine.

— Ça va, fit Richard Crosby. Je vais pouvoir vous aider. Je peux vous filer cent quatre-vingt-cinq mille tonnes très vite. La semaine prochaine...

— Fantastique ! fit William Copper. Mais...

— Écoutez, fit Crosby, vous avez besoin de combien de barils par jour pour L.A.(17) ?

— En temps normal, soixante-dix-huit mille. Pour le moment, je n'en ai plus que trente sept mille pour mes fournisseurs habituels et encore. À moins de cinquante-cinq mille je ferme la ville et je m'en vais...

— OK, dit Richard Crosby. Je vais vous faire une offre que vous ne pouvez pas refuser. Je vous garantis vos cinquante-cinq mille barils tant que l'embargo durera.

— Bon sang ! Vous êtes Dieu, fit Copper chaleureusement. Si vous

voulez, je vais venir vous lécher le cul tous les matins.

Richard Crosby eut un rire plein de bonne humeur. L'écho fit vibrer le récepteur à mille six cents milles de là.

— J'ai ce qu'il me faut de ce côté, Bill. Merci. Maintenant, laissez-moi vous donner la mauvaise nouvelle. Notre *crude* va vous coûter vingt-trois dollars le baril.

Il y eut un long silence à l'autre bout du fil. William Copper calculait, et ses calculs n'étaient pas drôles.

— Vingt-trois dollars, gémit-il. Bon sang, c'est de l'or liquide... C'est pas possible.

— Bill, fit froidement Richard Crosby, si vous avez un autre fournisseur, je ne veux pas vous forcer.

— Non, non, je n'ai pas dit ça ! protesta William Copper. Je suis seulement en train de me demander comment je vais faire passer ça. Nous ne sommes pas une association philanthropique, vous savez... Il va falloir un *board meeting*.

Richard Crosby rit.

— Il y a un truc très simple. Vous augmentez vos prix. Les gens paieront ou ils claqueront des dents.

— J'ai déjà tout augmenté de quinze pour cent, il y a trois semaines.

— Collez-leur dix pour cent de plus.

— Bon, je crois que c'est ce qu'on sera obligé de faire, soupira William Copper.

Richard Crosby prit le temps d'allumer une cigarette. Maintenant, il se sentait mieux. La boule qui lui bloquait l'estomac s'était dissoute. Martha devait dormir. Il ne lui ferait pas l'amour ce soir. Mais bientôt, elle le regarderait de nouveau avec admiration.

— Bill, dit-il, je vais essayer de vous protéger. On ne sait pas combien de temps durera ce foutu embargo. Si vous voulez, je vous fais un contrat de six mois.

— À vingt-trois dollars.

— À vingt-quatre dollars. *No kick-out clause*(18). Vous faites une sacrée affaire.

William Copper eut un gros soupir.

— Je vais réunir le Board demain et je vais vous rappeler. Mais ne me laissez pas tomber pour les cent quatre-vingt-cinq mille tonnes.

Richard Crosby eut un gros sourire heureux.

— Bill, j'ai des bonnes raisons de ne pas laisser tomber Los Angeles. En dehors de vous.

— Quelle raison ? demanda l'autre, surpris.

— Si vous la croisez dans la rue, vous ne demanderez pas... Écoutez. Au lieu de me téléphoner, venez me voir demain au *Century Plaza Hôtel*. Vers six heures. Si je suis en retard, vous m'attendez...

OK.

Il raccrocha, avec un sourire ravi. Puis aussitôt appela de nouveau l'opératrice.

— Houston Mobile. Donnez-moi 213 6568798 Station call.

Il attendit en sifflotant. Une voix de femme fit « Allô ».

— *Sweetie pie* ? C'est moi.

— Où es-tu ? demanda-t-elle d'une voix langoureuse.

— À Houston, répondit Richard Crosby. Mais fais-toi belle pour demain. Je viens te prendre vers huit heures et on va dîner au *Saint-Germain*.

— *Terrific* ! dit Joan. Tu restes combien de temps ?

— Jusqu'à six heures du matin, fit Richard Crosby. J'ai un meeting après-demain ici à une heure.

— Mais tu vas être crevé ?

— Je dormirai dans l'avion. À demain, *love*. Sois sage.

Il raccrocha et referma l'attaché-case téléphone. Pour trois mille dollars, c'était un jouet bien amusant.

Ragaillard. Avec son « Sabreliner » personnel, il mettait juste trois heures pour aller à Los Angeles. Aussi vite qu'un jet commercial. L'appareil pouvait prendre six personnes en plus des pilotes. Quand Richard Crosby était seul, il gonflait un matelas pneumatique qu'il plaçait par terre entre les sièges et s'allongeait dessus.

Il alla jusqu'à la salle à manger et se versa un verre de Corton-Charlemagne. La maison était totalement silencieuse. Ses trois enfants, Lee, Tricia et John, étaient tous à l'Université, il ne restait que Martha et lui.

Le *deal* qu'il venait de passer avec le « Water and Power Department » de Los Angeles était fabuleux. Le brut redescendrait... Avant six mois. Autour de dix dollars. En le vendant à vingt-quatre dollars, il allait faire un bénéfice fantastique.

Secrètement, il caressait l'espoir que, poussé à bout, le Président envoie les « Marines » au Koweït ou en Arabie Saoudite... Cela lui coûterait personnellement de l'argent, mais de nouveau il pourrait regarder son drapeau en face...

Richard Crosby s'étira. Il était temps d'aller se coucher. Mais il n'avait pas sommeil. Il sortit dans le jardin. L'air était délicieusement frais, après la chaleur moite de la journée. Il resta quelques minutes à observer les étoiles. En dépit du flot de dollars qui s'abattait sur lui, il se sentait mal dans sa peau.

CHAPITRE VI

Barbara Stans, la secrétaire de Ed Colton, une longue fille au corps potelé et au nez aigu dont le regard vif était dissimulé derrière des lunettes, fronça les sourcils.

— Mr. Colton, que faites-vous ?

Ed Colton leva les yeux sur elle avec un étrange sourire. Absent.

— Rien Barb, j'essaie de faire partir cette tache.

Il frottait énergiquement la jambe de son pantalon gris, après avoir repoussé son fauteuil en arrière jusqu'à la paroi vitrée qui descendait jusqu'au sol. Barbara Stans éprouva une sensation bizarre. Du ton qu'on emploie pour morigéner un enfant, elle dit doucement.

— Mais, Mr. Colton, il n'y a pas de tache.

Le pantalon gris était absolument immaculé. Ed Colton pointa son doigt sur un point au milieu de sa cuisse.

— Et ça ?

Barbara ne voyait rien. L'insistance de son patron lui fit peur. Depuis le matin Ed Colton était bizarre, marmonnant pour lui-même des choses incompréhensibles, riant tout seul, ou, au contraire, pris de brusques accès de cafard. Lorsqu'elle était entrée, une heure plus tôt dans le grand bureau par les fenêtres duquel on apercevait tout Los Angeles, elle l'avait trouvé debout près d'une fenêtre, regardant fixement le ciel, son poste de radio ouvert, jouant une musique douce. Il s'était tourné vers elle et avait demandé :

— Barb, vous ne trouvez pas que cette musique a des couleurs splendides ?

Elle avait cru à un lapsus et n'avait pas insisté.

Ed Colton cessa de brosser la tache invisible et reprit sa position derrière son bureau.

— Vous avez fini le rapport « Water and Power » ? demanda-t-il.

Barbara Stans s'arrêta, interloquée.

— Mais, Mr. Colton, il y a cinq minutes que vous me l'avez donné... Il y a plus de quarante pages.

Ed Colton secoua la tête comme s'il ne la croyait pas. Puis il se prit la tête entre les mains. Barbara Stans s'approcha aussitôt. Inquiète. Elle adorait son patron.

— Mr. Colton, vous êtes fatigué. Voulez-vous que j'appelle un docteur ?

Il secoua la tête.

— Non, ça va, j'ai trop travaillé, c'est tout. Donnez-moi un peu de café...

— C'est le vingtième, protesta Barbara ? C'est mauvais pour le

cœur.

— C'est bon pour mon cœur, fit péremptoirement Ed Colton.

Elle sortit du bureau, fermant la porte derrière elle. Aussitôt, elle entendit du bruit dans le bureau et la porte s'ouvrit brusquement sur Ed Colton. Hagard. Il se calma d'un coup, esquissa un sourire :

— Oh ! j'ai cru que vous m'aviez enrhumé !

— Enrhumé ! Mais, Mr. Colton !

— Bon ; bon, ça va, donnez-moi un café, fit Colton.

Il resta dans le bureau laissant la porte ouverte. Barbara alla prendre la cafetière dans le réduit habituel et en versa une tasse qu'elle apporta sur le bureau. Ed Colton se versa deux cuillerées à café de sucre et repoussa le sucrier. Barbara l'observait. Ses pupilles étaient dilatées, comme s'il était drogué. Il alluma une cigarette, la vingtième de la journée. Du bas, montait la rumeur de Sunset Boulevard. Ce bureau au dixième étage, 9000 Sunset, était la fierté de Ed Colton. Barbara travaillait avec lui depuis le début. Quand il avait commencé à monter son association de défense des consommateurs de son petit bureau de Robertson Boulevard.

Elle ne l'avait jamais vu ainsi, hagard, bizarre, nerveux.

Ed Colton se frappa le front.

— À propos, vous avez essayé de joindre Richard Crosby ?

— J'essaie toutes les cinq minutes, Mr. Colton, soupira Barbara. Sa secrétaire me dit qu'il est en voyage d'affaires et qu'elle ne sait pas où le joindre.

Ed Colton parut soudain terriblement abattu. Il secoua la tête avec accablement, murmura :

— Je n'y arriverai jamais.

Barbara en eut mal tellement son désespoir semblait profond. Elle s'approcha de lui :

— Mr. Colton, qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien, dit-il, je veux être seul. Partez, je n'ai plus besoin de vous. Cela fait des heures que vous êtes là à me faire perdre mon temps...

— Mais il est quatre heures seulement, protesta Barbara.

— Il est beaucoup plus que quatre heures, coupa Ed Colton. Partez et ne m'enfermez pas.

De nouveau il était nerveux. Barbara ne voulut plus insister. Elle prit son sac, rangea ses affaires et le fameux rapport. Lorsqu'elle se retourna pour dire au revoir, elle aperçut l'avocat debout au milieu de son bureau, frottant avec acharnement la tache qui n'existait pas.

Dès qu'elle fut en bas, elle alla dans une des cabines téléphoniques du hall et appela le Dr Grinsberg, un des meilleurs amis de Ed Colton. Un psychiatre. Il était en consultation, et sa secrétaire refusa de le déranger. Barbara demanda qu'il rappelle Ed Colton dès qu'il serait libre. Elle alla prendre sa voiture, morte d'inquiétude.

Malko regarda le tableau affiché dans le hall du 9000 Sunset. Il y avait des centaines de locataires. Il trouva le nom de Ed Colton au dixième étage, Suite 1067. Le gardien dans sa cage de verre lui jeta un coup d'œil indifférent, ainsi qu'à Chris Jones. L'ascenseur ultra-rapide les déposa quelques secondes plus tard au dixième. La suite 1067 était au bout du couloir à l'est du Building. Malko frappa, essaya d'entrer. En vain. C'était fermé de l'intérieur. Il consulta sa Seiko. Quatre heures et demie.

— Il a dû partir, dit-il. Redescendons. Ils étaient garés dans Sunset, aussi ils repassèrent par le hall. En passant devant le gardien, Malko lui demanda à quelle heure arrivait Ed Colton le matin. L'autre fronça les sourcils.

— Il doit encore être là. Il ne part jamais avant six heures et demie. Attendez, je vais vérifier avec le garage.

Il décrocha le téléphone intérieur, eut une courte conversation et raccrocha.

— Sa voiture est là, annonça-t-il d'un ton définitif. Quelquefois, s'il est au téléphone, il n'entend pas. Remontez voir.

Ils reprirent l'ascenseur, recommencèrent à frapper à la porte. Beaucoup plus énergiquement. Une femme à lunettes émergea de la suite voisine, furieuse et inquiète.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Malko le lui dit. Elle haussa les épaules et rentra. Pas son business. Chris Jones avait collé son oreille contre la porte. Il se redressa, une lueur inquiète dans ses yeux gris acier. Sa main jaillit, plongea derrière sa veste et ressortit armée du colt Python qui constituait sa première force de dissuasion. Un cri jaillit derrière lui. Il se retourna en une fraction de seconde, pour se trouver nez à nez avec la dame aux lunettes, terrorisée ; elle cria vers l'intérieur de son bureau :

— La police... Johanna, *call the police*...

Chris Jones s'avança, le pistolet baissé, aussi rassurant que possible, ce qui n'allait pas très loin.

— Ce n'est pas la peine, fit-il. La police, c'est moi, M'am.

Il lui mit sous le nez sa carte du Secret Service qu'elle inspecta comme si c'était un billet de 100 dollars. Pas convaincue. Exaspéré, Chris dit à Malko :

— Écoutez donc ce qui se passe derrière cette porte.

Malko colla à son tour son oreille au battant. Tout de suite il perçut de faibles gémissements, comme un animal pris au piège. Cela continuait sur un rythme régulier, sans augmenter ni décroître.

— Il y a quelqu'un ?

Aucune réaction. Les cris continuaient comme si la personne ou l'animal captif n'entendait pas. Malko se tourna vers sa voisine, toujours pétrifiée :

— Vous n'avez rien entendu de suspect aujourd'hui ?

Elle secoua la tête.

— Non, pourquoi ?

— Il se passe quelque chose de bizarre, ici, fit Chris. Puis-je me servir de votre téléphone ?

Il entra et appela le « contact » local de la C.I.A. Il communiqua son code et demanda de faire envoyer immédiatement au 9000 Sunset, le shérif et une ambulance.

— Il faut ouvrir cette porte tout de suite, dit Malko, il se passe un drame à l'intérieur...

Chris Jones tourna la poignée. Verrouillée. Il essaya de l'ébranler d'un coup d'épaule. En vain. Peu à peu, attirés par le bruit, tous les bureaux se vidaient dans le couloir. Une quinzaine de personnes observaient la scène à distance respectueuse. Malko regarda autour de lui, aperçut une hache dans une niche d'incendie, la décrocha et l'apporta à Chris Jones, le « gorille » l'empoigna, recula et de toutes ses forces assena un coup en travers du battant.

Le bois se fendit, éclata, et la hache disparut jusqu'à la moitié du manche. Chris eut toutes les peines du monde à la récupérer. En trois ou quatre coups, il acheva de créer une ouverture suffisante pour que l'on puisse passer une main. Il parvint ainsi à tourner la poignée de l'intérieur, ouvrit la porte et recula.

Le Python au poing, il se rua à l'intérieur, suivi de Malko.

Le petit bureau près de l'entrée était vide, ainsi qu'un autre bureau sur la droite. Les gémissements continuaient, venant du grand bureau dont la porte était ouverte. Une épaisse fumée et une odeur de tabac en sortaient. La plupart des rideaux étaient tirés et la pièce était dans la pénombre. Chris Jones eut une quinte de toux.

L'atmosphère était irrespirable, l'air conditionné arrêté, toutes les fenêtres fermées. Médusé, Malko parcourut des yeux le grand bureau en forme de L. Il s'avança un peu et éprouva un choc : dans le coin le plus éloigné de la pièce, là où les épaisses glaces rejoignaient le mur, un homme était assis par terre, le dos au mur, les genoux sous le menton, recroquevillé comme une bête traquée. Ses prunelles intensément dilatées fixaient Malko comme un oiseau de nuit surpris dans son sommeil. Il n'était pas attaché, mais semblait paralysé. Il émit un son qui rappela ce qu'ils avaient entendu derrière la porte.

D'après les photos, Malko reconnut Ed Colton.

Il semblait avoir vieilli de dix ans, la sueur collait ses cheveux contre son front, sa chemise était ouverte sur son torse, et son cœur battait si vite que Malko voyait la peau de sa cage thoracique se

soulever.

Doucement, il appela :

— Mr. Colton ?

L'avocat n'eut absolument aucune réaction. Derrière Malko, Chris Jones, le pistolet au poing, regardait la scène, stupéfait, lui aussi.

— Il est bourré ou quoi ? demanda-t-il à voix basse.

L'univers du « gorille » était simple. Seul l'alcool pouvait mettre un homme dans cet état. Malko secoua la tête.

— Je ne crois pas.

On ne voyait aucune bouteille. Seule, une tasse de café vide sur le bureau. Chris Jones toussa de nouveau.

— Il faut ouvrir, bon sang !

Remettant son pistolet dans son Holster, Chris Jones s'avança vers la paroi de glace, déverrouilla un panneau et le fit coulisser vers le haut. Une bouffée d'air frais entra dans le bureau. L'homme prostré poussa un cri d'abjecte terreur et se mit à fixer l'ouverture avec une incroyable expression de panique. Malko vit ses muscles se tendre, il se ramassa comme un fauve acculé, Malko cria :

— Attention !

C'était trop tard.

D'une détente irréaliste, Ed Colton venait de se lever et de se jeter en direction de l'ouverture ! Comme une mouche qui essaie de s'échapper d'un bocal de confiture.

Il y eut un choc sourd, un bruit de verre brisé, un hurlement et le corps de Ed Colton bascula à l'extérieur, restant en équilibre sur le ventre, presque à la hauteur de la moquette. Il avait raté le panneau ouvert, se jetant la tête la première sur celui du bas qui était fixe.

Malko et Chris Jones se ruèrent vers le corps en équilibre. Au même moment une violente rafale de vent pénétra par le panneau ouvert, repoussant les rideaux grèges à l'intérieur de la pièce. Malko qui arrivait le premier se sentit saisi par le tissu comme par les tentacules d'une pieuvre. Aveugle, il tenta vainement de s'en défaire. Le vent, à chacun de ses mouvements, tendait à enrouler encore plus le rideau autour de lui. Il entendit Chris Jones jurer, tira le tissu à pleines mains, essayant de se frayer un passage, se cogna à la paroi vitrée, émergea enfin. En une fraction de seconde il aperçut Chris Jones, sans chapeau, à plat ventre sur le plancher, le corps à moitié à l'extérieur du building, cramponné à la jambe gauche de Ed Colton.

Une large mare de sang tachait la moquette gris clair. Colton s'était grièvement coupé en se jetant sur le verre. Maintenant, il pendait la tête en bas, le long du building. Laissant échapper de faibles cris.

Malko plongea pour aider Chris Jones, le saisissant par les jambes pour qu'il ne soit pas entraîné dans le vide. Un homme moins robuste que Chris Jones aurait déjà été s'écraser en bas. Malko sentit ses

muscles raidis comme de filins d'acier. Mais il ne pouvait pas gagner un millimètre...

Derrière eux, dans le couloir, il y eut un brouhaha de cris et d'appels. Chris Jones laissa échapper une exclamation étranglée. Malko eut l'impression que son corps venait d'être secoué par une décharge électrique.

Un cri terrible jaillit de l'extérieur. Chris Jones roula sur le dos, les deux mains crispées sur une chaussure marron. De Sunset Boulevard, Malko entendit monter une rumeur angoissée, des voitures freinèrent brusquement. Puis le silence. Ed Colton venait de s'écraser dix étages plus bas... Ils n'eurent pas le loisir de se poser de questions. Une demi-douzaine de policiers en uniforme les relevèrent brutalement et les collèrent les mains au mur pour les fouiller. Comme Malko ne réagissait pas assez vite, il prit un coup de matraque sur la nuque qui l'étourdit à moitié. Il entendit Chris Jones qui s'égosillait :

— Mais, bon sang, prenez mon portefeuille !

Un cri éclata derrière eux :

— C'est eux, je les reconnais, ces enfants de salaud !

Le gardien du rez-de-chaussée, écarlate, les désignait d'un doigt vengeur. L'immeuble entier était en ébullition. En bas, sur Sunset, la sirène d'une ambulance se rapprocha à toute vitesse. Sûrement trop tard pour Ed Colton. Aucun être humain ne pouvait résister à une chute de dix étages sur du ciment.

* *

*

Le docteur Grinsberg ressemblait à un psychiatre de cinéma. Pourtant, bien qu'habitant Westwood, c'était un authentique psychiatre avec une excellente réputation. Des cheveux gris bien peignés, la poitrine bronzée, les avant-bras musculeux, il respirait la santé... Le maître d'hôtel du *Polo Lounge*, au *Beverly Hills Hôtel*, avait donné à Malko un box afin que les trois hommes puissent discuter tranquillement. Remis de ses émotions, Chris Jones regardait avec émerveillement le *Beverly Hills Hôtel*, s'attendant à trouver à chaque coin de couloir Raquel Welsh ou le fantôme de Marilyn Monroe.

Malko, lui, cherchait autre chose... L'explication de la mort de Ed Colton.

— Je connaissais Ed depuis douze ans, fit le docteur Grinsberg. Nous faisions de la voile à Oxnard tous les week-ends. Je peux vous assurer qu'il n'y avait pas un garçon plus équilibré que lui sur terre. Je l'ai encore vu le dernier week-end. Il m'a parlé de cet embargo du pétrole, il était très excité parce qu'il soupçonnait...

— Que soupçonnait-il ? demanda Malko.

Le psychiatre hésita.

— C'est difficile à dire. Il n'avait aucune preuve. Mais, à son avis, certains intérêts américains s'étaient alliés aux Arabes sans qu'il sache encore sous quelle forme. Son enquête commençait à peine. C'était difficile. Les intérêts en jeu sont énormes...

Il se tut, comme effrayé lui-même. Chris Jones ne quittait pas des yeux une jeune blonde aux yeux de veau, assise seule dans le box voisin, vêtue d'un tailleur de chiffon imprimé porté sans soutien-gorge qui laissait deviner pas mal de choses. Elle buvait un *bloody-mary*, les yeux dans le vague. En rencontrant le regard du « gorille » elle avait souri. À tout hasard. Au *Polo Lounge* on ne savait jamais qui était qui... Un jeune hippie barbu avec un vieux blue-jean rapiécé pouvait être un *screenplaywriter*(19) payé trois cent mille dollars.

Ou le producteur de *Jaws*(20)... Ou simplement un jeune hippie barbu.

Lorsqu'elle croisa les jambes en faisant crisser ses bras, Chris, honteux de ses propres pensées, s'empourpra et but une gorgée de son *J & B*.

Malko plongea dans sa salade de crabe. Perplexe. Le docteur Grinsberg était sa dernière chance de découvrir quelque chose. Il avait interrogé – à titre officieux – la femme de Colton, sa secrétaire, plusieurs personnes de son entourage, sans rien découvrir. La police locale leur avait communiqué le résultat de l'examen du coroner. Sans mystère. Ed Colton était mort des graves contusions internes occasionnées par sa chute. Les coupures de son ventre, bien que profondes, n'étaient pas mortelles.

Il n'y aurait pas d'autopsie. La femme de Colton avait exigé que son mari soit incinéré le matin suivant sa mort, et l'urne reposait maintenant au cimetière de Westwood.

— Comment expliquez-vous ce suicide ? demanda Malko.

Le psychiatre secoua la tête.

— Je ne peux fournir aucune explication satisfaisante. Je ne crois pas à une dépression nerveuse. Je regretterai toute ma vie de ne pas avoir rappelé à temps. Mais ma secrétaire ne m'avait pas dit que c'était important. Les symptômes que vous m'avez décrit pourraient me faire penser que Colton était sous l'influence d'un hallucinogène quelconque, comme le L.S.D., mais je peux affirmer, comme son ami et son médecin, qu'il n'a jamais touché à une drogue, même légère. Son seul doping, c'était le café. Il en buvait une douzaine par jour. De plus, même s'il avait pris du L.S.D., cela n'aurait pas suffi à provoquer des tendances suicidaires aussi violentes. Bien sûr, les symptômes décrits par Barbara Stans sont troublants.

Malko se souvenait de la tasse sur le bureau. Il pensa soudain à quelque chose.

— Docteur, est-ce qu'on aurait pu lui avoir fait prendre une drogue à son insu ? Je l'ai vu quelques secondes avant sa mort, je vous assure qu'il n'était pas dans son état normal...

— Je vous crois, fit le médecin. Mais qui ? La secrétaire affirme qu'elle n'a vu personne dans les heures précédant sa mort... Une drogue comme le L.S.D. agit après vingt ou quarante minutes. Il est très difficile de savoir la dose à administrer pour un effet donné. Cela peut être mortel. Cent microgrammes est une *overdose*.

Malko continuait à réfléchir.

— Le L.S.D. ne provoque pas de dépression ?

À côté d'eux, un homme mince aux cheveux gris venait de rejoindre la blonde. Chris Jones recommença à s'intéresser à la conversation.

— Pas que je sache, fit le médecin.

— Le L.S.D. se dissout ? demanda Malko. Dans du café.

Grinsberg hocha la tête.

— Oui. Il est insipide et inodore. Les doses sont minuscules.

Malko échangea un regard avec Chris Jones.

— Docteur, dit-il, si je vous apporte un échantillon de sucre, vous pourriez le faire analyser et me dire s'il contient du L.S.D. ?

Le médecin sourit.

— Bien sûr. C'est très facile.

Malko était déjà debout.

— Pouvez-vous tenir compagnie à Mr. Jones pendant une vingtaine de minutes ? Je reviens...

Le 9 000 Sunset se trouvait à moins d'un mille à l'est sur Sunset.

* *

*

— Le sucrier ? fit Barbara Stans, la secrétaire de Colton, d'un air surpris. Il doit toujours être à la même place.

Elle avait encore les yeux rougis. Rappelée par la police une demi-heure après la mort de son patron, elle avait fait la connaissance de Malko autour du cadavre de Colton. Heureusement, l'antenne locale de la C.I.A. était intervenue, sinon Malko et Chris Jones auraient eu de sérieux ennuis. Il avait fallu de convaincants coups de téléphone au nom de la sécurité nationale pour que les journalistes du L.A. *Times* acceptent de ne pas mentionner leur présence sur les lieux du suicide. Ni la raison pour laquelle ils se trouvaient là.

Malko avança dans le bureau. On avait remplacé la glace teintée par une plaque de contre-plaqué, mais il y avait encore une large tache brune sur la moquette.

Le sucrier était sur le bureau !

Il le prit et sentit tout de suite à son poids qu'il était vide. Il l'ouvrit, par acquit de conscience. Il était non seulement vide, mais nettoyé. La surface du métal brillant lui renvoyait son image. Il se tourna vers Barbara.

— C'est vous qui l'avez vidé ?

La secrétaire hésita, regardant alternativement le sucrier et les yeux dorés de Malko.

— Je ne sais plus, avoua-t-elle. Il s'est passé tellement de choses...

— Et la tasse ?

— Oh, je l'ai lavée, dit-elle. J'ai dû vider le sucrier en même temps. Mais je ne me souviens plus.

Malko renifla le sucrier. Absolument sans odeur. Il le soupesa pensivement.

— Est-ce que je peux vous l'emprunter ?

Barbara Stans ouvrit de grands yeux.

— Pour quoi faire ?

— Vérifier quelque chose !

Elle secoua la tête : depuis l'enquête, elle savait que Malko travaillait de connexion avec une agence fédérale.

— Mais que pensez-vous ?

— Rien pour l'instant, fit Malko. J'explore chaque possibilité.

Il ne pouvait pas lui parler de ce qui s'était passé quelques jours plus tôt à des milliers de kilomètres de là. D'une autre mort brutale, tout aussi inexplicable. Ou on retrouvait les deux mêmes noms. Nafud Jidda et Richard Crosby.

— Prenez-le, dit-elle, mais rapportez-le-moi. Mr. Colton y tenait beaucoup. C'était un cadeau.

— Vous gardiez du sucre ici ? demanda Malko.

— Oui, dans le réduit.

— Je vais l'emporter aussi.

Elle alla lui chercher la boîte en carton, mit le sucrier dans un étui en plastique. Malko demanda :

— Personne n'est venu dans le bureau depuis sa mort ou immédiatement avant sa mort ?

— Non...

Il repartit, avec une sensation de malaise.

Le *Polo Lounge* était presque vide. Le docteur Grinsberg prit le paquet et promit de lui téléphoner le résultat à un numéro que Malko lui donna. L'antenne de la D.O.D. de la C.I.A. à Los Angeles.

Le médecin semblait ébranlé par les soupçons de Malko. Il hocha la tête.

— Si Ed a été assassiné, qui...

— Ed Colton n'a pas été assassiné, dit Malko, nous étions là quand il s'est suicidé. Mais on a peut-être cherché à modifier son

comportement pour une raison que nous ignorons, et il en est résulté ce « suicide ».

Ils se quittèrent sous l'auvent du Beverly Hills. Chris et Malko repartaient immédiatement pour Washington. Le directeur de la D.O.D. tenait absolument à rencontrer Malko à la suite de la mort de Ed Colton. La circulation sur le San Diego freeway était presque inexistante. Presque toutes les voitures contenaient quatre passagers. De Beverly Hills à Los Angeles International Airport, ils ne virent pas plus de quatre stations-service ouvertes. Dans l'une d'elles, deux conducteurs se tenaient au collet, prêts à se battre.

Chris, tout en conduisant, demanda :

— Vous croyez vraiment qu'il a été assassiné ?

— Ce n'est pas impossible, Chris, dit Malko. Dans ce cas nous sommes nous aussi en danger.

— Cela ne changera pas grand-chose, soupira le « gorille ». Mais je voudrais bien que Milton termine sa grippe. Je ne voudrais pas mourir sans lui.

Un ange passa, un brassard de deuil en travers des ailes.

Le « 747 » de la T.W.A. était super-bourré. Deux vols sur cinq avaient été annulés. Sans l'aide efficace et discrète de la D.O.D., ils n'auraient pas eu de place.

Malko ne s'arrêtait pas de réfléchir. Quel était le lien mystérieux entre Crosby et Jidda ? Qui aurait justifié deux meurtres déjà ? Pour la première fois, il se demanda si cela ne concernait pas l'embargo. Mais comment ?

CHAPITRE VII

Les bureaux aux murs gris et aux meubles fonctionnels de la Domestic Operations Division étaient de plus en plus lugubres et glacials. Comme Washington tout entier d'ailleurs. Le temps était toujours aussi épouvantable, alternant des rafales de vent glacé et de brusques averses de neige fondue. Les Américains s'attendaient à ce que l'administration annonce la mise en vigueur de la phase II du plan de restrictions, donc encore plus de privations et de chômage. Dans le New Jersey, un supermarché avait été dévalisé de tout son sucre. À cause de rumeurs infondées.

L'Amérique s'enfonçait dans l'embargo, tandis que les responsables politiques déchirés entre la soumission et la rage, hésitaient sur la décision à prendre.

Larry O'Neal, qui ressemblait à un furet bien élevé avec son nez pointu et son accent bostonien, semblait fasciné par le récit de la mort de Ed Colton. Ses importantes fonctions à la C.I.A. lui donnaient le rang équivalent à celui d'un général à trois étoiles.

— Est-ce que cette histoire peut être liée à l'embargo ? demanda-t-il d'un air gourmand.

— C'est possible, dit Malko. Mais je vous rappelle que Colton s'est suicidé et qu'il ne savait même pas que je venais le voir...

— Quelqu'un le savait peut-être, suggéra Larry O'Neal.

Malko eut une moue dubitative :

— J'ai changé d'avis dans la voiture qui m'emmenait à l'aéroport. Sa mort n'est pas liée à ma visite. Larry O'Neal eut un petit soupir découragé.

— À propos, Grinsberg a téléphoné. Aucune trace de quoi que ce soit dans le sucrier.

« J'ai encore autre chose. Notre antenne de Vienne est parvenue, grâce aux services secrets israéliens, à identifier deux des quatre terroristes tués dans votre château. Des Palestiniens d'un groupuscule extrémiste.

— Vous avez des nouvelles de Nafud Jidda ? demanda Malko.

— Toujours au Texas, dit Larry O'Neal. The Department of Aviation est alerté et doit nous prévenir aussitôt qu'il bouge. Par l'intermédiaire du F.B.I.

— Je vais à Houston dans ce cas.

Larry O'Neal le raccompagna jusqu'au hall d'entrée où veillaient deux agents de la Security Division.

— Soyez très prudent, répéta Larry O'Neal. Si Jidda s'aperçoit que vous enquêtez sur lui, cela va faire des drames.

L'énorme aéroport flambant neuf de Houston, à quarante milles au nord de la ville semblait désert. Malko sortit un des premiers de l'avion. Il avait dû laisser Chris Jones à Washington, le « gorille » étant requis pour des cours de sabotage à de jeunes recrues des « Spécial Forces » de la C.I.A.

Il faisait chaud par rapport à Washington. Un Noir en costume gris s'avança vers lui.

— Prince Malko Linge ?

— C'est moi.

— Je suis la personne qui doit vous recevoir, dit-il. Je m'appelle Greg Austin. Je suis le responsable de la D.O.D. à Houston.

Malko dissimula sa surprise. Étonnant que la C.I.A. emploie un Noir dans une ville comme Houston.

Évidemment le rôle des antennes locales de la Domestic Operations Division était assez particulier. Dans chaque grande ville des U.S.A., la Central Intelligence Agency possédait un bureau dont le numéro se trouvait dans l'annuaire du téléphone. Mais pas l'adresse.

Lorsqu'on y téléphonait, et que pour une raison valable, on obtienne un rendez-vous, cela se passait dans une *safe-house*, un lieu de rendez-vous secret. Les antennes de la D.O.D., en théorie, s'occupaient seulement de recueillir les renseignements de volontaires, d'Américains ayant voyagé à l'étranger, par exemple, à l'exclusion de toute activité d'espionnage proprement dit. Évidemment, il arrivait que la réalité soit un peu différente. Greg Austin prit d'autorité la valise de Malko et le mena jusqu'à une grande station-wagon marron.

Ils s'engagèrent dans un énorme freeway dont les deux voies étaient séparées par un large terre-plein, et qui courait entre une épaisse forêt de sapins. On se serait cru en Suisse. Il y avait peu de circulation sur la Northern Belt. Greg Austin alluma une cigarette et dit à Malko :

— Mr. O'Neal m'a chargé de vous communiquer un certain nombre de renseignements qu'il a obtenus pendant ces dernières heures. D'abord, au sujet de Mr. Jidda. Son nom a été prononcé plusieurs fois au cours des investigations d'une « Congress Commission » chargée d'examiner les pots-de-vin versés par certaines compagnies multinationales, afin d'obtenir des marchés à l'étranger. Ces débats ne sont pas encore rendus publics. Il semble que Mr. Jidda a conservé par-devers lui des sommes très importantes.

— De quel ordre, demanda Malko.

Greg Austin soupira avec un sourire en coin.

— Quelques dizaines de millions de dollars, sir. Il était censé

remettre cet argent à d'autres personnes.

Un ange passa, les ailes recouvertes d'une pellicule d'or massif. On avait déjà tué des gens pour beaucoup moins que cela... Greg Austin se gratta la gorge et continua :

— Mr. Jidda, comme vous le savez, se trouve en ce moment au Texas. Il y est arrivé, dans son DC9 personnel, en compagnie d'une jeune femme de nationalité allemande. (Il s'arrêta et fouilla dans sa poche, en sortit un carnet qu'il lut tout en conduisant sur le freeway désert.) Miss Hildegard Richter. Vingt-neuf ans. Cover-girl. Impliquée dans le divorce d'un industriel de Hanovre, comme complice d'adultère. A travaillé une fois pour le B.D.S. allemand sur une affaire d'espionnage industriel. Pour qu'on lui arrange une histoire de chèque sans provisions. Est la maîtresse de Mr. Jidda depuis dix-huit mois environ. Voyage souvent avec lui. (Il referma son carnet et continua :) C'est Mr. Crosby lui-même qui est venu chercher Mr. Jidda à l'aéroport et a aidé pour ses formalités d'immigration. Ensuite le DC9 de Mr. Jidda a repris son vol pour aller se poser sur la piste du ranch de Mr. Crosby, à cent vingt milles au nord de Corpus Christi. Il s'y trouve toujours.

— Bravo, fit Malko. Vous connaissez aussi la couleur de la cravate de Mr. Jidda ?

— Mr. Jidda n'a pas de cravate, fit très sérieusement le Noir. Il porte un de ces trucs arabes, une sorte de robe.

— Une dichdacha, précisa Malko.

— C'est cela. D'après nos informations, Mr. Jidda a des raisons tout à fait légitimes de se trouver au Texas. Mr. Crosby essaie depuis deux ans d'implanter une usine de méthanol dans le pays de Mr. Jidda, et ce dernier lui facilite les négociations. D'autre part, par l'intermédiaire de l'Arab-American Chamber of Commerce de Houston, Mr. Jidda a arrangé le séjour d'un séminaire de techniciens arabes de *soft-ware* qui se tient depuis quelques semaines à l'hôtel *Astroworld*. Sous la présidence d'un collaborateur de Mr. Jidda, Mr. Omar Sabet. Ils occupent tout le dernier étage de l'hôtel.

Peu à peu, Malko sentait tomber son excitation. Tout ce que mentionnait Greg Austin était parfaitement légal. Rien qui justifie un meurtre.

— Vous avez bien travaillé, remarqua-t-il.

Greg Austin eut un sourire modeste.

— Nous entretenons ici d'excellentes relations avec le F.B.I.

Malko regarda la bande noire du freeway qui se déroulait devant eux. Qu'allait-il trouver à Houston ?

— Sait-on quelque chose sur ce Mr. Sabet ?

— J'allais vous le dire. Je crois que Mr. O'Neal a demandé l'aide des Israéliens. (Il reprit son carnet, lut, un œil sur la route.) Mr. Sabet

est Palestinien, originaire de Jaffa. A fait toutes ses études au Caire. En 69 a rejoint les rangs de la résistance palestinienne en Jordanie et a participé à de nombreuses actions de commando, dans la vallée du Jourdain. A abandonné toute activité politique depuis 1970 où il a été s'installer à Ryad et où il a rencontré Mr. Jidda.

Depuis, il travaille pour lui, dans ses différentes activités.

De nouveau, Malko était en éveil. Patricia Highsmith avait été abattue par un commando venu du Moyen-Orient.

Ils roulèrent un certain temps en silence, après avoir quitté le Northern Belt pour le freeway 59, direction sud. Puis Malko demanda :

— Savez-vous beaucoup de choses sur Richard Crosby ?

— Je n'ai jamais été chez lui. Il habite dans River Oaks, à l'est de la ville dans un coin où la moindre cabane coûte cinq cent mille dollars. C'est un des types les plus en vue de la ville. Voyage beaucoup. (Il ajouta :) C'est le genre de gars qui pourrait écraser un nègre devant le nez d'un flic, au milieu de Louisiana Road, et le flic tournerait la tête. Vous voyez ce que je veux dire...

Malko voyait. Ce n'était pas pour lui simplifier la tâche.

— Vous connaissez sa femme, Martha ?

L'agent de la C.I.A. hésita imperceptiblement.

— Oh, c'est une ravissante lady. Vient d'une des plus vieilles familles du Texas. Sort beaucoup. L'opéra, les bals de charité, tous ces trucs-là...

Malko eut un sourire en coin.

— Greg, ne me lisez pas la chronique mondaine du *Houston Post*. Vous savez autre chose ?

La pomme d'Adam du Noir se souleva deux ou trois fois.

— C'est-à-dire qu'on raconte pas mal de trucs. Je suis copain avec un gars du *vice-squad* du Houston P.D. (21). Il paraît qu'un jour ils ont piqué Martha Crosby dans Buffalo Bay, en plein Memorial Park en train de se faire sauter dans une voiture par un jeune chanteur de passage. Évidemment, ils ont étouffé. Ce sont des types décents... Mais on dit que Martha Crosby ne se prive pas, qu'elle a le feu au cul. Il paraît que ses copines l'ont surnommée *pussy galore* (22).

Tout un programme. Mais cela n'avancait pas beaucoup Malko de savoir que Martha Crosby avait la cuisse légère.

Les buildings de « downtown Houston » apparurent dans le lointain. Une pluie violente se mit à tomber. Du coup la *skyline* de la ville se mit à ressembler à un gigantesque château émergeant du brouillard. Malko se crut revenu dans une forêt de Bavière... Greg ne disait plus rien. Gêné de ses confidences. Il reprit la parole lorsqu'ils quittèrent le freeway pour prendre Franklin, direction downtown.

— Je peux arranger tous les contacts avec le Houston Police

Department ou le F.B.I., dit-il, mais attention à ce que vous dites. Mr. Crosby a beaucoup d'amis. Il a fait un fichu bien à cette ville. Si vous avez l'air de lui en vouloir, toutes les portes vont se fermer devant vous... Le chef de la police est un de ses bons amis.

— Je ne lui en veux pas, assura Malko.

Ils arrivèrent dans le centre de Houston, relativement petit. Une trentaine de tours d'acier noir ou de verre. Greg Austin stoppa sous l'auvent du *Hyatt Regency* dans Louisiana Street.

C'était le joyau du mauvais goût texan. Le *lobby* était un mélange de décor de cinéma et de cirque. Un gigantesque patio en forme de trapèze, montant sur trente étages, éclairé par un lustre qu'on ne devait pas nettoyer souvent, étant donné la longueur de son câble.

Six ascenseurs circulaient sur une des faces des trapèzes entièrement transparentes. Partout, brillaient des rangées d'ampoules, similaires à celles qui éclairent les loges de théâtre. Au-dessus de la porte de chaque chambre, des ascenseurs, le long du bar, partout. Comme si le *Hyatt* n'avait été qu'un gigantesque théâtre. Les interminables couloirs avec leur haute rambarde, ressemblaient à des coursives de bateau. C'était fonctionnel, ultra-moderne et irritant au possible. Le bar se trouvait dans une sorte de fosse, au milieu du *lobby*. Impossible de poser une main sur le genou de sa compagne sans avoir deux cents paires d'yeux pour vous observer... De l'extérieur, le *Regency* avait l'apparence pleine de gaieté d'un blockhaus avec ses murs marrons...

À peine installé dans sa suite au quinzième étage, Malko se servit une vodka, la but et composa le numéro de Richard Crosby. Greg Austin s'était éclipsé en lui laissant ses coordonnées.

* *

*

— Prince Malko Linge ?

La voix de Martha Crosby hésitait, légèrement distante. Malko lui rappela qu'ils avaient partagé le même réveillon chez *Maxim's* et qu'ils s'étaient croisés lors de la soirée sur le *Nemiran*.

— Vous aviez une merveilleuse robe de dentelle marron, ajouta-t-il.

Instantanément, une vague de chaleur transforma la voix de Martha Crosby. Elle descendit de deux octaves.

— Comme c'est gentil de vous souvenir ! Maintenant je vois très bien. C'est vous qui avez un merveilleux château en Bavière, n'est-ce pas ?

— C'est cela, acquiesça Malko, demandant moralement pardon à ses ancêtres.

Martha Crosby ronronnait littéralement.

— Comme c'est gentil de venir au Texas ! minauda-t-elle. Que faites vous à Houston ?

— Plusieurs choses, fit Malko. D'abord, le cœur. Je suis venu consulter Debakey.

— Oh, mais c'est affreux !

Elle modulait sa voix comme les acteurs des vieux films, en faisant trop à chaque fois. C'est tout juste si des larmes ne sortaient pas du récepteur.

— Rien de grave, la rassura Malko. Simple check-up.

Le ronron reprit. Un malade ce n'était pas fréquentable.

Cela risquait de donner des idées noires...

— Je suis également venu voir votre mari, continua Malko. Je suis en train d'écrire un livre sur les grands crus et je sais qu'il a une des meilleures caves du monde. Certaines bouteilles uniques.

— Oh, mais il va être ravi. Il aime tant son vin, affirma Martha Crosby.

— Ma plus grande joie serait de vous inviter tous les deux, proposa Malko.

— Nous inviter ?

C'était un véritable cri d'horreur.

— Dans notre ville ? Mais Malko, vous n'y pensez pas ! Attendez. (Elle se tut un instant, puis revint à l'appareil.) N'êtes-vous pas trop fatigué ce soir ? Nous pourrions tous dîner chez *Maxim's*. (Elle rit.) Bien sûr, ce n'est pas le vrai, mais c'est ce que nous avons de mieux à Houston.

Après quelques minutes de flirt téléphonique Malko raccrocha. Plutôt satisfait. Le premier contact était établi. Écartant les rideaux, il examina les buildings autour de lui. Les tours de trente à quarante étages étaient cernées par une ceinture de freeways. Chaque tour représentait une compagnie pétrolière ou une banque. Houston était la Mecque du pétrole.

Il se demanda lequel appartenait à Richard Crosby. Il avait hâte de parler au Texan de la mort atroce de Patricia Highsmith. Il prit une douche et s'étendit. N'ayant rien de spécial à faire avant le dîner, il prit la station-wagon et alla faire un tour. Houston était une ville étrange. Le ghetto de Houston commençait tout de suite derrière la ceinture de freeways. De vieilles maisons de bois en ruine habitées par des Noirs et de pauvres Blancs, repoussés peu à peu par le ciment, l'acier et le verre. Il déplorait l'absence de Chris Jones. Cela lui aurait fait de la compagnie. Il avait regardé dans l'annuaire l'adresse de la *Meguoil*. Il se perdit trois fois dans les lacis de freeways avant de trouver un bloc de buildings ultramodernes à l'est de la ville, avec des jardins, des fontaines et un grand immeuble noir de vingt-cinq étages. Le siège de la *Meguoil*. Il en fit le tour avant de revenir vers le *Regency*.

CHAPITRE VIII

Le téléphone sonna. Une voix déférente et impersonnelle :

— Prince Linge ? La voiture de Mme Crosby vous attend en bas. Côté Milam Road. Une Mercedes grise, sir.

Malko vérifia son nœud papillon et descendit. Un Noir très digne, la casquette à la main, attendait à côté d'une Mercedes 600 hérissée d'antennes.

Malko s'installa dans la voiture. L'impatience le rendait nerveux. Dans quelques minutes, il allait enfin se trouver en face de Richard Crosby. L'intérieur de la voiture sentait le cuir neuf. Il y avait deux téléphones encastrés dans une console, à côté du chauffeur. Plus un récepteur à l'arrière.

La Mercedes parcourut un bloc à petite vitesse, s'arrêta au croisement suivant, tourna et stoppa aussitôt. Le chauffeur jaillit, la casquette à la main.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Malko.

Ils avaient parcouru cent mètres.

— Nous sommes arrivés, Sir !

Effectivement, des lettres lumineuses sur la façade rouge annonçaient *Maxim's*. Devant l'amusement de Malko, le chauffeur ajouta :

— Mme Crosby fait toujours prendre ses invités en voiture, Sir.

C'était ça le luxe texan. Les Crosby devaient disputer des régates dans leur piscine. Il s'avança vers la porte marquée « Club » et entra. Un maître d'hôtel le mena jusqu'à une table du fond.

Martha Crosby jaillit littéralement de sa banquette. Nette comme si elle sortait d'un paquet de cellophane, les bras tendus vers Malko. Plus belle que dans son souvenir. Sa robe de tulle noir découvrait de belles épaules rondes et la naissance d'une poitrine très blanche. Les cheveux très noirs semblaient avoir été arrangés un à un, la bouche avait été dessinée par un peintre japonais tant le dessin en était délicatement modelé. Les grands yeux bleus fixaient Malko avec une admiration de commande. Tout le visage illuminé par un sourire radieux.

Même si l'on ne trouvait pas Martha Crosby à son goût, il fallait être immensément riche ou très ignorant pour ne pas éprouver un choc devant les deux énormes émeraudes en gouttes d'eau qui ornaient ses oreilles. Chacune pouvait entretenir une province hindou pendant un siècle. Malko prit une des mains qui se tendaient vers lui et la baisa. Il chercha son regard sans le trouver. Elle semblait ne pas avoir d'âme comme une poupée mécanique. Le tulle noir moulait des hanches rondes et une taille mince. À part le nez un peu trop mince

pour ne pas avoir été refait, Martha Crosby était parfaite. Parlant un tout petit peu trop haut, s'extasiant un petit peu trop, flirtant des yeux et de la voix. Elle prit Malko par la main et l'amena vers les quatre autres personnes qui se trouvaient autour de la table ronde. Une dame petite aux cheveux argentés, la poitrine fripée remontée jusqu'au cou par sa robe du soir, et son mari, la cinquantaine, style fonctionnaire. Un Arabe grassouillet, dégoulinant de sourires et une jeune femme très mince, l'air d'une salope bien élevée, avec des cheveux roux très courts et un ensemble de soie verte moulant. Avec un regard aigu qui plut à Malko. Martha Crosby s'exclama :

— Ce soir, l'Europe vient à nous. Le Prince Malko Linge qui vit dans un merveilleux château au fond des bois en Allemagne...

Malko préféra ne pas relever. L'Autriche était un trop petit pays pour que le Texas le voie sur la carte.

— Comme c'est gentil de vous joindre à nous, roucoula la dame aux cheveux gris.

Elle mangeait Malko des yeux. Martha continua les présentations.

— M. et Mme Butterfield. Mr. Butterfield travaille au ministère du Commerce. Mr. Ali Mansour, président de l'Arab-American Chamber of Commerce, mon amie Lorraine Foley.

Malko baisa et serra les mains qu'il fallait, retenant jusqu'au bout la question qui lui brûlait les lèvres.

— Où est votre époux ?

Visiblement, il n'y avait pas de place réservée pour Richard Crosby. Martha eut un rire détaché, mondain et un rien condescendant...

— Je lui ai fait part de votre venue. Mais je ne sais pas s'il pourra se joindre à nous.

Au risque de paraître mal élevé, Malko insista.

— Je croyais qu'il m'avait invité ?

— Mais bien sûr ! dit Martha. Mais Richard a tellement de choses à faire qu'il lui arrive très souvent d'inviter des amis à dîner en sachant qu'il ne pourra pas venir. Il invite même plusieurs groupes d'amis dans différents restaurants. Au dessert, il téléphone et il bavarde un peu avec ses invités. C'est ce qui va probablement arriver ce soir... J'ignore absolument où il se trouve.

Malko rengaina sa déception. Mais, il se sentait frustré et furieux. Envie d'être désagréable. Il se tourna vers l'Arabe.

— Vous nous avez amené un peu de pétrole ?

Ali Mansour se força à rire. Un rien gênée, Martha Crosby exhiba toutes ses dents nacrées comme si c'était une excellente plaisanterie. Lorraine Foley eut un sourire en coin. Sous la table, son pied frôla par inadvertance la jambe de Malko et resta une fraction de seconde de trop pour une honnête femme.

— Ah, ce pétrole ! soupira Martha Crosby. C'est une histoire

affreuse. Tous nos amis arabes sont consternés de ce malentendu.

Ali Mansour prit aussitôt l'air consterné.

Malko se dit que ces escarmouches ne servaient à rien. Il leva sa coupe de champagne.

— Buvons au retour du pétrole !

On l'imita avec empressement. Au moins s'il n'apprenait rien, qu'il passe une soirée agréable. Mais Richard Crosby ne perdrait rien pour attendre. Pourtant, ses soupçons lui semblaient irréels maintenant.

* *

*

Le homard Thermidor était à peine dégelé, mais le Château Margaux 1945 méritait le déplacement. Le *Maxim's* était un étrange endroit. On se demandait ce qui était le plus hideux, des murs en plastique imitant le velours ou des horribles croûtes qu'on y avait accrochées. La décoration comportait également des guirlandes de perles de verre, style diseuse de bonne aventure et des lampes en plastique.

Martha Crosby se pencha sur Malko. Elle avait beaucoup bu, ses yeux brillaient, mais elle était toujours aussi maîtresse d'elle-même. Plus Malko l'observait, plus il lui trouvait quelque chose d'irréel, d'artificiel. Chacun de ses mots, chacun de ses gestes étaient calculés. Il ne manquait pas un faux cil à sa panoplie de femme du monde.

— Savez-vous que c'est Richard qui a fait fabriquer spécialement la banquette où nous sommes assis ? dit-elle de sa voix douce et murmurante. Avant, il n'y avait que des banquettes. Lorsqu'on a redécoré le *Maxim's*, on les a ôtées. Richard était furieux. C'est là qu'il m'avait fait la cour pour la première fois...

Mme Butterfield gloussa comme il convenait. Pâmée. Lorraine esquissa un sourire ironique.

— Alors, continua Martha Crosby, Richard a fait refabriquer une banquette exactement semblable et a forcé le restaurant à l'installer. Elle nous est réservée !

Comme la vie pouvait être simple...

Ce dîner, mondain et insipide comme il en avait connu des dizaines, assomma Malko.

Il se demandait comment aller se coucher. Martha Crosby leva le siège, annonçant :

— Nous allons montrer au Prince Malko que nous avons des discothèques au Texas.

Elle avait crié assez fort pour être entendue des taudis de l'autre côté du freeway. Tout Houston saurait qu'elle avait dîné avec un prince.

— Venez, dit-elle, prenant impérieusement Malko par le bras.

La Mercedes hérissée d'antennes avait disparu. Un autre chauffeur. Noir également, attendait devant une Cadillac sedan au châssis de huit mètres, bleu-nuit avec deux grandes antennes comme un insecte. Les deux femmes et Malko s'installèrent sur la banquette tandis que Ali Mansour et les Butterfield montaient dans la Lincoln de l'Arabe.

— Nous allons à *Boccacio 2000*, annonça Martha Crosby.

— Tiens, votre mari n'a pas téléphoné, remarqua Malko.

— Il va le faire.

L'intérieur de la voiture était immense. De la banquette arrière, on pouvait allonger les jambes à fond sans toucher le siège avant. Une console au milieu contenait un bar et une installation stéréo. Sur l'accoudoir, droit, il y avait l'inévitable téléphone. Bleu lui aussi. Les Crosby devaient en avoir dans leur baignoire.

* *

*

— Oh, j'ai perdu une boucle d'oreille !

Malko eut envie de crier « Que personne ne sorte ! », et s'arrêta aussitôt de danser. Les clients du *Boccacio 2000* risquaient de s'entr'égorgier... Martha Crosby eut un petit sourire insouciant, se rapprocha de Malko, elle ôta la seconde boucle d'oreille et se remit à danser.

— Elle doit être tombée à la table quand je me suis penchée pour prendre mon sac. Ce n'est pas grave... Elles sont assurées.

Elle n'avait jamais dû avoir faim. Malko la reprit contre lui. Elle dansait le slow d'une façon agréable et sage. À l'opposé de Lorraine qui avait appliqué contre lui son corps mince de chatte en chaleur avec l'avidité d'un timbre poste en mal d'enveloppe. Elle avait confié à Malko que, revenue de New York depuis une semaine, elle s'ennuyait à Houston...

Le *Boccacio 2000* ressemblait à toutes les discothèques du monde, avec une piste surélevée éclairée par en dessous et une clientèle choisie. Le patron s'était pratiquement mis à plat ventre devant Martha Crosby qui avait daigné le remercier d'un battement de cils. Même avec une seule boucle d'oreille, Martha était encore pleine de charme. Malko le lui dit à l'oreille, et elle ronronna.

Le slow sombra dans une cacophonie de rock, et Martha entraîna Malko par la main vers la table. Depuis qu'ils étaient là, ils n'arrêtaient pas de boire du Dom Pérignon au magnum, comme si c'était de l'eau. Malko, emporté par une euphorie passagère, arrivait à oublier Patricia Highsmith. Dès qu'ils furent à la table, il plongeait dessous galamment, à la recherche de la boucle d'oreille. Martha

s'était assise.

La boucle d'oreille reposait sur la moquette contre le pied de la table. Au moment où Malko la ramassait, il y eut un crissement soyeux. Martha Crosby venait de croiser les jambes, révélant un bout de jarretière en haut du bas gris fumé. Malko réprima une furieuse envie de caresser la jambe qui se balançait devant lui, mais se dit qu'un gentleman, même éméché, ne se permettait pas une telle privauté. Il émergea, tenant la boucle d'oreille. Martha poussa un petit cri de joie :

— Vous êtes un ange !

Elle remit les deux boucles d'oreille.

Ils redansèrent. Lorsqu'ils revinrent à la table, elle était vide. Les Butterfield, Lorraine Foley et Ali Mansour s'étaient évaporés.

Martha Crosby eut un sourire éblouissant et compréhensif.

— Je crois que les Butterfield étaient fatigués, et qu'Ali avait très envie de raccompagner Lorraine.

Après une ultime coupe de Moët et Chandon, ils sortirent dans une haie de courbettes et s'engouffrèrent dans la longue Cadillac bleu-nuit, qui démarra aussitôt.

— Vous êtes fatigué ? demanda Martha Crosby.

— Votre compagnie est la meilleure cure de jouvence, affirma galamment Malko.

— Alors, je vais vous faire faire le tour de *ma* ville !

Elle pressa le bouton de l'interphone.

— Sam, le Prince Malko désire voir Houston. Je vous préviendrai quand nous voudrons rentrer.

Les doigts de Martha tâtonnèrent sur l'accoudoir de droite, appuyèrent sur un bouton. Aussitôt une longue glace sortit de la banquette avant et monta silencieusement jusqu'au pavillon, isolant totalement du chauffeur. Martha appuya sur un autre bouton, déclenchant une cassette de Jim Croce. Elle arrangea ses cheveux, de nouveau la boucle d'oreille de son oreille droite glissa le long de la robe de tulle jusque sur le plancher de la voiture.

— Décidément !

La voix de Martha Crosby était détachée et amusée.

Malko se pencha aussitôt pour la ramasser, frôlant les genoux de Martha de son nœud papillon.

Il se redressa, la boucle d'oreille à la main. Devant lui, il avait deux genoux ronds, gainés de nylon gris, légèrement écartés. Instinctivement il les effleura comme pour prendre appui. Martha Crosby tourna la tête vers lui. Leurs visages se trouvaient seulement à quelques centimètres. Pour la première fois depuis le début de la soirée, les prunelles bleues n'étaient pas inexpressives. Elles exprimaient un désir violent, brutal, animal.

La longue Cadillac glissait sans secousse. Ils restèrent pétrifiés pendant une fraction de seconde, puis leurs lèvres se touchèrent. Malko s'attendait à un baiser mondain, dénicotinisé.

Les dents de Martha Crosby heurtèrent les siennes avec violence, sa langue courut à la rencontre de la sienne comme si elle voulait s'enfoncer dans la gorge. Il eut l'impression de recevoir une fantastique décharge électrique, comme si tout le désir de la jeune femme se déversait en une fraction de seconde.

Il se jeta littéralement sur elle, écartant le tulle de la robe, la relevant jusqu'aux hanches, découvrant deux jambes fuselées, coupées à mi-cuisse par la lisière des bas, les minces jarretelles blanches, le slip de dentelle assorti. Lorsqu'il l'écarta, Martha Crosby eut un sursaut violent, mais ne se détacha pas de lui. Ils prolongèrent leur étreinte animale, violente, haletante, totalement inattendue. Dans un virage, Martha Crosby lui mordit la langue involontairement. Ils oscillaient comme des ivrognes sur la banquette. Puis la Cadillac ralentit et stoppa. Martha se détacha enfin de lui. Il aperçut un feu rouge à travers la glace.

Elle demeura dans la même position, comme frappée d'une soudaine paralysie, le ventre découvert, les fines jarretelles se découpant sur la peau, à demi allongée sur la banquette. Aussi indécente qu'on pouvait l'être.

Malko réalisa tout à coup que le chauffeur devait tout voir dans le rétroviseur. Comme si Martha Crosby avait lu sa pensée, elle dit d'une voix calme qui contrastait avec sa tenue.

— C'est une glace sans tain, il ne voit rien.

Mais comme Malko la reprenait dans ses bras, encouragé par sa remarque, elle l'apostropha, comme pour se rattraper :

— Vous êtes fou ! Qu'est-ce qui vous prend ? Laissez-moi !

La Cadillac redémarra et accéléra. Ils se trouvaient maintenant sur un des freeways entourant Houston. Le chauffeur noir se tenait droit comme un I à son volant de l'autre côté de la glace sans tain. Malko sentait le sang battre dans ses tempes. Ses yeux tombèrent sur l'ombre sombre du pubis sous la dentelle blanche et, de nouveau, il eut féroce envie de Martha Crosby. Peut-être autant à cause de la femme qu'il découvrait sous l'enveloppe mondaine que par pur désir. Il avait l'impression de déchiffrer un secret, d'accomplir un rite d'initiation.

Martha arrêta sa bouche à quelques centimètres de son visage, tenant ses cheveux blonds à pleine main.

— Mais enfin, qu'est-ce que vous voulez ? murmura-t-elle. Calmez-vous. Je ne...

Brusquement, elle semblait attacher une importance énorme au don de sa bouche, ignorant la main qui s'était de nouveau emparée d'elle,

plus bas, hors de sa vue.

Malko écarta la dentelle sans répondre. Martha Crosby sursauta :

— Non, non, je ne veux pas. Vous êtes fou !

Pendant une fraction de seconde, leurs regards se croisèrent. L'iris des yeux bleus de Martha Crosby avait mangé toute la prune. Le ronronnement de la Cadillac filant à quarante-cinq miles à l'heure sur le freeway faisait un bruit de fond hypnotique. Soudain, Malko crut lire dans les yeux qui lui faisaient face une envie inavouée, informulée, mais violente. Il s'écarta, se leva et se laissa retomber à genoux sur la moquette du plancher. Des deux mains, il tira sur le slip de dentelle, le faisant glisser le long des jambes de la jeune femme, jusqu'aux escarpins. Cela fit un crissement soyeux presque imperceptible qui agaça les nerfs de Malko.

— Non ! Malko !

Martha Crosby eut un sursaut furieux, refermant les jambes, mais pas assez vite pour qu'il n'ait pas le temps d'apercevoir un pubis presque entièrement épilé, à l'exception d'un petit cœur de toison noire et brillante. Les jambes serrées au-dessus de lui, Martha ne se débattait plus.

— Relevez-vous, dit-elle d'une voix ferme, et laissez-moi.

Malko se dit que ni Dieu ni Diable ne l'empêcheraient de faire ce dont il avait envie. Ses mains se posèrent sur les genoux ronds, les agrippèrent et, de toutes ses forces, il les écarta. Martha Crosby lutta quelques secondes furieusement, envoyant les jambes de tous les côtés, jusqu'à ce qu'il plonge contre elle.

Ce fut comme si elle avait reçu une piqûre calmante.

En une fraction de seconde, elle cessa de lutter, protestant seulement d'une voix molle. Sa jambe droite s'allongea devant elle, l'escarpin sur la console, la gauche resta sur la banquette, formant un angle ouvert avec l'autre. Puis, ses mains descendirent jusqu'aux cheveux blonds de Malko et pesèrent imperceptiblement sur sa tête comme pour mieux le souder à son ventre.

Pendant un temps qui lui parut très long, il se reprut d'elle, grisé autant par le champagne que par le parfum qui imprégnait sa peau, les oreilles emplies du bourdonnement de la Cadillac et de la musique de la cassette. Sentant Martha Crosby laisser tomber peu à peu ses barrières, se retenant pour ne pas mordre la chair délicate, tant il était à bout de désir. Installé sur l'épaisse moquette beige, il tenait Martha Crosby aux hanches, le visage enfoui contre la tiédeur de son ventre.

Soudain, la jeune femme eut un brusque sursaut du bassin, faisant adhérer son ventre plus étroitement à la bouche de Malko. Emportée par un orgasme irrésistible, elle se détendit d'un coup. Sa jambe gauche partit en avant, puis se replia, son talon heurtant le dos de Malko.

Le Cadillac vira légèrement, l'arrachant de lui. Les yeux fermés, elle respirait rapidement. Malko n'était plus qu'un nœud de nerfs, exigeant l'aboutissement de son désir. Il remonta le long d'elle, la pénétra d'une seule poussée, la clouant à la banquette.

Martha glissa, et sa tête alla s'écraser contre l'accoudoir. Aussitôt, elle réagit, essayant de se redresser.

— *My hair*(23) ! murmura-t-elle.

Elle pivota, arrachant Malko de son ventre. Sans un mot, elle s'agenouilla sur la longue banquette, le visage tourné vers l'accoudoir au téléphone, les reins soulevés et offerts. Malko s'ouvrit aussitôt un chemin en elle, la maintenant cette fois solidement contre lui. Elle se laissait faire, prenant appui des deux mains à l'accoudoir. Ne risquant plus d'être décoiffée. Des voitures doublaient la Cadillac des deux côtés, défilant devant les yeux de Malko. Tout entier à son plaisir, il la labourait sans répit, sentant venir son orgasme si longtemps retenu, ballotté par les ondulations douces de la Cadillac. Au moment où il sentait ses reins s'embraser, un son insolite arriva jusqu'à son cerveau. Le téléphone bleu, sur l'accoudoir, s'était mis à sonner. Un son musical à deux tons.

Malko s'immobilisa, englouti dans Martha Crosby, le cœur cognant furieusement dans la poitrine. À tâtons, avec des gestes de noyée, Martha décrocha l'appareil, collant ses lèvres au récepteur. Malko entendit la voix neutre et déférente du chauffeur.

— *Mr. Crosby wants to talk to you.*

— *Thank you, Sam,* dit Martha.

La voiture continuait de filer à quarante-cinq miles. Dans un ronronnement irréel. Silencieusement, Martha essaya d'échapper à Malko. Mais un bras passé autour de sa hanche, il la tenait solidement encastré en elle.

— Darling ! Pourquoi n'avez-vous pas appelé plus tôt ?

La voix de Martha Crosby était parfaitement maîtrisée.

Malko était immobile, comme une statue de pierre, serré contre elle à en avoir des crampes. Méchamment, il bougea un peu, et Martha Crosby se mordit les lèvres.

Le chauffeur se retourna de profil pour raccrocher son téléphone. Malko vit son regard, sachant que l'autre ne les voyait pas. L'impression était assez grisante...

La voix forte de Richard Crosby envahit la Cadillac au milieu des parasites.

— Je n'ai pas pu appeler plus tôt. Vous étiez partis du *Maxim's*.

— Cela ne fait rien, *darling*, fit Martha, la soirée a été délicieuse, notre ami le Prince Malko t'a réclamé, mais j'espère que vous pourrez vous voir bientôt. Il voulait te parler de ton vin... Je viens de le ramener à son hôtel.

— OK, fit Richard Crosby, je ne sais pas combien de temps je resterai au ranch...

Enfoncé en Martha, Malko entendait toute la conversation. Les mots de Richard Crosby arrivaient à son oreille comme si le mari de Martha lui parlait directement. Curieuse sensation. Il se demanda si Richard Crosby se doutait de quelque chose. Maintenant, il savait où il se trouvait. C'était déjà un point.

— Je serais heureux de le rencontrer lorsque je rentrerai, continua Richard Crosby.

— Parfait, fit la douce Martha Crosby. *Take care, darling.*

Le clic de l'appareil raccroché, coïncida avec le début d'un virage serré qui enfonça encore plus Malko en elle. Sans un mot, ils recommencèrent à faire l'amour. Cette fois Malko se ruait en elle sans retenue.

Les yeux fermés, la bouche entrouverte, elle avait repris le cours de son plaisir, là où elle l'avait interrompu...

Lorsqu'elle sentit Malko se répandre en elle, cela déclencha un orgasme, presque aussi violent que le premier. Vidé, épuisé, il resta un moment contre elle. Puis elle se laissa glisser sur le côté, contre la banquette, se redressa et se rassit. Encore haletante, les yeux brillants, elle se pencha pour ramasser son slip, le fit glisser le long de ses jambes, rabattit sa robe, décrocha le téléphone.

— Sam, nous ramenons le Prince Malko au *Regency*.

Elle récupéra ses boucles d'oreilles, les remit, tapota une boucle qui avait mal résisté et croisa les jambes avec un crissement de nylon qui faillit raviver le désir de Malko. C'était de nouveau la poupée impeccable sortant de la vitrine... Elle se tourna vers Malko, et dit d'une voix basse et mal assurée :

— Vous m'avez violée. C'est horrible. J'ai honte.

La médaille d'or de l'hypocrisie des prochains Jeux Olympiques était déjà gagnée. La Cadillac ralentit, entra sous une voûte. Ils étaient au *Regency*.

Sam, le chauffeur, bondit dehors, et ouvrit la portière à Malko. Martha attendait très droite sur la banquette. Malko lui baisa la main.

— Je suis ravi de cette soirée.

— Dès que Richard est en ville, je vous fais signe, dit Martha.

Elle l'embrassa très convenablement sur les deux joues et lui adressa un petit signe amical lorsque la Cadillac démarra. Malko observa la longue voiture bleue disparaître dans Louisiana Road. Greg Austin avait raison. Mme Crosby était folle de son corps.

Il traversa le hall désert pensivement, monta dans la suite et se déshabilla, encore troublé. Il n'était pas venu à Houston pour réaliser les phantasmes d'une femme du monde, mais pour résoudre le mystère de l'assassinat de Patricia Highsmith.

En dehors de la vie secrète de Martha Crosby, il avait au moins appris quelque chose durant cette soirée. Où se trouvait Richard Crosby. Il ne restait plus qu'à aller dans son ranch.

CHAPITRE IX

Mary O'Connor ferma soigneusement la porte de sa maison et trotta à travers le jardin, son panier à la main. Un soleil radieux brillait sur Cambridge, le vieux quartier résidentiel de Boston, mais le froid était vif et pénétrant. La maison où habitait Mary O'Connor était difficile à chauffer avec son antique système de bouches de chaleur, et la plupart des pièces étaient glacées. Mary O'Connor ne quittait son manteau que pour se coucher. Les reporters de W-NAC, la station locale, l'avaient ainsi surprise en train de dîner dans sa cuisine, engoncée jusqu'aux yeux dans ses vêtements d'hiver. À la suite de cette émission, la vieille dame avait reçu tant de lettres et de télégrammes de sympathie qu'elle avait décidé d'étendre son combat. C'était il y avait un mois déjà.

Elle s'éloigna, marchant sur le trottoir de Brattle Street et passa devant la station EXXON au coin de Richmond Street. Earl, le patron la salua joyeusement.

— *Good morning, Mrs. O'Connor, do you want a ride (24) ?*

Mary O'Connor sourit, secoua négativement la tête et répondit de sa voix claire et ferme, en dépit de ses soixante-huit ans :

— Non, merci, Earl, je prends le bus.

Depuis un mois, la grosse Pontiac n'avait pas quitté son garage. Mary O'Connor n'était pas le genre de personne à prêcher pour les autres ce qu'elle n'appliquait pas elle-même. Elle s'était engagée à fond dans la croisade qui pouvait paraître un peu naïve, pour économiser l'énergie, afin d'aider son pays à tenir tête à l'embargo. Pourtant, sentimentalement, Mary O'Connor était plutôt favorable aux Arabes. En bonne Bostonienne, elle avait toujours nourri une méfiance instinctive à l'égard des Juifs, les identifiant à la cosmopolitaine New York. Un de ses oncles avait connu Lawrence d'Arabie et elle avait été bercée durant sa jeunesse de contes héroïques de Bédouins. Mais elle ne pouvait supporter que les Arabes essaient d'imposer leur volonté à « *this great nation of ours* », comme elle disait à la télévision.

Mary O'Connor, petite-nièce d'un président des États-Unis, était une indomptable vieille dame au courage de fer. Sa vie avait été semée d'épreuves. Deux de ses fils étaient morts pendant la dernière guerre, une de ses filles s'était écrasée avec son avion privé, son mari était paralysé depuis des années, mais elle continuait à avancer dans la vie avec la même sérénité et la même certitude que Dieu avait voulu tout cela. À chacun de ses deuils, elle avait pris quelques rides de plus, mais jamais sa ligne de conduite n'avait changé. Affronter l'adversité avec calme et courage. Dans le cas présent, la victoire ne

faisait aucun doute pour son âme simple. Dieu était aux côtés de l'Amérique. Il l'avait toujours été. Il suffisait de se conduire assez bien pour mériter son aide...

Le bus arriva, allant vers le centre de la ville, stoppa dans un chuintement de freins à air comprimé. Mary O'Connor monta les hautes marches avec difficulté. Le conducteur la salua respectueusement. Une dame de son âge et de sa situation sociale qui s'imposait de marcher et de prendre le bus alors qu'elle avait un chauffeur et une voiture, cela commandait le respect.

— Comment ça va, aujourd'hui ? demanda Mary O'Connor de sa voix claire.

Ses yeux délavés avaient la couleur des pervenches, ses dents, fausses bien entendu, étaient très blanches. Le bus repartit, passant devant la station EXXON. Là où la lutte de Mary O'Connor avait commencé un mois plus tôt.

Ce jour-là, elle avait été réveillée par le bruit d'une altercation. Intrépide, elle s'était levée, bien qu'il ne soit que sept heures moins le quart, pour descendre voir ce qui se passait. Deux conducteurs étaient en train de se battre à côté de la station-service de Earl, l'un prétendant avoir la priorité sur l'autre. Depuis le début de l'embargo, la queue commençait à six heures du matin, bien que Earl n'ouvrît qu'à sept. Près d'une trentaine de voitures. Il y avait presque toujours des incidents, et Earl gardait un *shot gun* près de lui au cas où cela tournerait mal. Un jour un client avait voulu lui extorquer de l'essence en le menaçant d'un cric...

Mary O'Connor, en peignoir et en pantoufles dans la neige, avait été fermement séparer les deux antagonistes, leur disant que des gentlemen ne se conduisaient pas ainsi. Ils avaient été tellement surpris d'être traités de gentlemen qu'ils avaient instantanément cessé de se battre.

Cette intervention avait donné une idée à Mary O'Connor. Le lendemain à six heures, elle était dehors, habillée chaudement, avec une énorme cafetière et une tasse. Elle avait remonté la longue queue, offrant une tasse de café et un mot d'encouragement à chaque conducteur.

Ce jour-là, il n'y eut aucun incident.

Le lendemain, les reporters de W-NAC, WBZ-TV et WCVB étaient là à six heures moins le quart. Le surlendemain, le geste de Mary O'Connor était connu dans toute l'Amérique. Spontanément, le Channel 6 – XCVB lui offrait dix minutes de Prime Time tous les soirs pour exhorter ses concitoyens à s'accommoder de l'embargo. Au bout de onze jours, un sondage avait découvert que l'émission de Mary O'Connor, baptisée « Stand Up (25) », était en tête du *rating*. À égalité avec le Johnny Carson Show. Au bout d'un mois, une autre vérité

s'était faite jour. Boston était la ville des U.S.A. où la consommation des ménages avait le plus baissé volontairement ! À l'appel de Mary O'Connor, des milliers de Bostoniens avaient accepté de ne plus chauffer leur maison la nuit afin de conserver le fuel pour les besoins industriels.

Le Fédéral Energy Office avait envoyé un chaleureux télégramme, encourageant Mary O'Connor à continuer.

La veille au soir elle était apparue à son émission, annonçant qu'elle avait décidé de porter sa croisade ailleurs qu'à Boston et qu'elle avait déjà une offre du maire de Philadelphie. Pour aller animer en direct une série d'émissions sur la conservation pratique de l'énergie. Cela lui faisait mal au cœur de quitter Cambridge, mais comme elle avait dit à sa vieille bonne avec elle depuis vingt-huit ans :

— Ethel, nous sommes en guerre, il faut aller sur le front.

Ethel n'était pas d'accord. Estimant qu'à son âge Mary O'Connor aurait mieux fait de jouer au tricarac. Les parts qu'elle possédait dans une importante maison d'édition lui assuraient une large aisance matérielle.

Mary O'Connor se leva. Le bus arrivait à proximité du supermarché. Le conducteur qui avait ralenti s'arrêta cent yards avant l'arrêt normal. Exprès pour elle et lui cria :

— *Have a good day, Mrs O'Connor !*

Elle remua sa canne gaiement et s'éloigna sur le trottoir. Elle aimait que les gens l'aiment.

* *

*

Earl vit Mary O'Connor passer devant sa station vers onze heures et demie. Elle avançait lentement, chargée d'un gros sac, appuyée sur sa canne, la tête bien droite. Comme il était en train de servir de l'essence, il ne put la saluer. Il lui tourna le dos pour nettoyer le pare-brise de son client. Le soleil brillait, et il faisait un peu moins froid.

Mary O'Connor était presque arrivée devant chez elle lorsqu'elle vit venir vers elle un homme en train de lire son journal. Il marchait très lentement sur le trottoir, le journal largement déployé, et elle se dit qu'il risquait de la heurter. Comme elle se sentait fatiguée, elle s'arrêta pour souffler quelques instants, appuyée sur sa canne. L'inconnu avançait toujours, distrait par sa lecture. Lorsqu'il ne fut plus qu'à un mètre de la vieille dame, celle-ci leva sa canne à l'horizontale et cria d'une voix forte !

— Jeune homme, regardez où vous mettez les pieds !

L'inconnu continua d'avancer. Mary O'Connor fronça les sourcils. Elle avait horreur des gens distraits ou mal élevés.

— Jeune homme ! répéta-t-elle, d'une voix plus forte.

Le journal était à moins d'un pied. L'inconnu s'arrêta enfin. Mais sans replier son journal. Mary O'Connor, sans ses lunettes, ne voyait qu'une vague surface imprimée qui ondulait devant ses yeux. Elle distingua vaguement une déchirure dans le journal, un objet noir derrière. Il y eut une explosion sourde, imperceptible à plus de quelques mètres.

Mary O'Connor ressentit un petit choc à la base du nez, comme une chiquenaude. Instinctivement, elle recula, la canne levée, ouvrant la bouche pour protester. Son cri s'arrêta dans sa gorge. Elle eut l'impression qu'une main géante lui comprimait la cage thoracique, une douleur fulgurante lui parcourut la poitrine. Comme si elle respirait du feu. Ses yeux se voilèrent. Déjà presque inconsciente, elle tituba, lâcha son sac à provisions et s'effondra sur le trottoir.

L'homme avait déjà replié son journal, y enfermant un objet noir, un tube de métal de vingt centimètres de long et d'un centimètre de large, terminé par une sorte de poignée. Il s'éloigna sans se retourner. Avec son pardessus gris, au col remonté, son chapeau assorti, son gros nez, ses yeux marrons et ses oreilles décollées, il avait l'air d'un Mickey Mouse frigorifié. Il plia soigneusement le journal et le mit dans une poche, passa devant la station-service EXXON et tourna dans Richmond. Une Volkswagen était arrêtée dix mètres plus loin, moteur en route. L'homme y monta, et elle démarra aussitôt. Celui qui conduisait demanda aussitôt en arabe :

— C'est fait ?

— C'est fait, dit son compagnon.

Il sortit de sa poche une ampoule de verre, la brisa et la mit sous ses narines, respirant avidement. Cela lui causa une sensation de chaleur, mais de soulagement aussi. C'était l'antidote qu'il devait prendre pour éviter de tomber victime de l'acide cyanhydrique. Le tube noir qu'il avait enfoui dans son manteau était un pistolet spécial fabriqué par le K.G.B. et dont plusieurs dizaines d'exemplaires avaient été livrés aux commandos palestiniens. Le tube contenait un mécanisme de mise à feu et une ampoule de verre très mince remplie d'acide cyanhydrique. Un ressort faisait exploser une petite charge qui projetait l'ampoule en avant jusqu'à une distance de deux mètres... Le poison se vaporisait en sortant de l'ampoule et entraînait une mort foudroyante par constriction des vaisseaux sanguins, comme dans une crise cardiaque aiguë.

Le tireur devait prendre un certain comprimé avant de tirer et respirer le contenu d'une ampoule d'antidote tout de suite après afin d'éviter malaises et vomissements.

La Volkswagen filait vers Logan Airport. Dans une heure les deux Arabes devaient prendre l'avion pour Houston. Anouar, celui qui avait

tiré, était le seul entraîné à se servir de l'arme. Il s'était exercé sur deux chiens avant de venir. Il lui restait encore dix-sept ampoules de cyanure dissimulées dans une boîte de conserve.

Son compagnon, dont le nom de guerre était Jalloud, conduisait lentement. En cas d'accident, ils risquaient d'être fouillés et ce serait la catastrophe. Anouar revit le visage de la vieille dame sans éprouver aucune émotion. Il était content de rentrer à Houston où il faisait chaud.

* *

*

Earl fut le premier à s'apercevoir que Mary O'Connor gisait sur le trottoir, assise, la tête sur la poitrine, sa canne à côté d'elle. Il poussa un juron et lâcha la pompe à essence, se précipitant vers la vieille dame :

— Bon sang ! Elle s'est cassé la jambe !

Au moment où il arrivait près d'elle, une voiture s'arrêta, et le conducteur vint à la rescousse.

Mary O'Connor était livide, les yeux vitreux, la bouche ouverte. Lorsque Earl la toucha, elle tomba en avant. Il se rendit compte immédiatement qu'elle était morte. Des larmes lui vinrent aux yeux. Il essaya de se pencher sur la vieille bouche et de lui insuffler un peu de vie.

En vain.

Dix minutes plus tard, une voiture de patrouille arriva à toute vitesse et stoppa près du petit groupe de badauds qui entourait le corps. Mais les deux policiers ne purent rien faire. Ce n'est que dix minutes plus tard qu'un médecin surgit enfin, sa trousse noire à la main. Il fit immédiatement une piqûre de phéno-cardiol à la vieille dame, sans aucun espoir d'ailleurs. Elle n'avait plus de pouls.

— Son cœur a lâché, dit-il. À cet âge-là, cela arrive. Mais elle n'a sûrement pas souffert...

À l'aide des policiers, ils transportèrent Mary O'Connor dans sa maison. Ils l'étendaient sur son lit quand le reporter du *Boston Globe* arriva, devançant de peu des collègues, la mort de Mary O'Connor était un événement national.

Le petit « Queen air » bimoteur filait au-dessus de la prairie texane depuis une bonne heure. À perte de vue, il n'y avait que des pistes, de la végétation rabougrie et quelques rares ranchs. À part les serpents à sonnette et quelques fous, personne ne se souciait de vivre dans ce paysage désolé. Malko regarda au-dessous de lui. Le ruban brillant d'une piste d'atterrissage en dur venait d'apparaître sur la gauche de l'appareil. Le pilote consulta sa carte et annonça :

— C'est le ranch Crosby. Vous voulez que je les contacte par radio ?

— Inutile, dit Malko, descendons.

Le pilote n'insista pas. La location du « Queen air » avait été arrangée par quelqu'un qu'il savait appartenir au F.B.I ou à la C.I.A.

Malko aperçu deux appareils immobilisés sur la piste tandis que le « Queen air » virait sec pour se mettre face au vent. Un DC9 blanc, et un plus petit jet. Donc Richard Crosby et Nafud Jidda se trouvaient au ranch. Il avait pris la décision de s'y rendre le matin même. Il n'avait pas envie d'attendre, pour voir Richard Crosby, le prochain caprice de Martha. Greg Austin avait localisé facilement le ranch et s'était préoccupé des arrangements matériels. Le « Queen air » descendait en tanguant, au milieu de furieuses rafales de vent brûlant. Au moment où les roues touchaient l'extrémité de la piste, une Jeep sortit du ranch et se dirigea à toute vitesse vers le point où ils allaient s'arrêter.

— Hé ! fit le pilote. Vous êtes sûr qu'on vous attend ?

Le soleil faisait briller les canons de plusieurs fusils dans la Jeep.

Le « Queen air » ralentit, s'arrêta. D'un coup de moteur, le pilote le remit face à la piste. La Jeep arriva à toute vitesse. Elle stoppa à trente mètres du « Queen air ». Trois hommes sautèrent à terre. L'un d'eux épaula un fusil, visa l'avion et tira. La balle fit jaillir une gerbe de poussière à un mètre de l'échelle que le pilote venait d'abaisser...

Une seconde balle arracha une motte d'herbe, presque sous les pieds de Malko qui venait de sauter à terre. Celui qui avait tiré, un géant blond aux yeux bleus, le teint cuivré, s'avança vers Malko.

— Foutez le camp ! cria-t-il, avec un fort accent texan. Vous êtes sur une propriété privée.

L'arme à la hanche, il menaçait Malko.

Celui-ci ne broncha pas. Comme s'il ne voyait pas l'arme :

— Je suis un ami de Mr. Crosby, annonça-t-il, avec une politesse exquise. Je viens lui rendre visite. J'espère qu'il est là.

À moins d'être parti à la chasse aux serpents à sonnettes, on ne voyait pas où il pouvait être... Les traits rudes du Texan se détendirent

légèrement.

— Mr. Crosby est là, fit-il, mais il s'en va.

Malko tourna la tête vers le bâtiment bas et marron qu'on apercevait à peine à travers les arbres. Un homme en chemise venait d'apparaître sur le seuil. Massif, les épaules larges, les cheveux encore très noirs, le cou dans les épaules. Il s'avança vers Malko, un attaché-case à la main, suivi d'un autre homme, vraisemblablement son pilote, et le dévisagea avec plus de surprise que d'hostilité. Ne le reconnaissant visiblement pas. Malko prit les devants.

— Mr. Crosby, je suis désolé de venir ainsi vous déranger. Je suis le Prince Malko Linge, et...

Les traits du Texan s'éclairèrent instantanément.

— Ah ! L'amateur de vin !

Il serra vigoureusement la main de Malko. Aussitôt, l'homme aux yeux bleus baissa son fusil et s'éloigna. Crosby dévisagea Malko avec un certain étonnement.

— Mais, comment saviez-vous que j'étais ici ?... Et pourquoi êtes-vous arrivé sans prévenir ?

Malko s'était préparé à cette question.

— J'avais loué un avion pour explorer un peu le Texas, expliqua-t-il. J'ai demandé à mon pilote s'il savait où se trouvait votre ranch et il me l'a indiqué. Comme j'ai vu des avions, j'ai pensé que vous étiez là et je me suis permis... J'ai beaucoup regretté votre absence hier soir. Je ne sais pas si Mme Crosby vous a parlé de mon livre sur le vin...

— Si, si, fit chaleureusement Richard Crosby. Je serai ravi de vous montrer mon *wine cellar*. Malheureusement, je dois partir immédiatement à Corpus Christi. Je ne savais pas que vous veniez.

Malko l'examina derrière ses lunettes noires. En dépit de sa jovialité apparente, il le sentait tendu. Même pressé, il aurait dû lui offrir au moins un verre dans son ranch. Comme s'il avait deviné ses pensées, le Texan sembla se décider d'un coup :

— Venez boire un verre, dit-il, j'ai des amis qui sont venus se reposer ici.

Il rit. Son rire était puissant, plein de vie.

Et il continua :

— Plutôt un ami et *une* amie. C'est parfait pour les amoureux, ici. Et, en même temps, on fait des affaires.

Ils firent demi-tour, laissant le pilote aller s'installer dans l'avion. Ils enjambèrent une petite barrière de bois posée à même le sol qui courait tout autour du ranch.

— C'est pour empêcher les *rattlesnakes*(26) de venir faire peur à nos amis, fit Richard Crosby, jovialement.

Le ranch n'avait pas d'étage, semblait assez mal entretenu. Le Texan ouvrit la porte et s'effaça pour laisser passer Malko. Celui-ci mit

quelques secondes à accoutumer ses yeux à la pénombre. Il aperçut d'abord une tache blanche sur un canapé. Tous les rideaux étaient tirés à cause de la chaleur, et l'air conditionné faisait régner une fraîcheur agréable.

— Je vous présente Mr. Nafud Jidda, un ami Saoudien, annonça Richard Crosby. Le Prince Malko Linge.

La tache blanche bougea, se révélant être un Arabe de petite taille, en kouffieh et dichdacha ! Étrangement déplacé au fond du Texas. Il se leva et vint à la rencontre de Malko, un sourire radieux aux lèvres, la main tendue.

— Mais nous nous connaissons ! Vous êtes venu sur mon bateau à Monte-Carlo...

— C'est exact, reconnut Malko. Quelle surprise de vous trouver ici.

Cela lui causait une impression curieuse de tenir dans la sienne la main potelée du Saoudien. Qui était peut-être responsable de la mort de Patricia Highsmith.

Le sourire de Nafud Jidda s'accentua encore.

— Richard Crosby est un vieil ami.

Richard Crosby regarda sa montre.

— Je vous laisse, dit-il. Les types de Corpus Christi ont vraiment besoin de moi.

Il se tourna vers Malko.

— Venez dîner demain soir à la maison. OK ?

— Avec joie, dit Malko.

Le Texan était déjà dehors. Nafud Jidda se tourna vers un couloir et appela :

— Paprika !

Il adressa un sourire complice à Malko.

— Mlle Richter voyage souvent avec moi. Elle me sert de secrétaire.

Il y eut un bruit de martèlement dans le couloir et Malko vit surgir une créature aussi éblouissante de blancheur que Nafud Jidda. Une blancheur un peu différente.

Le pantalon de satin blanc était tellement serré que l'on pouvait distinguer les détails anatomiques les plus intimes de sa propriétaire. Il y avait ensuite une bande de peau bronzée, puis un minuscule boléro blanc qui laissait les deux tiers d'une somptueuse poitrine à l'air. Les grands yeux bleus, faussement candides, la bouche gonflée d'un rouge agressif, le nuage de parfum complétaient le personnage. Qui ressemblait à une secrétaire comme une taupe à une girafe.

— Je te présente le Prince Malko Linge, dit le Saoudien. Un ami de Mr. Crosby et moi. Miss Richter. Elle préfère qu'on l'appelle Paprika...

Paprika s'avança, la main tendue. Sa poignée de main ressemblait plus à une caresse qu'à un *shake hand*.

— Qu'est-ce que vous voulez boire ? demanda-t-elle, d'une voix rauque et basse qui s'accordait parfaitement à son physique.

— Une vodka, s'il y en a, dit Malko. Ou du champagne.

— Je prendrai un jus d'orange, dit Nafud Jidda.

Paprika pivota, exposant deux fesses cambrées serrées à craquer dans le satin blanc et fila derrière le bar. Cela faisait un couple étrange. Nafud Jidda se pencha vers Malko et lui dit à mi-voix :

— Je déteste voyager seul.

— Depuis que je connais Miss Richter, dit Malko, je ne saurais vous blâmer.

La jeune femme revenait avec les verres. Elle s'était versé un énorme verre ballon de cognac Gaston de Lagrange, laissant la vodka à Malko. Ils burent, portant un toast à Richard Crosby, au moment où le grondement du jet qui décollait fit trembler le ranch. Chaque fois que Malko regardait dans la direction de Paprika, il rencontrait son regard. Soutenu, chaud, innocent.

— L'embargo pétrolier ne gêne pas vos affaires ? demanda Malko.

Nafud Jidda agita ses petites mains potelées.

— Oh ! Nous avons beaucoup d'amis à Houston. Ils comprennent. Nous n'avons pas tous les torts, vous savez. J'espère que cela s'arrangera. En attendant, les affaires continuent à se faire. Mon ami Richard Crosby veut monter une usine de méthanol dans mon pays, et cela pose de nombreux problèmes. J'essaie en ce moment de les surmonter avec l'aide d'Allah.

Le visage de Nafud Jidda était lisse et serein. Malko se dit qu'il était temps de le tâter...

— À propos, dit-il, vous vous souvenez de Patricia Highsmith, cette charmante Anglaise à qui vous faisiez la cour pendant le tournoi de backgammon, et que vous avez ensuite invitée sur votre yacht récemment ?

Jidda hocha la tête énergiquement.

— Bien sûr ! Elle est à Houston ?

— Elle est morte, fit Malko.

— Morte !

Les traits du Saoudien s'imprégnèrent d'une horreur sincère.

— Mais comment ?

Malko le fixa droit dans les yeux.

— Le jour où elle vous a quitté pour venir chez moi. Des inconnus armés ont fait irruption dans mon château et l'ont abattue.

Les prunelles noires de Nafud Jidda n'avaient pas cillé. Il secoua la tête.

— Mais c'est affreux ! Que s'est-il passé ?

— Je l'ignore, dit Malko. Mais je suis gêné de vous dire cela, il s'agissait d'Arabes.

— Des Arabes !

Nafud Jidda avait presque crié. Il secoua la tête lentement, avec une expression accablée.

— Encore ces fous de Palestiniens ! Mais pourquoi cette ravissante fille ? Il doit s'agir d'une erreur. La police n'a pas...

— La police n'a rien pu faire, dit Malko. Les assassins ont été tués par mon majordome.

Nafud Jidda croisa ses mains grassouillettes, accablé.

— Le monde actuel est plein de violence, fit-il. Mais il y a sûrement une explication.

Ses yeux très noirs examinèrent Malko, comme pour la chercher. Le silence régna quelques instants, puis Jidda soupira et demanda avec l'intention évidente de changer de conversation :

— Que faites-vous au Texas ?

— Le cœur, dit Malko. Un check-up que je remettais depuis longtemps. Le cadeau pour mes quarante ans.

— C'est une excellente précaution, approuva Jidda. Beaucoup de mes compatriotes viennent ici pour la même chose.

Il regarda sa montre et se leva avec un sourire d'excuse.

— C'est l'heure de ma prière. Je vous abandonne un moment.

Il se leva et disparut. La jeune Allemande se leva aussitôt et planta son corps moulé de satin brillant à dix centimètres de Malko.

— Venez, je vais vous faire visiter le ranch !

Elle l'entraîna à travers un étroit couloir qui débouchait dans une chambre dont le seul meuble était un immense lit recouvert d'une peau d'ours. Le sol était jonché de peaux de panthères et de vaches. Des gravures érotiques pendaient au mur. Paprika roucoula :

— Vous ne trouvez pas que c'est chouette ?

Déhançée, tordue comme une liane, elle le fixait de ses grands yeux bleus.

— C'est charmant, approuva Malko.

Son regard quitta le sol pour se fixer sur Paprika.

Ses seins semblaient durs comme de l'ivoire, jaillissant orgueilleusement du boléro. Il eut l'impression qu'il n'avait qu'à la prendre par la main pour qu'elle vienne s'allonger sur l'énorme lit.

Refoulant ses mauvais instincts il ressortit le premier, et ils regagnèrent le living. Nafud Jidda n'avait pas réapparu.

— Vous repartez avec nous ? demanda-t-elle. Nous retournons à Houston tout à l'heure.

— Merci, dit Malko, j'ai mon avion. Je vais d'ailleurs repartir très vite.

Une porte s'ouvrit sur Nafud Jidda. Les traits calmés. Visiblement, la prière lui avait fait du bien.

— Je vais vous dire au revoir, dit Malko. Je dois rentrer à Houston.

Le Saoudien lui serra vigoureusement la main.

— Nous nous verrons sûrement demain soir chez Richard Crosby.

— Alors, à demain.

— À demain, ajouta Paprika de sa voix rauque et douce.

Ses yeux disaient beaucoup plus que ses paroles. Malko sortit du ranch, et la chaleur lui tomba sur les épaules. Dire qu'il faisait si froid à Washington... Le pilote jaillit d'un autre bâtiment où il avait attendu.

— Nous rentrons, Sir ?

— Nous rentrons, dit Malko.

Il était somme toute satisfait de son voyage. Il n'avait plus que vingt-quatre heures avant de pouvoir enfin poser à Richard Crosby les questions qui l'intéressaient.

— À demain, cria une voix derrière lui. Paprika agitait le bras, silhouette éblouissante de blancheur. Il éprouva un petit pincement de regret. Il fallait toujours prendre les bonnes choses quand elles venaient. Surtout dans son métier. On ne savait jamais de quoi demain serait fait.

* *

*

Omar Sabet entra en trombe dans une chambre où un de ses techniciens était en train de travailler sur un télex installé en face du lit qui avait, jadis, servi de couche nuptiale à Tom Pouce. Le dernier étage de l'hôtel *Astroworld* semblait avoir été aménagé par un décorateur fou. C'est pourtant là que vivaient depuis près de deux mois Omar Sabet et une vingtaine d'Arabes, dont plusieurs spécialistes du *software*, dans une quinzaine de pièces décorées de façon démente, quelques années plus tôt, par un Texan original. Cela allait du lit à roulettes de Tom Pouce à la réplique d'une forêt tropicale avec un énorme baobab en plastique, en passant par des boudoirs baroques tendus de velours, censés évoquer la chambre d'une cocotte française, fin de siècle. Le clou en était une suite dotée d'une piscine dans la chambre à coucher et d'un lit à baldaquin où un régiment entier pouvait s'ébattre. La suite était réservée à Nafud Jidda et à Paprika.

Le seul accès au dernier étage de l'*Astroworld* se faisait par deux ascenseurs privés dont il fallait posséder une clef. Omar Sabet avait arrangé la location d'un *computer* et d'une quinzaine de télex. Ceux-ci étaient reliés à d'autres télex situés dans les douze plus grandes villes des U.S.A. : New York, Chicago, Los Angeles, St. Louis, Philadelphie, Kansas City et San Francisco. Dans chacune de ces villes, se trouvait une équipe d'informateurs chargés de recueillir tous les éléments locaux, l'évolution psychologique de la population et de la presse

locale, des industries locales, les incidents relatifs à l'embargo. Toutes ces informations transformées en « points » selon un barème compliqué étaient ingurgitées par l'ordinateur.

— Donne-moi les dépêches, demanda Omar Sabet. L'opérateur du télex, un Palestinien élevé au Koweït, lui tendit une liasse de papiers qu'il venait d'extraire de la machine. Omar Sabet ressortit et traversa tout le couloir, entrant dans la pièce en rotonde où ils avaient installé le *computer*. À côté se trouvait un grand tableau noir recouvert d'un tissu vert afin qu'on ne puisse voir ce qui y était inscrit.

Omar Sabet tendit les papiers à un autre technicien.

— Il faut avoir le point du jour dans une demi-heure.

Il alla s'asseoir dans une petite pièce attenante et alluma un cigare. Son seul véritable vice. Il ne buvait pas, ne sortait jamais et pouvait même se passer de femmes. Pourtant, Omar Sabet leur plaisait beaucoup, avec son nez busqué, ses traits énergiques, ses yeux au regard intense et l'impression de dynamisme qu'il dégagait. La taille étroite, les épaules larges, sans un pouce de graisse, c'était une superbe machine humaine. Faite aussi bien pour aimer que pour tuer. Jusque-là, il s'était plutôt livré à la dernière occupation.

— Omar, c'est prêt ! cria Aziz le spécialiste du *computer*.

Son cigare entre les dents Omar Sabet s'approcha du tableau noir. C'était l'instant solennel de la journée.

Le voile qui recouvrait le tableau noir avait été soulevé découvrant une grande feuille de papier millimétré épinglé sur le bois, sur laquelle deux lignes se détachaient. Une ligne bleue traversait le tableau, filait vers le bas avec un angle de près de trente degrés. Elle computerisait la baisse théorique d'activité des États-Unis à la suite de l'embargo, calculée avant qu'il ne commence. À un certain moment elle rencontrait une ligne verticale noire. À cet endroit une main inconnue avait inscrit en caractères arabes « Victoire ». C'était l'endroit où la pression devenait si forte que les U.S.A. étaient obligés de capituler ou de faire la guerre, éventualité hautement improbable.

De nombreux éléments étaient pris en ligne de compte par l'ordinateur pour calculer l'impact de l'embargo. La pénurie de gaz naturel, mais aussi des réactions indirectes ou psychologiques : les pressions politiques des élus locaux dont les électeurs souffraient du chômage provoqué par le manque d'énergie, celles des industriels obligés de fermer leurs usines, les réactions personnelles des Américains confrontés à la pénurie. Certaines usines fabriquant des pneus ou des pellicules photographiques n'avaient plus qu'une semaine ou deux de stocks.

L'autre ligne, en rouge, aurait dû recouvrir la bleue. Elle représentait l'évolution réelle, calculée chaque jour, de l'Amérique, face à l'embargo pétrolier. C'est ce qu'elle avait fait durant les

premiers jours. Puis, peu à peu elle avait changé d'angle et se maintenait bien au-dessus de l'autre matérialisant une résistance à l'embargo beaucoup plus forte que prévue. Aziz venait de la prolonger d'un centimètre, l'écartant encore plus de la ligne bleue. Omar Sabet écrasa son cigare entre ses dents, il se tourna vers Aziz :

— Tu as mis les sondages d'aujourd'hui ?

Aziz brandit un paquet de feuilles.

— Les voilà, ils ne sont pas bons.

Le Palestinien regarda le *computer* avec une haine comme s'il le rendait responsable du mauvais résultat. Omar Sabet sortit de la rotonde sans un mot, sombre, plein de haine et frustration. Dans cinq minutes, Nafud Jidda allait appeler du Ranch et demander les résultats. Omar Sabet avait honte de les lui communiquer. Omar Sabet retourna dans sa chambre. Presque aussitôt, le téléphone posé sur un cheval de bois peint, se mit à sonner. Accroupi sur la moquette, il décrocha. C'était le Saoudien. Sabet n'eut pas le temps de lui faire part de la mauvaise nouvelle. Nafud Jidda avait des choses encore plus importantes et graves à lui dire. Les deux hommes parlaient arabe, le dialecte des Wahabites d'Arabie Saoudite. En dépit de cette précaution, ils choisirent soigneusement leurs mots, essayant d'être le moins spécifiques possible.

Mais une fois qu'ils eurent fait le tour du nouveau problème qui se posait à eux, Nafud Jidda demanda des nouvelles du graphique. Omar Sabet lui dit la vérité et ajouta immédiatement :

— Je n'ai pourtant rien négligé pour que ce graphique prenne l'allure que nous lui souhaitions.

À l'autre bout du fil, il y eut un silence assez long, troublé seulement de parasites. Il n'y avait pas de ligne téléphonique au ranch et toutes les communications se faisaient par radio, ce qui n'arrangeait pas leur qualité.

— Vous ne faites pas assez, fit Nafud Jidda d'un ton sec.

Omar Sabet ne répliqua pas. Il savait combien l'orgueilleux Saoudien souffrait de cette violence sans cesse différée. Il entendit un bruit dans l'écouteur et aussitôt la voix de Nafud Jidda, beaucoup plus chaleureuse, détendue, continua en anglais.

— Je reviendrai demain.

Quelqu'un devait se trouver près de lui. Il raccrocha presque aussitôt. Omar Sabet éprouvait la même émotion que lorsqu'il quittait les rocs brûlants de la vallée du Jourdain pour s'infiltrer dans les avant-postes israéliens. Il avait grandi dans la violence et elle ne lui faisait pas peur. Il n'avait jamais cessé d'être en guerre. Sous ses dehors calmes et occidentaux, il avait la mentalité féroce, absolue et pleine d'un orgueil presque maladif d'un Bédouin.

Il sortit de sa chambre et monta un petit escalier tapissé de velours

rouge qui desservait deux chambres en surélévation. Quatre jeunes Arabes se trouvaient dans l'une des pièces. Trois jouaient aux tarots, le quatrième assemblait avec soin la maquette en bois d'un chasseur « Phantom ». Ils s'immobilisèrent en voyant entrer Omar Sabet. Ceux-là ne s'étaient jamais occupés des *computers* et des téléx, ils ne sortaient de leur chambre que pour aller manger dans la rotonde où on leur montait leur repas. Ils ne se connaissaient les uns les autres que par leurs prénoms, Hussein, Anouar, Jalloud et Zaïd.

Omar Sabet s'adressa à eux de sa voix douce et ils l'écoutèrent respectueusement, attentivement, posant seulement une question de temps en temps pour préciser un point. Lorsque Omar Sabet eut terminé son exposé, il pointa le doigt sur Anouar et Jalloud.

— Ce sera vous deux.

— Mais ils viennent tout juste de rentrer ! protesta Zaïd.

Le regard d'Omar Sabet le fit taire. Celui-ci montra ses dents de fauve dans un sourire dangereux.

— Il y aura d'autres choses à faire.

Il mit de la chaleur dans son sourire lorsqu'il tourna son regard vers les deux hommes qu'il venait de désigner, Jalloud et Anouar.

Jalloud était mince avec des lunettes, les cheveux très frisés, le profil sémite, Anouar n'avait pas l'air d'un Arabe, mais plutôt d'une souris avec de grosses oreilles décollées, un crâne précocement dégarni pour ses vingt-cinq ans, un nez trop important et des yeux marron rieurs.

Les Bédouins de Jordanie l'avaient castré pour s'amuser en septembre 1970, ce qui n'avait pas arrangé son caractère. Il était capable de découper un homme vivant au couteau sans se salir et sans en éprouver d'émotion particulière.

* *

*

Un cigare éteint serré entre ses incisives, Omar Sabet contemplait les buildings de Houston à travers la fenêtre de sa chambre. À cause de l'embargo, la plupart des tours étaient éteintes. À Houston, seul le Neiman Marcus Building restait allumé toute la nuit. Il avait son propre groupe électrogène et les responsables de Neiman Marcus avaient proclamé que, même s'ils devaient payer leur fuel au prix de l'or, ils continueraient à vivre comme par le passé.

Le Palestinien écrasa nerveusement son cigare dans le cendrier. Il aurait voulu être plus vieux de quelques heures.

Il se remit à penser à la nouvelle mission confiée à Anouar et à Jalloud. Pourvu que tout se passe bien ! Depuis le début de l'opération « Embargo », seulement une minuscule imprudence avait été commise.

Mais c'était encore trop. Cette erreur-là avait coûté la vie de quatre personnes. Maintenant un nouveau danger se profilait à l'horizon. Leur opération était aussi délicate qu'une exploration spatiale. Une seule erreur infinitésimale pouvait déclencher des catastrophes. On ne s'attaquait pas impunément à un pays de l'importance des U.S.A., sans prendre des risques...

CHAPITRE XI

Ils étaient des centaines, comme des fourmis, dans tous les coins de l'immense *lobby* à l'éclairage brutal, dans la fosse du bar, derrière les piliers, sur les escaliers mécaniques menant aux galeries du premier, agglutinés autour des boutiques.

Des Arabes.

Jeunes, tous de race masculine, vêtus sans recherche. Mitraillant de leurs caméras et de leurs appareils photo tous les angles possibles, même le faux gâteau d'anniversaire dressé près de la sortie sur Louisiana Street. Malko eut envie de rire tant le spectacle était insolite. Deux jeunes Arabes le frôlèrent, se tenant par le petit doigt, parlant dans leur langue.

Il s'approcha du desk :

— Nous sommes envahis ?

L'employé eut un sourire poli.

— Ce sont des invités de la « Arab-American Chamber of Commerce », Sir. Des étudiants de l'Université du Caire.

Au même moment la voix d'un haut-parleur annonça :

— On demande le Prince Malko Linge au téléphone. Malko, descendu pour attendre la voiture qui devait l'emmener chez Richard Crosby, alla décrocher un des « House-phones » au fond du *lobby*.

— Une personne vous attend au restaurant du trentième, Sir, annonça la standardiste.

— Qui donc ? »

— Elle n'a pas donné son nom.

Elle raccrocha aussitôt.

Malko était sérieusement intrigué ! Qui pouvait lui donner rendez-vous ainsi ? Peut-être Greg Austin. C'était bien dans les manières de la C.I.A. de faire des mystères. Ou la belle Martha Crosby. Peu probable...

Il se dirigea vers les ascenseurs. Un seul desservait le restaurant panoramique tournant du trentième étage et il dut attendre qu'il redescende. Le « vol » était direct. Les Arabes étaient toujours là, traînant un peu partout entre la cafétéria, les boutiques et le *lobby*. L'ascenseur arriva enfin, dégorgeant une vingtaine de jeunes gens éméchés et excités. Arrivés tout droit de leurs ranchs. Le *Regency* présentait pour eux l'accomplissement le plus fabuleux de la civilisation occidentale.

Une hôtesse en vert – short ultra court et robe longue fendue sur le devant, – montait la garde devant l'appareil, à côté d'un signe indiquant « complet ». Elle adressa un sourire poli à Malko.

— Désolé, Sir. Rien avant une heure.

Tous les soirs, c'était ainsi de 6 à 8.

— On m'attend en haut, dit Malko. On vient de me prévenir.

— Ah, dans ce cas, c'est différent, Sir.

Au moment où il allait entrer dans l'ascenseur arriva une longue jeune femme brune qui renforçait encore son style indien en portant un pantalon lacé en daim et une veste de trappeur. Elle était accompagnée d'un garnement noir comme un pruneau, déguisé en cow-boy, un énorme pistolet à plombs à la ceinture.

L'hôtesse lui barrait déjà le chemin. Malko l'interpella :

— Cette dame est avec moi.

Il fit un clin d'œil à la femme. Même pour un déplacement aussi court, c'était agréable de pouvoir contempler une jolie femme.

L'ascenseur s'ébranla. Malko eut l'impression de se trouver dans un hélicoptère. L'appareil mettait moins d'une minute pour les trente étages. Le *lobby* apparaissait maintenant peuplé de fourmis. Un choc brusque déséquilibra Malko. L'ascenseur venait de s'arrêter brutalement. Ses jambes plièrent sous lui tandis qu'il tentait de conserver l'équilibre. Un cri aigu jaillit dans son dos, couvrant un autre bruit qu'il ne put identifier immédiatement. Puis une explosion qui parut assourdissante dans l'étroite cabine.

— Haut-les-mains ! C'est un *hi-jacking* !

Le mini cow-boy brandissait dans sa direction son énorme pistolet nickelé. Réprimant une puissante envie de lui expédier une taloche, Malko se força à sourire en dépit de la petite tache de sang qui venait d'apparaître sur le dessus de sa main.

— Il ne faut pas tirer, dit-il au gosse. Tu pourrais blesser quelqu'un sérieusement. Regarde.

Il lui montra sa main et se tamponna avec un mouchoir.

— Mais je n'ai pas tiré, fit le gosse avec indignation.

— Il n'a pas tiré, fit sa mère en écho.

Malko demeura éberlué quelques secondes, regardant le dessus de sa main. Il ne rêvait pas... Quelque chose l'avait frappé. Son sixième sens lui fit tourner la tête vers l'épaisse glace de la cabine, face au *lobby*. Il leva les yeux, et une angoisse instantanée lui bloqua l'estomac.

Un trou rond entouré d'une petite étoile avait percé l'épaisse glace, très haut, tout près du plafond de l'ascenseur. Malko tourna la tête. À la même hauteur, il y avait une tache noirâtre sur le tissu rouge recouvrant la paroi du fond. Instinctivement, il se rejeta vers le fond de la cabine. Le hurlement de l'Indienne le stoppa.

— Je vous interdis de le toucher ! Il n'a pas tiré.

Le gosse avait baissé son arme, intimidé.

Le cœur cognant dans sa poitrine, Malko examina de nouveau le

trou. Du fond de l'ascenseur, il ne voyait plus le *lobby*, mais les couloirs de plusieurs étages, en face de lui, à une trentaine de mètres. C'est de là qu'on avait dû tirer. Le tueur avait suivi la montée de l'ascenseur depuis le *lobby*, embusqué dans un des couloirs. Et tiré lorsque l'ascenseur arrivait à sa hauteur.

Ils étaient environ à la hauteur du quinzième étage.

La bouche sèche et les muscles contractés, il appuya sur le bouton du trentième. Arrêtés, ils formaient une cible parfaite.

Rien. L'ascenseur resta immobile.

Il réalisa soudain que le gosse avait appuyé sur le signal « emergency ». En hâte, il décrocha le téléphone de secours et appela la Sécurité et expliqua l'histoire du « hold-up ». Trente secondes plus tard, l'ascenseur se remettait en mouvement vers le trentième étage. Malko n'arrivait pas à détacher les yeux du trou. Ce n'était pas une balle de gros calibre. Probablement du « 22 » à haute vitesse initiale. Explosive. Sans l'arrêt intempestif du petit « cow-boy », cela lui aurait fait un trou, comme une balle de golf, dans la poitrine. Il descendit au trentième, le picotement de la peur sur le dessus de ses mains, le cœur cognant encore dans sa poitrine. Par acquit de conscience il se dirigea vers l'hôtesse en short vert qui accueillait les gens. Derrière lui, l'Indienne lui jeta un regard noir. Persuadée qu'il avait voulu étrangler son petit trésor.

— Je m'appelle Malko Linge, dit-il, le standard m'a dit qu'une personne m'attendait ici.

L'hôtesse consulta sa liste de réservations.

— Je n'ai aucun message, Sir, et je n'ai pas votre nom.

— Merci, dit Malko.

Il se retrouva en face de l'ascenseur. Cette fois, il attendit qu'une dizaine de personnes soient montées pour se mettre derrière elles.

Il dut reprendre un autre ascenseur pour remonter à sa suite. Il choisit un de ceux donnant sur l'extérieur. Avant d'entrer, il hésita. Une femme de chambre passait dans le couloir. Il l'appela et lui tendit un billet de cinq dollars :

— J'ai oublié ma clef en bas, pouvez-vous m'ouvrir ?

— Certainement, Sir, fit la grosse Noire en empochant l'argent.

Avec son « passe », elle ouvrit la porte de la suite. Malko la laissa prudemment entrer la première. Mais rien ne se passa. Il referma, se rua sur son attaché-case et y prit son pistolet extra-plat. Après avoir vérifié le chargeur, il le glissa sous sa chemise à même la peau, et rabattit sa ceinture de smoking par-dessus, se versa une vodka et commença à trembler nerveusement.

Sans ce fichu gosse, il était mort ou blessé grièvement. La tête en feu, il essaya de mettre de l'ordre dans ses idées.

Il ne connaissait personne à Houston, à part les Crosby. Il devait

voir Richard Crosby. Donc une tierce personne devait avoir intérêt à ce qu'il ne voit pas Crosby, le seul nom qui lui vint à l'esprit fut celui de Nafud Jidda.

Le téléphone sonna.

Une voix déférente et impersonnelle.

— La voiture de M. Crosby vous attend en bas dans Louisiana.

— Vous m'avez déjà appelé ? demanda Malko.

— Non, Sir, j'arrive à l'instant. Je suis un peu en retard. J'espère que...

Le chauffeur semblait parfaitement sincère.

— C'est parfait, affirma Malko. Je descends.

À peine raccroché, il appela Greg Austin. Dieu merci l'agent de la C.I.A. était chez lui. Malko le mit au courant de la tentative de meurtre.

— Je vais dîner chez les Crosby, là-bas, je ne risque rien. Mais pouvez-vous arranger une protection ensuite ?

Greg Austin ne semblait pas particulièrement enthousiaste. Malko ajouta :

— Je vais demander du renfort à Washington. C'est seulement pour ce soir. Si vous avez le temps, faites un tour à l'hôtel. Voir comment ça s'est passé. OK ?

Ce problème réglé, il appela la D.O.D. à Washington. Grâce au décalage horaire, Larry O'Neal était encore à son bureau. Il bondit au plafond en entendant le récit de Malko.

— Je fais le nécessaire immédiatement. Tenez-moi au courant et ne prenez pas de risques inutiles.

Dans l'ascenseur, il rajusta le nœud papillon de son smoking et s'examina dans la glace. Quelques cheveux gris commençaient à altérer ses cheveux blonds, mais la mâchoire était toujours aussi nettement découpée, et les yeux brillaient du même éclat doré.

Les Arabes avaient disparu du *lobby*. Il le traversa rapidement. Personne ne semblait s'être encore aperçu du trou dans la glace de l'ascenseur. Le même chauffeur noir très digne, attendait debout sur le trottoir, à côté d'une Mercedes noire équipée des éternels téléphones. Il ouvrit la portière à Malko.

Celui-ci s'installa sur les coussins, persuadé d'une chose. Seul Nafud Jidda pouvait être derrière cette tentative de meurtre.

La Mercedes s'arrêta sous le porche soutenu par les six hautes colonnes blanches. Un autre serviteur noir ouvrit la portière. Malko avait l'impression de vivre *Autant en emporte le vent*.

Martha Crosby s'avança dans le hall de marbre, éblouissante dans une robe de mousseline blanche. Les émeraudes en gouttes d'eau pendaient toujours à ses oreilles. Assorties à une émeraude carrée de la taille d'un petit timbre poste à la main gauche. Malko chercha en

vain son regard. Sa voix avait exactement l'intonation qu'il fallait lorsqu'elle lui souhaita la bienvenue.

Le petit salon à droite de l'entrée disparaissait sous les tableaux de maître et les photos luxueusement encadrées de la maîtresse de maison. Un Noir en veste blanche se précipita vers Malko, une bouteille de Moët et Chandon 1964 sur un plateau et lui remplit une coupe. Plusieurs personnes se trouvaient déjà là. Nafud Jidda buvait un jus d'orange, toujours enveloppé de sa dichdacha blanche, et la spectaculaire Paprika s'était transformée en panthère d'appartement avec un fourreau ras du cou noir qui s'arrêtait juste en dessous de ses genoux ronds. Ses ongles rouges de dix centimètres ressemblaient à des griffes. Elle accueillit Malko d'un sourire éblouissant.

Nafud Jidda lui serra la main chaleureusement. Celui-ci s'inclina devant Lorraine Foley dont le corps mince était moulé de soie marron, une robe bizarre découvrant une épaule. Ali Mansour l'accompagnait comme sa malédiction habituelle. Richard Crosby, en smoking blanc, s'avança vers Malko, chaleureux.

— Enfin, nous allons pouvoir parler ! Je suis désolé pour hier. Mais je mène une vie de fou.

Il semblait incroyablement solide, sûr de lui, ses yeux noirs perpétuellement en mouvement. Une jeune femme blonde le suivait comme son ombre. Blonde, fade, grande, avec des hanches trop larges et une poitrine à satisfaire des mains de camionneur. Ses grands yeux bleu-pâle ne quittaient pas Crosby, comme hypnotisés. Celui-ci fit les présentations.

— Le Prince Malko Linge, Miss Ophelia Bird. Ophelia prépare un reportage sur les grands hommes du Texas pour *Texas Magazine* ajouta-t-il en riant.

Il se pencha à l'oreille de Malko :

— C'est une amie du Gouverneur, une fille de très bonne famille.

Au mot magique de « Prince », la poitrine d'Ophelia Bird avait encore augmenté de volume. Elle lui adressa un regard humide. Malko observa Richard Crosby. Le Texan semblait mal à l'aise dans son smoking pourtant très bien coupé, sans cesse en mouvement, plaisantant, mais n'adressant pas la parole à sa femme. Les domestiques noirs passaient silencieusement, remplaçant les verres ; l'ambiance s'échauffait peu à peu.

Il se rapprocha de Richard Crosby, écoutant Ophelia Bird expliquer comment elle vivait avec un jeune étudiant depuis six mois. Un merveilleux épanouissement sexuel. L'œil de Richard Crosby brillait. Pour la première fois, il semblait détendu.

Malko s'éloigna, les laissant à leur flirt. Il avait toute la soirée pour parler à Richard Crosby. Nafud Jidda vint vers lui, son éternel jus d'orange à la main.

Parfaitement naturel. Malko se dit que ce devait être un joueur de poker extraordinaire. Paprika s'approcha avec son habituel Gaston de Lagrange dans un grand verre, mais le Saoudien l'immobilisa d'un seul regard. Malko décida de tendre une perche.

— Vos affaires ne souffrent pas de l'embargo ? demanda-t-il.

Nafud Jidda secoua la tête, sans montrer la moindre contrariété.

— Oh non ! J'ai trop d'amis dans ce pays. Ils savent bien quelle est ma position. Cet embargo est une erreur politique. Mais nous avons des gens difficiles à manier parmi nous. Les Palestiniens.

Malko avança un autre pion.

— Il paraît que l'embargo n'est pas total, remarqua-t-il.

Nafud Jidda eut une moue amusée. Il prit le bras de Malko et l'entraîna à part.

— Vous faites allusion à la *Meguoil* ? C'est grâce à moi. Je me suis arrangé avec certains amis koweïtis pour qu'il puisse continuer à enlever un peu de pétrole. Quelques dizaines de milliers de tonnes par jour. Cela soulage un peu ce pays. C'est un service personnel que me rend un ami.

Malko but son Moët et Chandon pour se donner le temps de réfléchir. Nafud Jidda semblait sincèrement déplorer la tension américano-arabe. Son explication concernant le pétrole livré à la *Meguoil* tenait parfaitement. Pourtant, on avait essayé de le tuer une heure plus tôt.

— À propos, demanda le Saoudien, la jeune Anglaise qui a été abattue chez vous, vous la connaissiez bien ?

— Assez bien, pourquoi ?

Le Saoudien arborait tout à coup une expression sérieuse, pleine de gravité.

— Ce que vous m'avez dit hier m'a bouleversé. J'ai essayé de me renseigner. On m'a affirmé que Miss Highsmith avait été abattue par un commando palestinien parce qu'elle était un agent des Sionistes. Ce qui explique la brutalité de leur réaction.

— Mais lorsque c'est arrivé, elle venait de votre yacht, remarqua Malko.

— Avant elle s'était rendue à Beyrouth à plusieurs reprises, répliqua Nafud Jidda.

Malko hocha la tête. Jidda venait vraiment au devant de tous ses soupçons. Il décida de passer sous silence l'incident du *Regency*. Après tout, il pourrait ne pas s'en être aperçu.

Nafud Jidda fut happé par Martha Crosby. Cette dernière s'était mise en tête de lui faire visiter la maison. Richard Crosby buvait seul dans un coin. C'était l'occasion rêvée.

Malko en profita.

— Monsieur Crosby, dit-il, vous ne m'en voudrez pas si je vous

pose une question embarrassante ?

— Vous voulez savoir combien j'ai payé mon vin ?

Malko sourit poliment.

— Une Anglaise, Patricia Highsmith, est venue me rendre visite dans mon château de Liezen, il y a quelques jours. Elle m'a dit alors vous avoir rencontré sur le bateau de Nafud Jidda. Celui-ci vous aurait présenté à elle comme un certain Mr. Evens. Ça l'avait étonné un peu parce qu'elle vous connaissait d'ailleurs.

Richard Crosby l'interrompit d'un gros rire truculent. Il se pencha à l'oreille de Malko.

— Je m'appelle souvent Evens quand je vais voir une fille...

— Ce qui m'a troublé, dit Malko, c'est que Patricia Highsmith a été sauvagement abattue dans mon château par un commando arabe, deux heures après son arrivée...

Les yeux de Richard Crosby devinrent soudain durs comme des agates. Malko vit les muscles de ses mâchoires jouer sous sa peau. Il n'eut pas le temps de continuer, Ophélia Bird revenait s'accrocher à lui. Le Texan semblait frappé par la foudre. Il resta près d'une minute sombre et absent avant de s'ébrouer et de recommencer à sourire.

Martha Crosby réapparut en compagnie de Nafud Jidda. Malko échangea un regard avec Lorraine Foley. Il vint s'asseoir près d'elle.

— Vous connaissez Martha Crosby depuis longtemps ? demanda-t-il.

Lorraine Foley décroisa ses jambes minces avec un sourire de bon ton.

— Nous étions en High School ensemble. Nous avons partagé les mêmes flirts pendant des années.

— Vous continuez ?

Elle rit.

— Martha est mariée maintenant.

C'était dit sans une énorme conviction. Puis son regard s'attarda sur Malko ; glissant des yeux dorés à la ceinture du smoking. Elle pointa un index manucuré.

— Qu'est-ce que vous avez là ?

Malko n'eut heureusement pas à répondre. Un maître d'hôtel noir venait de s'incliner devant Martha Crosby.

— *Dinner is served, Madam.*

* *

*

— Château-Margaux 1945, murmura le maître d'hôtel avant de verser le vin dans le verre de Malko.

C'était le quatrième vin servi depuis le début du repas. Les

chandeliers éclairaient d'une lueur dansante le cellier où la table avait été dressée. Malko avait été un peu surpris lorsque, au lieu de se diriger vers la salle à manger, les invités étaient sortis de la demeure principale, traversant le jardin pour rejoindre un petit bâtiment en face. On aurait dit une remise, entre la serre à orchidées et le garage.

Malko avait découvert un spectacle incroyable. Un cellier immense, aux murs tapissés de casiers en bois remplis de bouteilles toutes plus rares les unes que les autres. Cinq ou six mille en tout, avait-il calculé. Une table était somptueusement dressée à côté de la porte. Avant de s'installer, Richard Crosby avait fait les honneurs des lieux, expliquant qu'il possédait dans une autre remise dix mille caisses de vin français... Ses yeux brillaient, ce n'était plus le même homme. Son dîner était un des plus fins que Malko ait jamais dégusté. Les fruits de mer en croûte étaient dignes de *Maxim's*, la poularde aux épinards délicieuse, le soufflé au Grand Marnier plus onctueux qu'au *Grand Véfour*.

Deux Noirs impeccablement stylés circulaient autour de la table, Martha Crosby et Paprika en occupaient les deux extrémités. Malko était à la droite de Martha encadré de l'autre côté par Lorraine. Nafud Jidda et Richard Crosby se faisaient face. Pendant tout le dîner, Martha Crosby n'avait presque pas parlé à Malko.

Il observait Richard Crosby. Le Texan buvait comme un trou. Durant tout le repas, sa main droite avait fait sans cesse de petites boulettes de pain qu'il projetait ensuite sous la table. Il semblait tendu, ne répondant pas aux œillades énamourées d'Ophelia Bird.

Le Saoudien, par contre, était parfaitement détendu. À la dernière bouchée de soufflé avalée, Richard Crosby se leva comme s'il avait hâte que la soirée se termine. Tout le monde se trouva dans le « mini-living » pour le café.

Nafud Jidda fit une place à Lorraine à côté de lui. Martha Crosby vint s'asseoir de l'autre côté. Malko s'approcha de Richard Crosby.

— Montrez-moi ces fameuses bouteilles, demanda-t-il en souriant, celles auxquelles vous tenez le plus.

Le Texan se détendit aussitôt. Il emmena Malko vers les casiers qui se trouvaient près de la porte. Il allongea le bras vers un casier et sortit, en la tenant horizontalement, une bouteille poussiéreuse, lut l'étiquette :

— Château Haut-Brion 1934. J'en ai seulement dix. Je les ai achetées dans une vente publique mille dollars la pièce.

Derrière eux, Ophelia Bird, qui les avait rejoints, poussa un petit cri d'admiration étonnée. Richard Crosby remit la bouteille en place. Il sortait déjà une seconde bouteille.

— Château Mouton-Rothschild 1929. Il n'y a plus que *Maxim's* et moi qui en avons...

Sa voix tremblait d'émotion. Il resta plusieurs secondes à regarder l'étiquette comme si c'étaient les seins de Raquel Welsh. Il sortit une troisième bouteille.

— Hospices de Beaune 1928. La meilleure année depuis le début du siècle, dit-il d'une voix enrouée par l'émotion. J'en ai seulement six. Je les ai achetés en France. Au poids de l'or.

— Vous les buvez ? demanda Malko.

Richard Crosby caressa encore la bouteille quelques instants, des yeux et des doigts avant de répondre.

— Quelques fois. Dans les très grandes occasions. Mais ce sont des pièces uniques. Elles prennent de la valeur tous les jours. Tenez, regardez celle-ci...

Il tira une bouteille, un magnum poussiéreux à l'étiquette presque effacée. Richebourg 1906.

— Il reste une bouteille au monde, et elle est ici. Je l'ai achetée six mille dollars en vente publique. On m'en a offert le triple.

Il remit la bouteille en place. Sur le divan, les conversations mouraient doucement. Martha Crosby étouffa un bâillement discret et se leva. Malko consulta discrètement sa Seiko. Il était à peine minuit.

Richard Crosby sourit à Malko.

— Je vous rejoins. Je reste un peu ici, j'ai des bouteilles à classer.

Ophelia Bird se précipita :

— Oh, est-ce que je peux rester avec vous ? Je voudrais tellement connaître les vins.

Richard Crosby eut un sourire finaud et joyeux.

— Sûr, vous allez m'aider.

Toute la procession sortit du cellier, laissant les domestiques en train de desservir, Richard Crosby, et Ophelia Bird.

Un serpent parfumé vint se lover contre Malko : Paprika.

— Je m'ennuie, dit-elle. Personne ne me parle.

— Que puis-je faire pour vous ? demanda Malko.

Elle leva ses yeux trop maquillés vers lui et murmura :

— Occupez-vous de moi.

* *

*

Greg Austin regarda la façade brillamment illuminée du River Oaks Country Club.

— On ne dirait pas qu'ils ont des restrictions ici, grommela-t-il.

Il était en compagnie d'un policier du Houston P.D. en congé ce soir-là et qui avait accepté de venir lui prêter main forte. Un Noir comme lui, Paul Rawley.

— *Brother*, dit ce dernier, imitant l'accent des Noirs du Sud, ces

foutus Blancs sont si riches qu'ils ont acheté le soleil.

Une quinte de toux l'empêcha de continuer.

— La partouze doit être déjà commencée, soupira Greg Austin.

Il était minuit dix.

Cela faisait trois heures qu'ils se planquaient dans l'ombre non loin de la maison de Richard Crosby.

Ils bâillèrent ensemble. Greg Austin essaya une boîte de bière, mais elle était vide et la jeta avec dégoût au fond de la voiture. Les sacs en papier qui avaient contenu leurs sandwiches étaient tout ce qu'il restait de leur dîner...

— Dans dix minutes, je m'en vais, fit Paul Rawley.

Sachant bien qu'il n'en ferait rien. Dans leur métier, ils savaient que tant que l'enfer ne s'est pas déchaîné, les choses paraissent dangereusement calmes.

* *

*

— Où est Mr. Jidda ? demanda Malko.

Paprika haussa ses charmantes épaules.

— Il est parti avec la fille en vert.

Ils demeuraient seuls dans le fumoir.

Martha Crosby venait de monter se coucher. Elle montait tôt, le lendemain, avait-elle expliqué, avec un regard indifférent pour Malko. Ali Mansour était parti cinq minutes plus tôt. Seul. La jeune Allemande bâilla.

— Partons ! C'est sinistre ici.

— Je vais aller dire au revoir à Richard Crosby, dit Malko. Attendez-moi.

Il descendit le perron et traversa le jardin jusqu'au cellier. Il tenait absolument à revoir le Texan. Le vin serait un bon prétexte. Il frappa un coup léger à la porte, entendit un bruit qu'il prit pour une voix et ouvrit.

Il s'immobilisa aussitôt.

Le pantalon de smoking sur les chevilles, les pans de sa chemise à l'air, sa veste jetée sur la table, Richard Crosby était en train de copuler vigoureusement avec Ophelia Bird. La jeune Texane était appuyée à la table où ils avaient dîné, au milieu des plats et des assiettes, les bras passés autour du cou de Richard Crosby, la dentelle de son décolleté arrachée, sa longue et sage robe remontée jusqu'aux hanches. En partie assise sur la table elle se tenait en équilibre sur la pointe de ses hauts talons. Richard Crosby la tenait aux hanches, la secouant de longues estocades. Il ne s'était même pas aperçu que la porte venait de s'ouvrir. Les yeux fermés, Ophelia Bird le recevait, la

tête en arrière, son chignon blond partant dans tous les sens.

Toute dignité abandonnée.

Malko referma doucement la porte. Paprika l'attendait sur le perron. Un des chauffeurs de Richard Crosby quitta la Mercedes pour demander :

— Où Monsieur veut-il aller ?

— Au *Regency*, fit Paprika avant que Malko ne puisse répondre.

Il ne fit aucun commentaire. Cela semblait trop arrangé pour être honnête. À moins que ce ne soit un simple « cadeau » de la part de Nafud Jidda. Il se retourna et aperçut deux phares derrière eux. Greg Austin faisait consciencieusement son travail.

* *

*

Paprika vida son verre de vodka d'un coup et se leva. D'un geste extrêmement naturel, elle envoya une main dans le dos. Le bruit soyeux de sa fermeture Éclair fit lever les yeux de Malko. Elle vint vers lui, pivota et demanda en allemand :

— Tu veux me défaire le truc sur le col ?

Malko remonta la fermeture Éclair et la prit par le bras.

— Je crois que nous avons assez bu. Je vais vous raccompagner. J'ai une voiture.

Paprika le fixa quelques instants, puis se jeta dans ses bras, se frottant contre lui des genoux aux épaules.

— J'ai envie. Je veux...

Elle commença à explorer son oreille d'une langue aiguë, littéralement enroulée autour de lui. Depuis qu'ils étaient arrivés dans la suite, ils n'avaient cessé de boire de la vodka. Mais cela n'expliquait pas tout. Malko la repoussa.

— Pourquoi voulez-vous faire l'amour avec moi ?

Paprika eut un regard buté.

— Je ne vous plais pas ?

Il lui mit la main sur la bouche pour l'empêcher de recommencer son numéro.

— Paprika, dit-il en allemand. Dites-moi la vérité.

Il ne comprenait pas quelle place occupait la jeune femme dans le puzzle mortel où il était imbriqué. La jeune Allemande demeura silencieuse quelques secondes, puis des larmes jaillirent de ses yeux bleus.

— Je vous en prie, fit-elle, gardez-moi ici.

Elle avait une voix de petite fille, tout à coup. Malko lui releva le menton.

— Qu'est-ce qu'il y a ? De quoi avez-vous peur ?

Il devina plus qu'il n'entendit le mot sur ses lèvres.

— Nafud.

— Pourquoi ?

— Il m'a dit de rester avec vous...

Malko eut un sourire froid.

— C'est très gentil à lui. Mais pourquoi ?

— Je ne sais pas.

— Il vous demande souvent ce genre de service ?

— Quelques fois.

— Cela vous est égal ?

Elle soupira, le regarda en face, essuyant ses larmes.

— J'ai trente ans. J'ai été cover-girl pendant dix ans. J'ai essayé de faire du cinéma, ça n'a pas marché. Depuis que j'ai rencontré Nafud, ma vie a changé. Il me donne cinq mille dollars par mois, il paie mon appartement. Il est très généreux. Je sais que lorsqu'il ne voudra plus de moi, il me donnera assez d'argent pour acheter un magasin. Ou il me mariera à quelqu'un de riche. J'aurai des enfants...

Ses traits s'étaient défaits. Malko eut pitié d'elle. La sujétion que Nafud Jidda faisait peser sur elle était beaucoup plus subtile qu'une menace physique. Il alla remplir un verre de vodka et le tendit à Paprika.

— Remettez-vous.

Elle le but d'un coup, mais la peur ne quitta pas ses yeux bleus. De nouveau elle vint contre lui. Son parfum était si fort qu'il en était presque gênant.

— Laissez-moi dormir ici, murmura-t-elle. Sinon, j'aurai des ennuis.

Des larmes perlaient dans ses grands yeux bleus. Malko se dit qu'il ne risquait pas grand-chose.

— Très bien, dit-il. Dormons. Je suis fatigué.

Paprika prit son sac et la bouteille de vodka et le précéda dans la chambre. Cette fois il l'aida à dégrafer sa robe. Elle ne portait rien dessous qu'une peau bronzée. Lorsque Malko revint de la salle de bains, elle semblait dormir. Il s'allongea sur le lit jumeau voisin. Trente secondes plus tard, le corps tiède de Paprika s'appuyait contre le sien, avec l'entêtement d'une pieuvre. Sans un mot, elle entreprit de l'amener où elle voulait, avec une dextérité pleine de douceur. Finalement, elle s'empala sur lui avec un petit soupir satisfait. Malko était trop tendu pour profiter pleinement des circonstances. Pourtant, comme elle continuait à mouvoir son bassin d'avant en arrière de plus en plus vite, il sentit qu'il n'allait pas résister longtemps. Ses mains agrippèrent les hanches de la jeune Allemande. Celle-ci se rendit compte qu'il était au bord de l'orgasme.

— Oui, oui, viens, murmura-t-elle.

Au moment où son orgasme se déclenchait, il sentit que Paprika se

penchait en avant. Ses mains s'approchèrent de son visage, il y eut un minuscule craquement de verre, et aussitôt une sensation de froid contre ses narines. Il n'eut pas le temps de retenir sa respiration.

La sensation de brûlure dans les poumons fut instantanée. Il eut l'impression que son cœur démarrait à cent soixante pulsations minute, que ses artères charriaient du feu liquide. En quelques fractions de seconde, la sensation se transmet à son sexe, déclenchant un feu d'artifice de sensations incroyables, comme s'il avait craché de la lave dans le ventre de Paprika. Il était au bord de la syncope.

De toutes ses forces il s'arracha à l'étreinte, roula sur le côté, alluma, respirant la bouche ouverte pour ne pas suffoquer. Il avait l'impression que son cœur allait sauter hors de sa cage thoracique. À genoux sur le lit, Paprika le contemplait, mi-amusée, mi-inquiète. Dans son sac ouvert, à côté d'elle, Malko aperçut une dizaine de petites ampoules de verre.

— Qu'est-ce que tu m'as donné ? fit-il encore essoufflé. Tu es folle !

Il n'arrivait pas encore à retrouver son rythme normal de respiration. Paprika prit l'expression d'une enfant grondée.

— C'était pour que tu sentes mieux, dit-elle. J'en prends souvent. Ce sont des « pep-pills ».

Malko se redressa, les poumons encore en feu, ses yeux striés de vert.

— Tu mériterais que je te donne la plus belle fessée de ta vie. Tu es folle d'utiliser des saloperies pareilles ! Tu aurais pu me tuer !

Maintenant, il savait de quoi il s'agissait : de l'amylnitrate, un puissant toni-cardiaque que l'on administrait lors des crises d'angine de poitrine.

— Qui t'a dit de me donner cela ?

Paprika secoua la tête.

— Mais personne, je te jure. C'était pour te faire plaisir. Moi, je m'en sers souvent.

— Dans ce cas, tu risques de ne pas vivre vieille, remarqua Malko.

Elle haussa les épaules.

— Nafud aussi s'en sert.

Il ne répondit pas. Tout cela était bien bizarre. Est-ce que Paprika ne venait pas tout simplement d'essayer de l'assassiner ? C'était une pensée assez désagréable. Il consulta sa montre : deux heures et demie.

— Je vais te raccompagner, dit-il d'un ton sans réplique. Si Mr. Jidda t'interroge, tu auras quelque chose à lui raconter maintenant.

Ils s'habillèrent en silence. Paprika eut fini la première et alla l'attendre dans le salon de la suite. Malko se sentait vidé et frustré à la fois. Richard Crosby lui avait fourni une raison parfaitement valable

de sa présence sur le *Nemiran* sous le nom de Mr. Evens, Nafud Jidda semblait un businessman sans histoires, et Paprika n'avait eu que des bonnes intentions. Seulement, il y avait le petit trou dans la paroi de l'ascenseur. Un fait concret qui allait permettre de déclencher la lourde machine administrative de la C.I.A. Il était persuadé, pourtant, d'être sur la piste de quelque chose d'énorme.

Paprika l'attendait, les jambes sagement croisées.

— Allons-y, dit-il.

Il n'avait plus du tout envie de dormir à côté d'elle.

CHAPITRE XII

Les deux coups secs frappés à sa porte arrachèrent Malko à sa douche. Une serviette autour du cou, il s'avança dans le petit couloir de la suite et cria :

— Qui est là ?

— Des amis, répondit la voix de Chris Jones.

Malko ouvrit. Derrière le visage enfantin et rayonnant de joie de Chris Jones, il aperçut le nez rouge de Milton Brabeck, le chapeau enfoncé jusqu'aux yeux, engoncé dans un cache-nez.

— C'est chouette de nous avoir fait venir, fit Chris. Il était temps, Milton avait déjà fait son testament... Il me laissait toute son artillerie...

Ils entrèrent dans la suite. Tout à coup, Milton Brabeck renifla ostensiblement et lança un regard noir à Malko.

— Vous vous parfumez maintenant ? Les Texans vont prendre son Altesse pour un pédé...

Les effluves de *Jungle Gardénia* pouvaient difficilement passer pour de l'after-shave. Paprika avait laissé des traces de son passage, en dehors de la sensation de brûlure que Malko éprouvait encore en respirant.

— Milton, dit-il, vous savez bien que je me suis *toujours* parfumé... En tout cas vous êtes venus vite.

Chris Jones ricana.

— On nous a collé dans un avion de la S.O.D.(27) sans nous demander notre avis. À cinq heures du matin. Alors, quel est le programme ?

Malko commença à s'habiller tandis que Milton, assis dans un fauteuil, jouait avec le « 44 Magnum » au canon de 4 pouces qui était le nouvel amour de sa vie.

— Vous veillez sur moi, dit-il.

Il leur raconta l'incident de la veille. Chris Jones écoutait en ouvrant distraitemment les tiroirs du secrétaire qui se trouvait près de la table. Malko le vit tout à coup en arrêt plonger la main dedans, avec un sourire narquois.

— Alors, on se parfume *et* on se drogue...

Il tenait dans son immense paume une douzaine d'ampoules semblables à celle qu'avait utilisée Paprika. Malko s'approcha et en examina une. Aucune marque. Le liquide, à l'intérieur, était complètement translucide. Qu'est-ce que cela signifiait ? Pourquoi la jeune Allemande lui en avait-elle laissé ? Le téléphone sonna dans sa chambre, et il alla répondre. C'était Nafud Jidda.

— Je ne vous dérange pas ? demanda aimablement le Saoudien.

Malko l'assura du contraire. Intrigué. Jidda ne perdit pas de temps.

— Je suis parti sans pouvoir terminer notre conversation hier soir, dit-il, pouvez-vous me rencontrer ? Je vous envoie une limousine à onze heures.

— Avec plaisir, assura Malko.

Pour qu'un homme aussi puissant que Nafud Jidda demande à le voir, cela signifiait qu'il était au moins arrivé à le déranger. Il sortit de la chambre, souriant.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Chris.

— C'était Nafud Jidda, fit Malko. Je vais le voir tout à l'heure.

Le « gorille » eut un sourire sardonique.

— Autrement dit, si vous n'êtes pas revenu pour le déjeuner on commence à ratisser tous les cimetières du Texas...

— Tout juste, fit Malko. En attendant, pouvez-vous donner ces ampoules à Mr. Greg Austin, pour qu'il les fasse analyser. À tout hasard.

Malko tendit les ampoules « oubliées » par Paprika à Chris Jones. Le « gorille » les fit sauter dans la main. Milton eut une quinte de toux.

— Vous n'avez vraiment pas besoin de nous ? insista Chris Jones.

— Promis, dit Malko. Je vous retrouverai ici. Tant que je suis avec Jidda, je suis en sécurité.

Il consulta sa montre. La voiture du Saoudien allait être en bas d'un moment à l'autre. Laissant les deux Américains se reposer dans la suite, il descendit.

La Mercedes 600 noire attendait déjà sous le porche. Avec un chauffeur arabe. Ils rattrapèrent le Southwest freeway pour rejoindre le South Loop, à quatre milles du centre. L'hôtel *Astroworld* se trouvait à quelques centaines de mètres de la rampe du freeway. La Mercedes s'arrêta directement derrière l'hôtel, évitant l'entrée principale. Le chauffeur mena Malko jusqu'à un ascenseur, introduisit une clef et la porte de l'appareil s'ouvrit. Il y prit place avec Malko. Au dernier étage, deux Arabes étaient assis en face d'une table. Le chauffeur leur dit quelques mots en arabe, et aussitôt Malko fut introduit dans un petit salon tapissé de velours rouge, qui ressemblait à l'antichambre d'un bordel.

La porte s'ouvrit presque aussitôt sur Nafud Jidda qui entra dans en envol de dichdacha blanche. Toujours affable, le Saoudien l'invita à le suivre dans sa suite. Malko retint un sourire devant l'énorme lit à baldaquin, la piscine intérieure, les objets bizarres décorant les murs.

Un Arabe apporta du thé et du café. Le téléphone sonna, et Nafud Jidda répondit brièvement en arabe. Puis il fixa Malko avec un sourire.

— Mr. Linge, dit-il, j'ai tenu à vous voir pour dissiper un

malentendu entre nous...

Malko réussit à avoir l'air étonné.

— Quel malentendu ?

Nafud Jidda eut un sourire onctueux et brossa machinalement sa petite moustache.

— Vous me prenez pour un assassin et je n'aime pas cela. Je ne suis qu'un homme d'affaires aux activités totalement légitimes.

Il avait appuyé sur le mot « légitime » et continua d'une voix posée.

— Il se trouve que je possède de nombreux amis dans ce pays et que j'ai appris vos (Il hésita sur le mot.) liens avec une certaine agence fédérale. Je sais maintenant que vous me croyez responsable de la mort de cette jeune Anglaise, et que c'est la véritable raison de votre présence à Houston. (Il s'interrompit quelques secondes et reprit en martelant ses mots.) Je vous ai dit l'autre jour ce qu'il en était. C'est la vérité. Je ne suis en rien mêlé à la mort de Miss Highsmith.

Il se tut et but un peu de café. Malko réfléchissait à toute vitesse. Le Saoudien l'attaquait sur un terrain hypersensible. Puisque, normalement, sa mission à Houston n'était connue que de Marty Rogers. Il décida d'abandonner un morceau de sa couverture.

— Mr. Jidda, dit-il, il est exact que certains doutes me sont venus à l'esprit. En grande partie à cause de cet incident avec Richard Crosby. Ce faux nom.

Nafud Jidda secoua la tête avec agacement.

— Richard Crosby se conduit parfois comme un enfant. Bien que Martha se moque de sa vie sentimentale, il continue à faire des mystères inutiles. Il se trouvait sur le *Nemiran* avec une dame très connue et il jouait aux amoureux en fugue. C'est tout.

« Quant à Miss Highsmith, ajouta Nafud Jidda, j'ai encore appris autre chose depuis que je vous ai parlé. Connaissez-vous un certain Dave Halpem ?

— De nom, dit Malko.

C'était l'amant de cœur de Patricia Highsmith, un agent de change londonien.

— Dave Halpern travaille pour le Mossad, les services spéciaux israéliens. Il était « l'officier traitant » de Patricia Highsmith. C'est sur sa demande qu'elle s'était rendue au Moyen-Orient.

Malko eut du mal à cacher sa perplexité. Nafud Jidda n'avait pas l'air de bluffer.

Patricia était assez folle pour avoir voulu plaire à deux de ses amants à la fois. C'était troublant. D'autre part, Nafud Jidda semblait ignorer la mission dont elle était chargée à son sujet. Donc, ses contacts à la *Company* ne lui avaient pas tout dit. Il paraissait ignorer également la participation de Malko à son « profil ». La voix du Saoudien troubla sa réflexion, toujours aussi calme.

— Me croyez-vous ?

Malko sourit.

— Je me demande pourquoi vous avez voulu me voir... Il ne peut y avoir aucune charge légale contre vous, dans ce pays... Vous êtes assez puissant pour vous protéger des autres...

Nafud Jidda eut un sourire vif, vite disparu.

— Mr. Linge, j'aimerais un jour vous compter au nombre de mes collaborateurs... Je vais répondre à votre question. J'ai voulu vous voir pour vous mettre en garde. Au cours de ma brève enquête sur Patricia Highsmith, j'ai appris également que certains Palestiniens vous avaient condamné à mort.

« Je tenais à vous prévenir, en raison des excellents rapports que j'entretiens avec certains de vos (Il hésita de nouveau sur le mot.) commanditaires. Vous êtes en danger de mort.

Il fixait Malko de son œil noir immobile et glacial. Celui-ci éprouva une sensation désagréable au creux de l'estomac comme si son médecin venait de lui annoncer qu'il avait un cancer.

— Pourquoi veux-t-on me tuer ?

Nafud Jidda écarta les mains, en un geste d'impuissance.

— Je ne connais pas la raison exacte. « On » vous considère comme un dangereux agent israélien. Peut-être à cause de vos liens avec cette jeune femme.

Malko laissa son regard errer sur le lit à baldaquin, la piscine, le décor rococo. Bizarre, bizarre. Ou Nafud Jidda était encore plus fort qu'il ne l'avait pensé, où il s'était trompé sur son compte. Il passait mentalement en revue tout ce que lui disait Jidda sans parvenir à trouver la faille. Il repensa à la mort de Ed Colton. Là non plus, il n'y avait aucune raison directe d'incriminer Jidda. Il restait une seule question à lui poser :

— Monsieur Jidda, demanda-t-il, quelle est la raison de votre présence à Houston ?

Le Saoudien le fixa un instant, comme s'il hésitait à répondre.

— Je pourrais très bien ne pas répondre à cette question, mais je le ferai. Pour qu'il n'y ait aucun doute dans votre esprit. Je suis à Houston pour deux raisons. La première est d'ordre économique. J'ai été chargé par un important groupe de mon pays d'étudier l'implantation d'une antenne financière permettant de traiter directement des États-Unis l'achat de titres boursiers, sans passer par une banque ou un *broker*. Une poignée de spécialistes à moi habitent cet hôtel et travaillent à ce problème depuis quelques semaines. (Son sourire se fit plus distant.) La seconde raison est d'ordre privé... Je déteste en parler, mais je ne voudrais pas vous laisser sur une fausse impression. (Ses yeux noirs cherchèrent le regard de Malko.) Il se trouve que Martha Crosby et moi nous nous entendons très bien et que

je suis heureux de me trouver à Houston. Est-ce que cela vous suffit comme explication ?

Il aurait fallu être un voyou pour demander des détails... Malko hocha la tête, ébranlé.

— Je pense qu'il n'y a plus rien à éclaircir.

Nafud Jidda se leva, signifiant la fin de l'entretien et le raccompagna jusqu'à l'ascenseur, traversant le couloir que desservait l'étage. Au passage, Malko aperçut les télex crépitant, les techniciens arabes allant et venant. Tout semblait parfaitement licite et ouvert.

— Ma petite usine, fit Nafud Jidda en souriant. Il faut se donner beaucoup de mal pour gagner sa vie. Maintenant que les choses sont claires, pourquoi ne dînons-nous pas ensemble ce soir. Chez *Tony's*. Excellent restaurant italien. Je vous envoie ma voiture à huit heures.

Sa poignée de main repoussa Malko dans l'ascenseur. Les portes se refermèrent. En bas, le chauffeur, mystérieusement prévenu, attendait. Malko monta dans la longue 600, perdu dans ses pensées. Il était obligé de révéler à la C.I.A. ce que le Saoudien lui avait dit. Le contraire eût été malhonnête. Il ne restait pas grand-chose de tangible de ses soupçons. Seulement un malaise diffus. Comme si tout collait trop bien.

Tandis que la 600 filait sur le South Loop, Malko se dit que Chris Jones et Milton Brabeck allaient pouvoir repartir dans le froid et lui dans son château. Le meurtre de Patricia Highsmith resterait comme une des « bavures » inévitables du monde parallèle...

* *

*

— Amyle-acétate, parfait pour s'envoyer en l'air.

Chris Jones, rigolard, tendait une feuille de papier à entête du laboratoire de police de Houston. Malko la lut. Encore un soupçon qui se réduisait en fumée. Paprika avait seulement voulu lui être agréable, pas l'empoisonner...

— Je crois que je me suis trop emballé, dit-il.

— Mais on a bien essayé de vous flinguer, protesta Chris Jones.

— Il y a aussi une explication pour cela, assura Malko. Qui ne met pas en cause Nafud Jidda.

Chris Jones s'éclipsa discrètement tandis que Malko appelait Marty Rogers à Langley. Souhaitant qu'il soit rentré. Il était là.

— J'allais vous appeler, dit-il. Je suis rentré hier soir. J'ai appris pas mal de choses. D'abord votre amie Patricia travaillait aussi pour les Israéliens... J'en ai eu confirmation par notre bureau de Tel-Aviv.

« Ensuite Jidda a réagi à votre présence à Houston auprès de vos amis du State Department, se plaignant d'être « espionné » par la

C.I.A... J'ai trouvé un mémo ce matin sur mon bureau. J'y réponds en justifiant votre présence par le « profil ». Mais j'ai l'impression que vous êtes grillé...

— Carbonisé, avoua piteusement Malko.

Il fit le récit de son entrevue avec Nafud Jidda au patron de la Near-East Division.

Il sentait l'Américain se dégonfler à vue d'œil. Lorsque Malko eut terminé, il demanda mollement :

— Qu'est-ce que vous comptez faire ?

— Il n'y a pas le choix, soupira Malko. Si Nafud Jidda continue à me voir tourner autour de lui, il va décrocher son téléphone et appeler le F.B.I...

— Bon, soupira Marty Rogers, vous n'avez plus qu'à décrocher. En ce qui concerne les Palestiniens, nous allons faire savoir à certaines personnes que nous n'apprécions *pas du tout*, les deux attentats dont vous avez été l'objet. J'espère que cela suffira.

— Moi aussi, dit Malko...

— À propos, fit Marty Rogers, tachez de ramener un peu de pétrole de Houston. Demain, 1^{er} mars, le Fédéral Energy Office met en service la phase II.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Ça veut dire, fit tristement le directeur du Near-East Desk, que nous n'avons plus le droit qu'à trente pour cent de ce qu'on consommait avant l'embargo. Pour la première fois depuis la fin de la guerre, Los Angeles va enfin être débarrassée du *smog* ! Ce sont les écologistes qui vont être contents...

Un ange passa, chaudement vêtu de fourrure blanche.

— Bonne nouvelle, dit Malko.

— Attendez, ça c'étaient les mauvaises nouvelles. Maintenant voilà les très mauvaises. À partir de demain, toutes les grandes villes de notre pays subiront des coupures tournantes de trois heures. TOTALES.

Malko avait à peine raccroché que Chris Jones surgissait un journal à la main, très excité.

— Regardez !

L'article rappelait la mort de Mary O'Connor, à Cambridge et annonçait son enterrement.

Malko le lut avec un sentiment de gêne diffus. Comme Ed Colton, Mary O'Connor était une virulente adversaire de la soumission aux demandes arabes. Comme lui, elle disparaissait brutalement dans des conditions qui semblaient absolument naturelles... Une vieille dame qui a une attaque cardiaque... Une lumière rouge s'était pourtant allumée dans le cerveau de Malko. Un souvenir. Celui d'une autre mort similaire, quelques années plus tôt.

Malko eut l'impression de jouer avec une boîte à ressort sans pouvoir l'ouvrir. Sa décision fut prise en quelques secondes. Il avait besoin d'un indice matériel. Pas de suspicions.

— Chris, dit-il. Nous allons à Boston. Prévenez le « contact » local et la DOD.

— Vous avez une idée ?

— Inspecter de près le cadavre de Mary O'Connor, dit Malko. J'aimerais savoir si je suis en train de devenir paranoïaque ou non. C'est une question qui me tracasse depuis quelques jours, Chris.

Malko appela le numéro de Nafud Jidda. Le Saoudien n'était pas là. Il laissa un message, avertissant qu'il ne pourrait répondre à son invitation, étant obligé de quitter Houston.

Omar Sabet, son éternel cigare aux lèvres, compilait les télex qui ne cessaient d'affluer, installé à la grande table à côté du *computer*, dans la rotonde. Lorsqu'il levait la tête, il pouvait apercevoir à travers les fenêtres la masse blanche de l'*Astrodome*, le parc d'attractions scientifique de Houston.

Pour la première fois depuis plusieurs jours, le bras droit de Nafud Jidda était moins tendu.

Les deux courbes de « tolérance » – la théorique et la vraie – tendaient enfin à se rejoindre, signifiant la diminution de la résistance américaine.

De plus, Omar Sabet avait disséqué toutes les dépêches commentant la mort de Mary O'Connor. Sans y trouver rien d'alarmant.

Le téléphone sonna. C'était le standard de l'hôtel qui lui passait une communication pour Mr. Jidda. Omar Sabet écouta le message de Malko sans broncher.

— Je ferai la commission à M. Jidda, assura-t-il.

Il raccrocha, figé. Toute sa détente envolée. Puis demanda aussitôt l'aéroport de Houston. Il s'informa et raccrocha, le cœur transformé en bloc de glace. Il y avait un vol Delta Airlines pour Boston deux heures plus tard. Il décida d'en avoir le cœur net, appela Delta et demanda s'il pouvait faire un message pour Mr. Linge, passager du vol 377. Il attendit, le cœur battant, tandis que l'employée vérifiait, grâce au *computer*, la liste des passagers. Elle revint en ligne et annonça :

— Je vais vous passer notre bureau à Houston International Airport. Ne quittez pas.

Omar Sabet raccrocha et éteignit son cigare dans le cendrier.

Toute l'opération psychologique de Nafud Jidda n'avait servi à rien.

Il sortit de la pièce et grimpa d'un seul bond les marches menant aux chambres où se reposaient les quatre hommes de sa « section spéciale ».

— Vous repartez à Boston, annonça Omar Sabet, le visage grave, en se plantant devant les deux assassins de Mary O'Connor.

À peine était-il revenu dans la rotonde que le standard lui passa de nouveau une communication pour Nafud Jidda.

— Nafud est là ? aboya une voix furieuse.

— M. Jidda était à Dallas, monsieur Crosby, répondit poliment Omar Sabet. J'ai essayé de le contacter en vol, il y a quelques instants, sans y parvenir. Il y a de l'orage. Avez-vous un message ?

— Dites à ce *son of a bitch*(28) de me rappeler dès qu'il sera en ville, fit laconiquement l'Américain.

Il raccrocha si fort que le bruit fit vibrer douloureusement les tympans de Sabet. Le Palestinien resta surpris quelques minutes. Richard Crosby était un homme violent et parfois brutal, mais jamais sans raison. Cette réaction pouvait signifier un nouveau problème. Il se remit au codage d'un câble destiné, par une voie détournée, au comité de boycott de la Ligue Arabe à Damas.

Omar Sabet donnait les derniers chiffres qu'il possédait et laissait entendre que la réunion du National Security Council leur donnerait satisfaction.

Nafud Jidda arriva une heure plus tard, et fila immédiatement dans sa suite. Paprika s'affaira à le débarrasser de sa *dichdacha*, tandis qu'Omar Sabet, le visage soucieux le suivait. Ce qu'il avait à dire ne pouvait attendre. En quelques instants le Saoudien fut nu. Il n'avait aucune pudeur vis-à-vis de Sabet. Son petit ventre pendait comme un tablier au-dessus de son sexe. Il essaya de se tenir droit pour l'effacer, sans y arriver. Paprika apportait déjà la balance cerclée d'or massif. Jidda la régla lui-même avec soin, monta dessus, lut les chiffres, essaya de se tenir sur un pied, puis se remit normalement, y demeura un long moment comme si le temps allait modifier son poids et en descendit. Il avait pris une livre. Il savait que Sabet allait lui apprendre de mauvaises nouvelles. C'était sa façon à lui de se mettre en condition.

— Va chercher Saïd, dit-il à Paprika.

C'était le chauffeur. Celui-ci apparut, ses ciseaux à la main. Jidda était déjà assis dans la piscine, Paprika occupée à le savonner soigneusement.

Dès qu'il fut rincé, le coiffeur s'approcha et commença à lui sculpter la moustache, à petits gestes précis. Le téléphone sonna. On le demandait en préavis de Koweït. Omar Sabet apporta l'appareil au bord de la piscine, et le Saoudien prit la communication sans sortir de l'eau.

Il parla peu, par monosyllabes, hurlant pour couvrir le bruit de fond. Puis il raccrocha, soucieux. La *Meguoil* avait eu des problèmes avec un groupe de Palestiniens qui s'étaient opposés au départ d'un tanker. Le coiffeur avait enfin fini. Nafud Jidda se tourna vers Omar Sabet.

— Parle.

Paprika ne comprenait pas un mot d'arabe. Le Saoudien écouta, impassible. Le départ pour Boston l'inquiéta considérablement, la contre-mesure de Sabet encore plus.

Omar Sabet assura que les deux tueurs prendraient toutes les précautions nécessaires. C'est lui qui avait conseillé à Paprika de

laisser dans la suite de Malko des « pep-pills ». Au cas où ils arriveraient à l'éliminer, on mettrait sur leur compte l'arrêt du cœur d'un homme dans la force de l'âge.

Nafud Jidda approuvait de la tête. Sans aucune joie. La plus petite erreur pouvait déclencher une catastrophe... Donc, il fallait réagir avec une férocité froide et calculée, sans prendre soin des vies humaines. Pour se détendre, il se permit de croquer une pistache, puis sortit de sa piscine, et Paprika l'enroula dans un peignoir de bain doublé à l'extérieur de soie rouge. Mais Omar Sabet continua son rapport avec la communication de Richard Crosby. Brusquement Jidda n'eut plus envie de croquer sa pistache.

— Pourvu que ce soit l'histoire du tanker, dit-il.

On ne pouvait traiter Richard Crosby comme Patricia Highsmith ou comme un agent de la C.I.A.

— « La main que tu ne peux couper, embrasse-la », fit Omar Sabet, citant un proverbe arabe...

Nafud Jidda hocha la tête, consterné. Il ne serait pas facile de calmer Richard Crosby, sa méfiance éveillée. Le téléphone sonna.

— Si c'est Crosby, je ne suis pas encore rentré, fit Jidda.

C'était le Texan. Sa voix forte envahit la pièce. Sabet le calma, assurant que Jidda le rappellerait incessamment. Lorsqu'il eut raccroché, Nafud Jidda dit simplement à Sabet :

— Laisse-moi maintenant.

Paprika s'éclipsa à son tour.

Il décrocha le téléphone et appela Richard Crosby, joignant le Texan dans sa Mercedes. La communication était mauvaise. Crosby n'y alla pas par quatre chemins.

— Qu'est-ce que c'est que cette foutue histoire de Patricia Highsmith ? aboya-t-il. Vous êtes dingue, ou quoi ?

Nafud Jidda eut du mal à garder son sang-froid. Si le F.B.I. écoutait sa ligne, il était parti pour de sérieux problèmes. Il prit son ton le plus mesuré pour dire :

— Dick, c'est un affreux malentendu, je ne suis pour rien dans la mort de cette personne et je vous expliquerai ce qui s'est passé. Comme je l'ai expliqué aujourd'hui au Prince Linge.

— Je crois que vous êtes un foutu menteur, fit Richard Crosby, d'une voix glaciale. J'espère que vous allez me donner des explications convaincantes. Parce que je ne suis pas un gangster, moi.

Il raccrocha violemment. Nafud Jidda reposa l'appareil. Il avait l'impression de se trouver sur un toboggan allant de plus en plus vite. Celui qui l'avait poussé dessus était le prince autrichien aux yeux dorés. En mettant la puce à l'oreille de Richard Crosby. Ce n'est pas sans raison que Jidda avait pris le risque de l'éliminer avant qu'il ne puisse parler à Crosby. Omar Sabet avait garanti que cela ne pouvait

rater. Il avait observé pendant des heures les ascenseurs, calculé les vitesses, les trajectoires grâce à un *computer*. Zaïd avait utilisé un pistolet « 22 » High-Standard à canon long. Protégé par les trois autres. Il avait appuyé sur la détente au dixième de seconde près. Et pourtant...

* *

*

Richard Crosby était en conférence avec six de ses collaborateurs. Les problèmes de tous les jours lui avaient fait oublier un peu l'histoire Jidda. À cause du tanker retenu à Koweït, il était engagé dans une bataille féroce avec le Venezuela pour assurer son *commitment* avec la ville de Los Angeles et l'État de Massachusetts. Il avait également des agents fédéraux en train d'examiner ses livres vérifiant s'il n'avait pas augmenté outre mesure ses tarifs de gaz naturel.

L'opération Jidda commençait à le miner. Dès que ses collaborateurs furent sortis, il s'assit à son bureau, face à la grande baie vitrée à travers de laquelle on découvrait tout Houston, et se mit à réfléchir.

Il avait rencontré Jidda deux heures plus tôt. La conversation avait été orageuse, bien que le Saoudien ne se soit jamais départi de son calme. Patiemment, il avait expliqué à Richard Crosby ce qu'il avait déjà dit à Malko. Lui apprenant en plus l'appartenance de ce dernier à la Central Intelligence Agency.

Ce qui avait été une erreur psychologique. Richard Crosby avait reçu un choc terrible en apprenant que la C.I.A. enquêtait sur lui, que son ami, connaisseur en vin, n'était qu'un envoyé de l'agence fédérale...

Broyant du noir, il envisagea l'avenir. S'il se retirait sans mot dire de l'opération, non seulement il ne gagnait plus un sou, mais il était incapable de fournir le pétrole qu'il s'était engagé à fournir par contrat. La ville de Los Angeles lui ferait un procès qu'il perdrait et qui lui coûterait plus que ce qu'il avait déjà gagné. Sans parler de la réaction « négative » possible de Nafud Jidda.

Il y avait une autre solution, héroïque. Dire toute la vérité à la C.I.A., avouer la part importante qu'il avait prise dans l'élaboration de l'embargo. Il ne s'en sentait pas le courage. Les explications du Saoudien, au sujet de la mort de Patricia Highsmith, ne l'avaient pas convaincu. Il lui en voulait terriblement de lui avoir caché cela. Seulement, il n'avait aucune preuve du meurtre...

— *Shit !*

Il jura tout seul et bâilla. Il était fatigué. Sa secrétaire l'appela sur

l'interphone : une jeune dame blonde du *Texas Magazine* demandait à le voir, Ophelia Bird. Richard se dit que c'était une excellente occasion d'oublier ses problèmes momentanément.

— Faites-la entrer.

Ophelia Bird entra dans le bureau, vêtue d'une jupe de toile et d'un T-shirt grège, moulant étroitement son imposante poitrine. Richard Crosby s'avança vers elle en souriant, oubliant ses problèmes pour quelques instants. Sans un geste inutile, il glissa les deux mains sous le T-shirt, emprisonnant ses seins dans ses deux paumes. Ophelia sursauta.

— Richard !

— *I want to lay y ou* (29), fit simplement le Texan.

Déjà il l'entraînait vers la table de conférence. De la main gauche, il débarrassa les papiers qui volèrent dans tous les coins. Ophelia Bird commençait à se débattre furieusement. Il lui colla les reins contre la table et la fixa brutalement :

— Pourquoi es-tu venue ?

La jeune femme balbutia une réponse inintelligible. Richard Crosby était déjà en train de lui arracher son slip. Elle lui retint la main, se défendant déjà plus mollement.

— Si on venait...

— On ne viendra pas, dit Richard Crosby péremptoire.

Regarde la lumière rouge sur mon bureau. Même le diable ne franchirait pas ma porte.

Tranquillement, il releva le T-shirt, fit sauter le soutien-gorge et enfouit son visage entre les deux gros seins un peu mous, tandis que ses mains s'activaient plus bas. Affolée, Ophelia Bird regardait sur le miroir d'en face le plan de charge de la raffinerie. Richard Crosby glissa un genou entre les jambes d'Ophelia, se défit rapidement et s'enfonça en elle, d'un seul coup. En quelques allées et venues, il vint à bout de son plaisir. Il s'arracha aussitôt, fila vers le petit cabinet de toilette. Lorsqu'il revint, Ophelia Bird était assise sur le divan. Elle avait des yeux énamourés.

— C'était merveilleux, fit-elle.

Richard Crosby lui palpa encore une fois la poitrine.

— Tu as des nénéés comme je les aime, fit-il. Lady Big Boobs. Allez, faut que je me remette au travail...

Il retira ses mains à regret et passa derrière son bureau. Des larmes montèrent aux yeux de lady Bird.

— Mais... Il fallait que vous parliez pour mon article.

— Écoute, fit-il, j'ai un meeting dans un quart d'heure et je ne l'ai pas préparé... Mais reviens quand tu veux.

— Oh !

Ophelia Bird se leva d'un coup, puis traversa le bureau d'un trait et

sortit en claquant la porte. Bousculant Diana, la secrétaire, qui se préparait à entrer.

Richard Crosby sifflotait joyeusement quand Diana s'assit en face de lui. C'était une femme de cinquante ans qui était avec Crosby depuis vingt-sept ans. Forte, des lunettes, un gros nez, intelligente et lucide. Elle secoua la tête.

— Vous y allez fort, monsieur Crosby... elle n'est pas restée dix minutes.

Richard Crosby eut un rire heureux.

— Cela prouve que je ne suis pas trop vieux, Diana.

— Vous n'êtes pas près de la revoir...

Il haussa les épaules, une lueur joyeuse dans les yeux.

— Elle reviendra, Diana. Elle reviendra. Dans sa petite tête, ça l'a excitée de se faire sauter comme une pute.

— Tenez, voilà les câbles du Koweït, dit Diana. Ils sont toujours coincés là-bas...

— *Shit !* explosa Richard Crosby.

Il se plongea dans la lecture des câbles. Déjà sa bonne humeur s'estompait.

* *

*

Malko rabattit le col de son manteau de vigogne en entrant dans le laboratoire de police de Boston. Pourtant, il faisait presque aussi froid que dehors. Chris Jones et Milton Brabeck toussaient comme des malheureux.

Le policier en blouse blanche qui les avait reçus la veille était là. Grâce à l'intervention efficace de la DOD, la police locale de Boston avait fait des miracles. Il avait fallu plusieurs heures d'argumentation avec la famille de Mary O'Connor, deux neveux, son fils aîné et sa belle-fille, pour obtenir l'autorisation d'examiner le cadavre.

La mort semblait naturelle. Tous les témoignages concordaient. Des policiers s'étaient trouvés sur les lieux quelques minutes plus tard, Earl, le garagiste, avait vu tomber la vieille dame.

La famille O'Connor avait cédé, autorisait le coroner à transporter le corps pendant deux heures au laboratoire, afin de l'examiner et, à la demande de la Domestic Operations Division, le coroner avait procédé également à un examen des vaisseaux, en prélevant deux dans le bras gauche, grâce à une incision discrète. Travail macabre et peu glorieux.

Malko venait chercher les deux résultats.

Le policier en blouse blanche lui tendit un rapport dactylographié.

Malko parcourut rapidement le document. Le microscope électronique avait trouvé plusieurs parcelles minuscules de verre

incrustées dans la joue de la vieille dame, sans pouvoir en déceler l'origine. Ces parcelles pouvaient parfaitement avoir été sur le trottoir où elle était tombée. Le rapport soulignait que Mary O'Connor avait un hématome sur le temporal gauche, signifiant qu'elle avait heurté violemment le trottoir.

L'examen des vaisseaux était entièrement négatif. Leur état, normal, étant donné l'âge de la vieille dame.

Malko repoussa le rapport. Cette fois, il était sûr de lui.

Intrigué, le policier demanda :

— Que soupçonnez-vous ?

Il avait été assez coopératif pour que Malko lui réponde.

— Il y a quelques années, dit ce dernier, le K.G.B. a fréquemment employé pour des meurtres politiques qu'il voulait camoufler en accidents, des pistolets tirant des ampoules de gaz cyanhydrique. Ce gaz provoque un rétrécissement immédiat des vaisseaux sanguins et la mort en quelques secondes. Comme dans le cas d'une crise cardiaque. Deux heures après le décès, les vaisseaux reprennent leur apparence normale. Je ne m'attendais à rien de ce côté là. Mais j'espérais qu'il y aurait assez de débris de verre pour que ce soit concluant. C'est ainsi qu'on a découvert le meurtre de Stepan Bandera, l'émigré ukrainien anti-soviétique.

Le policier ouvrit les yeux comme des soucoupes.

— Le K.G.B. ! Mais pourquoi le K.G.B. aurait-il tué Mrs. O'Connor ?

— Je n'ai pas dit que c'était le K.G.B., souligna Malko. Ils ne sont pas les seuls à utiliser ce genre de pistolet... Je vous demande de garder le secret absolu.

Le policier s'y engagea. Personne n'était au courant de cette autopsie clandestine. Aussitôt sortis, ils filèrent au siège de la DOD de Boston. Malko avait hâte de faire part de sa découverte...

Le chef de la Near East Division écouta Malko avec avidité.

— Nous allons faire mettre toutes les lignes de communication de Crosby et de Jidda sous surveillance, décida-t-il. Je me souviens très bien de l'histoire de Bandera.

Malko fut surpris de l'enthousiasme du haut fonctionnaire. D'habitude, les gens de la C.I.A. étaient sceptiques de nature.

— Vous avez du nouveau de votre côté ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas vraiment encore, fit Marty Rogers.

Vous avez entendu parler de Wilbur Stockton, le congressman du Texas ?

— Oui, dit Malko. C'est un adversaire de l'embargo.

— Tout juste, fit Rogers. Eh bien, il y a du nouveau de son côté.

— Il n'est pas mort !

— Non, Dieu merci ! Mais il a complètement changé d'attitude. Ce matin, il a donné une interview au *Washington Star*, disant qu'après

tout, c'était ridicule de nous entêter, et que le coup porté à Israël n'était pas de nature à changer la balance militaire au Moyen-Orient, que le boycott réclamé par la Ligue Arabe était justifié politiquement.

— Il a pu changer d'avis, fit Malko.

— Personne en trente ans n'a jamais vu Wilbur Stockton changer d'avis sur quoi que ce soit. Alors sa nouvelle prise de position fait du bruit. Il a une grosse influence sur la Colline, comme président de l'Energy Committee. En plus, comme Stockton représente les conservateurs, il est évident que sa nouvelle prise de position laisse les mains libres – politiquement parlant – au National Security Council pour amollir sa position vis-à-vis des Arabes...

« Aussi, je voudrais que vous regardiez de près ce Wilbur Stockton. Je ne veux pas mettre le F.B.I. sur le coup, vous savez pourquoi.

— Bonne idée, assura Malko.

Il avait hâte de partir à Washington. Wilbur Stockton était la troisième personne luttant contre l'embargo à qui il arrivait quelque chose de bizarre... Cela valait bien une enquête.

* *

*

Anouar claquait des dents, engoncé dans un épais manteau noir. Autant de froid que de rage. À côté de lui, Jalloud était transformé en statue de pierre. Depuis leur arrivée à Boston ils n'avaient pas eu une seule occasion d'approcher dans de bonnes circonstances l'homme qu'ils devaient abattre. Il était sans cesse entouré de ses deux gardes du corps qui rendaient toute attaque surprise impossible. Anouar les avait jaugés et conclu que ce serait du suicide pur et simple. Ils se contentaient de le filer le plus discrètement possible.

Maintenant, leur adversaire filait le long du tunnel, vers Logan Airport. Un vent glacial soufflait sur Boston. Anouar n'était pas tranquille de se trouver dans cette ville. Quelqu'un pouvait le reconnaître. Il n'y avait certes qu'une chance sur un million, mais cela suffisait...

La voiture blanche devant eux se gara au parking Hertz. Anouar continua et stoppa un peu plus loin.

— Jalloud, va voir.

Jalloud descendit.

Trois minutes plus tard, il revint très excité.

— Ils prennent un vol pour Washington ! Dans une demi-heure.

Anouar jura entre ses dents.

Pas question qu'ils prennent le même appareil. Trop dangereux. Ils avaient près de vingt mille dollars en travellers checks. Dans le petit attaché-case qui contenait le pistolet à gaz cyanhydrique.

— Il faut louer un avion, un jet, fit Anouar. Qu'on arrive en même temps que lui. Tu as le numéro du vol ?

Leurs ordres, en quittant Houston, était précis. Tenter d'intercepter leur adversaire avant qu'il ne commence son enquête sur Mary O'Connor. Maintenant, ils continuaient. Non qu'ils aient l'illusion de stopper l'enquête de la C.I.A. en supprimant un seul homme. Mais cela la retarderait, à cause des liens qu'il avait avec Richard Crosby.

Or chaque jour comptait.

Chris Jones repéra, au milieu des gens qui attendaient, un homme à lunettes, les mains dans les poches d'un manteau noir, un chapeau assorti juché sur le sommet du crâne. Le « gorille » poussa Malko du coude.

— C'est un gars de la DOD.

Il s'avança à la rencontre de l'inconnu, et ils échangèrent une poignée de main. Le messenger de la DOD sortit de son manteau une grosse enveloppe marron qu'il glissa à Chris Jones avant de se perdre dans la foule. Malko l'ouvrit. Il y trouva des clefs de voiture avec un plan indiquant l'endroit où elle se trouvait. Le parking « National », la clef de la maison de Cherry Lane et un document dactylographié, paraphé par Marty Rogers. Malko le parcourut rapidement, et les battements de son cœur s'accéléchèrent. C'était un rapport de la DOD révélant que des mitraillettes utilisées dans l'attaque du château de Liezen faisaient partie d'un lot livré par la « Military Armement Corporation » à l'armée saoudienne.

À la fin de la note, Marty Rogers avait ajouté à la main « le contrat avait été établi par l'intermédiaire de Nafud Jidda. Appelez-moi dès que vous serez en ville. Wilbur Stockton habite 85 North N dans Radnor Heights, Arlington ».

Malko fonça vers la première cabine téléphonique et composa le numéro de la ligne directe du patron du Near East Desk.

Une foule considérable se pressait dans le *lobby* du National Airport. Des centaines de personnes étaient en liste d'attente sur tous les vols. À cause de l'embargo pétrolier, de nombreux vols avaient été supprimés.

Marty Rogers répondit lui-même à Malko. Il semblait très excité :

— Il est possible que nous nous trouvions en présence d'une énorme machination liée à l'embargo, dit-il. Essayez de trouver quelque chose sur Wilbur Stockton. (Il changea de ton.) Maintenant, allez-y doucement. Je me suis fait taper sur les doigts. Nafud Jidda a gueulé. Une des « huiles » du Pentagone a appelé la *Company* et a fait un barouf du diable. Encore plus que ce que je vous avais dit. Il paraît que Jidda a rendu tellement de services à ce pays qu'on l'entertera au cimetière d'Arlington, face à la Mecque. Sérieusement, le Pentagone a besoin de lui, pour fourguer leur quincaillerie.

Malko écoutait, songeur. Pourquoi le Saoudien cherchait-il tant à stopper les recherches le concernant, s'il avait la conscience tranquille ?

— Jidda s'est plaint à son ambassadeur qui a réagi, continua Marty

Rogers. J'ai donc refile le dossier à la DOD qui fera la liaison avec vous. Mais je ne veux plus rien d'écrit sur cette affaire tant que vous ne m'apporterez pas une confession de Jidda, signée avec son sang.

* *

*

La maison de Cherry Lane était glaciale, bien que Malko ait mis le chauffage en arrivant. Il se demanda par quoi il allait commencer. Ce n'était pas facile d'aborder un homme comme Wilbur Stockton pour lui poser le genre de questions qu'il avait à lui poser. Le congressman texan allait l'envoyer promener.

Dans cette affaire, Malko n'avait guère plus de pouvoir qu'un détective privé, tout en ayant la puissante C.I.A. derrière lui. Surtout lorsqu'il s'agissait d'un homme aussi important que le *chairman* de l'Energy Committee. Le seul mot de Congrès faisait tourner de l'œil le patron de la Central Intelligence Agency. Il n'en pouvait plus d'être interrogé par des commissions d'enquête qui s'obstinaient à lui demander combien de chefs d'État il avait voulu faire assassiner...

Le temps gris et la pluie glaciale donnaient envie à Malko de tout envoyer promener. On sonna à la porte. Un messenger lui remit un pli cacheté portant le paraphe de Marty Rogers, lui fit signer une décharge et disparut. Malko l'ouvrit. C'était un court « profil » de Wilbur Stockton, accompagné de plusieurs photos du congressman. Sa femme et le reste de sa famille se trouvaient en ce moment au Texas. Il conduisait une Lincoln Continental bleu métallisée, immatriculée IFG 417.

Malko regarda ses photos. Wilbur Stockton avait des mains, un nez, et une mâchoire énormes, la peau grumeleuse. Ses épaisses lunettes semblaient minuscules sur son nez. Un géant à l'allure un peu pataude.

Il y avait une ligne manuscrite à la fin du « profil ». La DOD essayait de vérifier les comptes en banque du congressman, mais cela prendrait du temps.

Malko consulta sa montre. 4 h 10. Il enfila son manteau de vigogne, résigné. En route pour le Capitol Hill. Chris Jones et Milton Brabeck, de nouveau, lui avaient été retirés. Ils ne dépendaient pas de la DOD, mais de la Division des Plans qui avait cessé officiellement de s'occuper de Nafud Jidda. Il rejoignit M. Street, puis tourna dans Pennsylvania Avenue. Il n'avait plus qu'à filer tout droit pour arriver au Congrès en passant devant la Maison Blanche et la DOD.

* *

Frigorifié, Malko remit en route le moteur et le chauffage de sa Ford « LTD ». Il devait faire – 5° dehors. La neige fondue s'était arrêtée de tomber, balayée par un vent glacial du nord-est... Mais au moins, le ciel était dégagé. Son niveau d'essence baissait dangereusement. Ce serait gênant de tomber en panne presque en face de la maison de Wilbur Stockton. Tout s'était relativement bien passé. Il était arrivé au parking des « Office House Buildings » où Wilbur Stockton avait sa place réservée, dans Indépendance Avenue, au moment où le congressman s'installait au volant de sa Continental.

Wilbur Stockton avait descendu Indépendance Avenue à la vitesse d'un escargot. Tournant ensuite autour du « Lincoln Memorial » pour prendre Arlington Memorial Bridge. Puis le long des berges du Potomac pour remonter vers Radnor Heights. C'était un tout petit quartier résidentiel adossé à l'énorme cimetière d'Arlington, avec une vue superbe sur Washington. Sa maison était petite, un seul étage, juste en face de la grille entourant l'immense cimetière. Au milieu d'un petit jardin, comme ses voisines.

Deux fenêtres du rez-de-chaussée étaient allumées. Wilbur Stockton avait rentré sa voiture au garage.

Encore une demi-heure et il s'en allait. La maison de Cherry Lane était quand même plus confortable que la Ford « LTD ». Les deux fenêtres s'éteignirent. Malko poussa un « ouf » de soulagement. C'était la fin de sa filature. D'ailleurs, il commençait à réaliser que les ordres de la C.I.A. étaient stupides. Il aurait fallu une dizaine de personnes pour enquêter efficacement sur Stockton. Malko n'avait pas envie de jouer les détectives privés. Tout l'hiver et le printemps... Sans même savoir ce qu'il cherchait.

Il passa en *drive* et au même moment eut un choc au cœur.

Les feux arrière de la Continental venaient de s'allumer. Wilbur Stockton ressortait de chez lui. Du coup, Malko en oublia le froid. Il éteignit ses feux de position et coupa son moteur. La Continental sortit lentement en marche arrière et passa devant lui, tournant dans North Nash Vers Arlington Boulevard.

Trente secondes plus tard, Malko démarra à son tour. Il y avait peu de circulation et à l'allure où conduisait le congressman, il avait peu de chance de le perdre. Celui-ci filait maintenant sur le freeway longeant la berge du Potomac. Il s'engagea dans la rampe menant au Théodore Roosevelt Bridge ; il retournait à Washington.

Le haut talon aiguille frôla le visage de Malko, manquant de l'éborgner. Il eut un geste de recul. Déjà la fille assise sur son trapèze de velours revenait sur lui. En riant et en agitant ses longues jambes gainées de filet noir. À part ça, elle ne portait qu'une sorte de guêpière pailletée noire dont le haut en balconnet découvrait deux seins laitueux et ronds. Trois autres filles se balançaient ainsi, assises sur des trapèzes de cirque fixés au plafond, au-dessus des clients du *Speakeasie*. Agitant leurs longues jambes, aguichant les consommateurs, esquivant ceux qui tentaient de les pincer au passage et se reflétant dans la grande glace qui surmontait le bar au fond de la salle. L'estrade était au milieu, surélevée comme un ring de boxe. La salle était enfumée, bruyante, et un pianiste massacrait de vieux airs de Square Dance. L'ambiance était empreinte d'une bonne humeur vulgaire. Il n'y avait pratiquement que des hommes. L'affiche, sur la porte en bois imitant les anciens saloons, annonçait : « Strip-tease à onze heures. Miss Anita. The Porto-Rican Bombshell. »

Malko avait choisi une banquette d'où il pouvait surveiller la porte. Wilbur Stockton se trouvait deux banquettes plus loin, devant son troisième *J & B*. Il ne prêtait pas une attention particulière aux filles des trapèzes et Malko se dit qu'il était venu pour le strip-tease. Situé dans K Street, à la limite du quartier chinois, le *Speakeasie* était avec le *Silver Slipper* un des rares « mauvais lieux » de Washington DC. La présence du congressman n'avait pas grande signification. N'importe quel homme seul pouvait très licitement venir passer une heure dans ce genre d'endroit, avant de rentrer sagement chez lui. Au moins il y faisait chaud. En attendant, Malko se distrait en comptant les reprises dans les bas noirs de la fille qui se balançait au-dessus de lui... Sa voiture était garée dans la rue, juste derrière celle du congressman. Après cinq heures, le centre de Washington était pratiquement désert.

La trapéziste cessa soudain de se balancer et se laissa glisser sur une table d'où elle sauta à terre, ondulant en passant devant Malko. Il y eut un roulement de tambour et le pianiste s'arrêta enfin, plongeant son melon noir dans un verre de bière.

La voix du haut-parleur annonça :

— Miss Anita, directly from Porto-Rico !

Il y eut quelques applaudissements timides et des sifflements. Le haut-parleur commença à déverser un mélange de congas, de bamabas et de cha-cha-cha...

Du fond de la salle, une majestueuse et flamboyante créature s'avança lentement à travers les tables, envoyant des baisers aux spectateurs et monta sur la scène où elle s'immobilisa.

On avait dû dépouiller tout un troupeau d'autruches pour fabriquer son costume de plumes teintés en rouge vif, complété par une sorte de

tiare de plumes hautes de près d'un mètre. Seules les épaules émergeaient des boas constituant son costume.

La tiare effleurait le plafond du *Speakeasy* et la strip-teaseuse était montée sur des talons de vingt centimètres, presque aussi longs que ces faux cils...

C'était Anita, the Porto-Rican Bombshell.

Elle commença à évoluer au son de la musique, une sorte de danse déhanchée, de tournoiements qui découvraient de longues jambes jusqu'en haut des cuisses par moments.

Jusqu'à ce que les cris dans la salle lui fassent comprendre qu'il était temps de passer à quelque chose de plus conséquent. Alors, elle ôta quelques plumes, découvrant un maillot pailleté.

Elle continua ainsi, se débarrassant de ses boas un par un, s'enroulant dedans, dansant, s'approchant des tables entourant la scène avec des déhanchements provocants, se dépouillant peu à peu au milieu des sifflements et des applaudissements. Enfin, elle ôta son soutien-gorge pailleté, mais aussitôt se couvrit la poitrine de son dernier boa.

La musique s'arrêta d'un coup. Avec une lenteur calculée, Anita fit glisser une dernière fois le boa le long de ses seins et le laissa tomber, découvrant entièrement la poitrine.

Celle-ci était fabuleuse. Si ronde, si ferme et si haute que ce ne pouvait être qu'un bloc de silicone... Malko tourna la tête vers Wilbur Stockton. Le congressman semblait fasciné, le corps penché en avant, il la buvait des yeux. Ce n'était pas le désir rigolard qu'on discernait chez la plupart des autres spectateurs, mais une sorte de ferveur religieuse.

Il ne restait plus à la belle Anita qu'un minuscule cache-sexe en paillettes rouges et ses hauts talons.

Elle continua à onduler sur scène, se caressant les seins, mimant le plaisir, se déhanchant, se cambrant dans un numéro ultra-classique. À cause de sa fabuleuse poitrine, son corps était assez étonnant, la taille très fine. Mais elle devait bien avoir trente ans.

De nouveau, la musique qui avait repris, s'arrêta. Avec des gestes d'une lenteur provocante, Anita commença à défaire les lacets qui tenaient le cache-sexe rouge... Au moment où elle l'enleva, la lumière s'éteignit. Lorsqu'elle se ralluma la scène était vide.

Il y eut quelques applaudissements assez mous.

Malko bâilla et tourna la tête vers la banquettes où se trouvait le congressman. Il eut un choc au cœur. Wilbur Stockton avait disparu !

En hâte, il posa un billet de dix dollars sur sa table et fonça à travers la salle, tandis que les trapézistes remontaient sur leurs engins. Il franchit la porte du *Speakeasy* et immédiatement vit les feux de la Continental allumés. Le congressman était à l'intérieur. Il se hâta vers

la sienne et s'y installa. Bizarrement, Wilbur Stockton ne démarrait pas... Cinq minutes passèrent, puis dix. Malko commençait à être sérieusement intrigué. Enfin, une femme en pantalon, un foulard sur la tête, traversa la rue en courant et ouvrit la portière de la Continental. Malko la vit s'installer sur la banquette avant, ôter son foulard, secouer ses longs cheveux... S'il avait eu des doutes sur son identité, ils furent vite dissipés. La compagne de Wilbur Stockton venait de lui passer un boa rouge autour du cou ! L'attirant et l'embrassant avec fougue.

Malko n'en croyait pas ses yeux. Le respectable Wilbur Stockton, chairman de l'Energy Committee, un boa de plumes d'autruche rouges autour du cou et dans les bras d'une strip-teaseuse, ce n'était pas mal.

Une voiture de police passa lentement dans K Street, Wilbur Stockton démarra aussitôt, Malko sur ses talons. Il resta sur K Street jusqu'à la 23rd Street, tournant autour de Washington Circle pour filer vers le sud.

Au Lincoln Memorial, Malko faillit les perdre. Car au lieu de prendre, comme il s'y attendait, Arlington Memorial Bridge, Wilbur Stockton refit le tour complet du Mémorial ! À la hauteur de French Drive, la tête de sa compagne plongea sur la banquette et la conduite du congressman devint franchement chaotique. Malko se dit qu'il allait rater le pont au prochain passage.

Dieu merci, elle reprit sa position initiale et il s'engagea sur le pont menant en Virginie.

Il n'y avait pas de doute. Wilbur Stockton ramenait chez lui sa strip-teaseuse ! Ce n'était sûrement pas une aventure fortuite. Il n'avait même pas parlé à la pulpeuse Anita avant de l'embarquer. Ce ne pouvait être qu'une liaison régulière... En soi, le fait que Wilbur Stockton ait une liaison ne voulait pas dire grand-chose. Mais pour un homme aussi conservateur et respectable que le congressman, il y avait prise à un chantage. Et qui dit chantage...

La Continental s'arrêta juste en face de la maison sans entrer dans le garage. Heureusement, la 12th North était totalement déserte. Enfin, Wilbur Stockton sortit de sa voiture et entraîna la strip-teaseuse par la main. Mais au lieu de se diriger vers sa maison, ils pénétrèrent dans la demeure voisine ! Une fenêtre s'alluma au rez-de-chaussée, puis au premier.

Cette fois, il y avait peu de chance que le congressman ressorte. Malko pouvait enfin aller se coucher. Il démarra et fit demi-tour, pensant au prochain pas. Comment aborder Wilbur Stockton et lui faire parler de l'embargo ? C'était plus que délicat. Mais à ce stade peut-être que le F.B.I., ou la DOD, lui donnerait un coup de main. Il tenait enfin quelque chose de concret.

Derrière lui, une voiture donna soudain un coup de phares. Malko

fut surpris, il ne l'avait pas entendu venir. Il accéléra franchissant l'intersection avec North Oaks Street, protégée par un « Stop ». Il eut à peine le temps de voir surgir sur sa gauche l'énorme masse d'un capot de camion. Il donna un violent coup de volant, jura, puis le choc effroyable et le bruit de la tôle écrasée dominèrent tout. La Ford de Malko partit en tournoyant, heurta le trottoir. Sa tête porta sur un des montants et, accroché à son volant, il sentit la voiture entamer un premier tonneau.

L'énorme bétonneuse dont la cuve tournait lentement stoppa au milieu de la 12th North Street, tous phares allumés. Son pare-chocs massif n'avait même pas été égratigné par le choc contre la Ford. Un homme sauta à terre et courut vers la voiture renversée sur le toit, les quatre roues en l'air. L'essence commençait à s'écouler goutte à goutte du réservoir crevé ; le pare-brise en miettes et une portière arrachée avaient jailli à plusieurs mètres. Le pavillon s'était écrasé et on avait l'impression d'avoir affaire à une décapotable...

La voiture qui avait fait appel de phares s'arrêta après le carrefour. Un homme en jaillit et courut à son tour vers la voiture renversée, rejoignant l'autre. Anouar brandissait son pistolet à gaz cyanhydrique pour plus de sûreté, bien que le choc ait sûrement été suffisant pour tuer leur adversaire.

— Où est-il ? cria Anouar. Dépêchons-nous.

Le bruit de l'accident avait certainement attiré l'attention. Mais, à cause des restrictions d'essence il y avait moins de voitures de police et, de toute façon, elles venaient rarement dans le quartier tranquille adossé au cimetière.

— Recule le camion ! hurla Anouar.

La bétonneuse bloquait toute la rue. Jalloud remonta dans la cabine, fit grincer les leviers de vitesse, recula brutalement dans le North Oaks, écrasant involontairement l'avant d'une voiture en stationnement. Les deux Arabes avaient volé la bétonneuse, tandis que Malko se trouvait au *Speakeasy*, dans un chantier près du Garfinckel's Theater. Ils suivaient Malko pas à pas depuis son arrivée à Washington. Guettant une occasion favorable. La maison de Cherry Lane ne leur inspirait pas confiance et ils avaient attendu. Sachant que Malko allait revenir automatiquement derrière le congressman, ils avaient monté leur guet-apens. Un accident était l'occasion rêvée pour se débarrasser de lui...

Lorsque Jalloud revint, Anouar n'était toujours pas arrivé à ouvrir les portières bloquées. À cause de l'obscurité, on ne voyait rien de l'intérieur de la voiture. À deux, ils parvinrent à ouvrir une portière. Anouar se précipita, allongea le bras vers l'avant, braquant le pistolet.

— Il s'est sauvé ! s'écria-t-il.

Jalloud se pencha à son tour. L'avant était vide. À l'arrière, personne ne pouvait se cacher. Les deux tueurs firent le tour en courant. La Ford avait parcouru près de trente mètres sous le choc du camion. Le conducteur avait dû être éjecté et gisait quelque part dans l'obscurité.

Il n'y avait plus qu'à l'achever s'il était encore vivant. Une fenêtre s'alluma dans la maison qui faisait le coin de 12th North et de Oaks North. Un homme apparut à la fenêtre et cria :

— Il y a un accident ?

Il ne manquait plus que cela... Les deux Arabes s'immobilisèrent dans la zone d'ombre près de la voiture. Sans répondre. L'inconnu referma sa fenêtre et, aussitôt, Anouar et Jalloud se dirigèrent vers la zone où devait se trouver le conducteur de la Ford.

* *

*

Malko reprit connaissance, une douleur lancinante dans la tempe gauche. Quelque chose de rugueux appuyait contre sa joue. Tout était noir, et il ignorait totalement où il se trouvait. Il dut faire un effort mental gigantesque pour se rappeler ce qui était arrivé. Il était couché sur le sol le long d'un mur. Son pardessus de vigogne était déchiré, couvert de boue. Il était ankylosé, engourdi, sa jambe droite le faisait souffrir, des taches lumineuses passaient devant ses yeux. Il étouffa un gémissement en se remettant debout. La mémoire lui revint brusquement. Il revit le choc du camion, regarda autour de lui. La Ford se trouvait à plusieurs dizaines de mètres, les quatre roues en l'air. Il aperçut deux silhouettes à côté. On devait le chercher là-bas. Il ouvrait la bouche pour appeler à l'aide lorsqu'il réalisa l'étrangeté de cet accident. L'appel de phares derrière lui, le camion brûlant le stop dans cette rue tranquille. Fiévreusement, il chercha son pistolet extra-plat, sans le trouver. Il ne se souvenait plus si l'arme était restée dans la voiture ou s'il l'avait perdue dans l'accident.

Il observa les deux hommes près de la Ford, collé dans l'ombre du mur du cimetière. Prêtant l'oreille, il les entendit s'interpeller en arabe ! Ça en effaça presque ses douleurs ! Enfin une preuve palpable de ses soupçons.

Les deux hommes s'éloignèrent de la Ford accidentée, venant vers lui. Pendant quelques secondes, il put espérer qu'ils n'allaient pas le voir. Puis il se rendit compte qu'ils balayaient tout l'espace entre le carrefour et l'endroit où la voiture s'était écrasée. Il n'avait aucune chance d'échapper à leurs recherches, et ils étaient sûrement armés. Il commença à s'éloigner tout doucement, longeant le mur du cimetière. Sa jambe droite le forçait à boiter. Les deux Arabes le rattraperaient en dix mètres... Le cri assourdi le fit sursauter :

— Chouf(30) !

Un des Arabes l'avait vu. Il se mit à courir vers lui. Alors qu'il passait sous la lumière d'un réverbère, Malko aperçut son visage et l'objet noir dans sa main droite. Le second lui avait emboîté le pas. Ils

venaient l'achever. Jamais il n'aurait le temps de se réfugier dans une des maisons de la rue. Il regarda la grille qui surmontait le mur derrière lui. De l'autre côté, il y avait l'immensité du cimetière d'Arlington. Près de quatre cents acres de pelouses, d'arbres, de vallonnements. Là il aurait une chance d'échapper. Il parvint à se hisser sur le mur qui soutenait la grille. Sa jambe droite lui refusait tout service. Au prix d'un effort surhumain, il arriva au faîte de la grille, s'appuya dessus, sentant les pointes lui déchirer l'estomac à travers son pardessus, et bascula de l'autre côté ! Achèvement de déchirer son pardessus au passage. Il tomba lourdement sur le gazon humide, sentit le froid d'une plaque de métal, se raccrocha à une croix blanche pour se relever et tenta de s'orienter. Il se trouvait à l'extrême nord du cimetière. Un demi-mille au sud se trouvait le « Monument of the Unknowns ». Veillé jour et nuit par une garde d'honneur.

* *

*

Anouar leva son pistolet à cyanure et le rabaissa, furieux. Malko se trouvait trop loin ! Lorsqu'il arriva au pied de la grille du cimetière, sa victime était déjà retombée de l'autre côté. Au même moment, le feu tournant d'une voiture de patrouille apparut au fond de la 12^e rue.

— Poursuis-le ! cria Jalloud. Je te retrouve ici plus tard.

Anouar se rua sur la grille du cimetière dix secondes après que Malko soit retombé de l'autre côté. Jalloud se précipita dans leur voiture et démarra. Il y avait peu de chance que la voiture de patrouille le poursuive. En cas d'accident, la consigne de la police était impérative. Secourir les blessés d'abord. Quant à Anouar, il se cacherait dans le cimetière jusqu'à ce que Jalloud vienne le récupérer. Anouar retourna sur la pelouse d'Arlington, s'accroupit dans l'ombre, vérifia le pistolet et tendit l'oreille. C'était la première fois qu'il venait à Arlington. Il perçut un bruit léger devant lui et partit en courant dans cette direction, zigzaguant entre les croix blanches des Américains morts pour leur patrie.

* *

*

Se confondant avec l'ombre d'un arbre, Malko essaya de lire le nom sur la plaque de l'allée : Lincoln Drive. Il essayait de se diriger au jugé, connaissant vaguement la topographie du cimetière. Il fallait qu'il continue vers le sud, contournant le J.F.K. Memorial, pour remonter ensuite vers l'ouest où se trouvait le « Monument of the Unknowns ».

Il avait entendu quelqu'un sauter dans le cimetière derrière lui. Au

moins un des tueurs était à ses trousses.

Il franchit Lincoln Drive et clopina à travers l'espace découvert qui le séparait du William Taft Monument, traînant sa jambe droite.

Le ciel s'était encore éclairci et la lune brillait sur l'énorme cimetière. De l'autre côté du Potomac, Malko apercevait les lumières de Washington. Il glissa sur une plaque de bronze enfoncée dans le gazon et s'étala dans l'herbe humide avec un cri de douleur ! Il se releva aussitôt, furieux de s'être signalé, repartit le plus vite qu'il le put.

Priant pour que ses adversaires aient abandonné la poursuite.

Il contourna le J.F.K. Gravesite, suivit pendant un quart de mille une allée qui filait vers le sud et dut s'arrêter, hors de souffle, dans un bosquet. Il était séparé de l'esplanade où se trouvait le « Monument of the Unknowns » par un espace découvert se terminant par une rangée d'arbres. Il s'écroula les yeux sans parvenir à voir la sentinelle qui devait se trouver près du monument. Il hésitait à appeler. Ses adversaires risquaient de réagir avant la sentinelle. Il demeura immobile, reprenant son souffle. Après ce qu'il avait découvert, c'était trop bête de se faire tuer. Puis il commença à grimper la pelouse en pente, menant à l'esplanade, traînant la jambe. Il parvint ainsi sans encombre à la dernière ligne d'arbres, bordant l'esplanade. Il distinguait la masse claire du monument.

Soudain, un des arbres qui l'entourait sembla se dédoubler, et une silhouette s'avança brusquement vers Malko, le bras tendu dans sa direction. Il voulut bondir pour s'éloigner mais sa jambe se déroba sous lui. Il tomba, roulant sur lui-même, vit la silhouette du tueur dressé au-dessus de lui, son arme brandie. Immédiatement, Malko sut qu'il s'agissait d'un pistolet à acide cyanhydrique. Avec une arme ordinaire le tueur l'aurait déjà criblé de balles. Alors qu'avec cette arme spéciale il fallait atteindre le visage.

De toutes ses forces, Malko envoya son pied gauche en avant, frappant le tibia du tueur. Celui-ci tomba à son tour dans la boue. Aussitôt, Malko lui saisit le poignet, le lui clouant au sol. Le tueur essayait désespérément de tourner son poignet pour que le canon du pistolet soit dirigé directement sur le visage de Malko. Autrement, il risquait seulement de se suicider. Les deux hommes luttèrent sans un mot, soufflant comme des phoques, concentrés sur un seul but. Mais Malko, affaibli par l'accident, sentit qu'il ne pourrait pas longtemps garder le dessus. De toute la force de ses poumons, il hurla :

— *Help me ! Help me !*

* *

*

Bob Weaver regardait les étoiles qui brillaient dans le ciel glacé au-dessus de l'immense cimetière d'Arlington, en écoutant les « *Katyhids* (31) » qui chantaient autour de lui. Minuit était passé depuis dix minutes, et il lui restait encore quarante minutes avant de pouvoir aller se reposer dans le *trailer* où dormaient ses six camarades de la garde du *Soldat Inconnu*. Tous des volontaires comme lui. Pour passer le temps, il se demandait qui était ce type mort quarante-cinq ans plus tôt dans une guerre qui devait être la dernière. Et comment il était mort ? Peut-être par une belle nuit comme celle-ci. Le monument de cinquante tonnes en marbre blanc du Colorado brillait doucement dans la pénombre. Bob Weaver se dit qu'il fallait être un peu romantique pour s'être porté volontaire. Mais il ne le regrettait pas. Cela nécessitait des états de service impeccables, sans même une contravention, pour postuler la garde. Dans la journée, cela allait, seulement les nuits étaient longues. De jour, toutes les demi-heures, la courte cérémonie du changement de garde rompait la monotonie.

Mais la nuit, il n'y avait rien à faire, le cimetière étant interdit au public. Bob Weaver cessa de s'intéresser à la mort de l'inconnu et recommença à se demander s'il allait s'acheter une maison ou non.

Changeant son lourd M. 14 chargé sur son épaule droite, il fit demi-tour et recommença à compter les vingt et un pas jusqu'au prochain demi-tour. Mécaniquement. La nuit, le temps passait lentement et semblait peser sur les épaules comme la vie.

— *Help me !*

Le cri était si soudain, si proche et si inattendu que Bob Weaver s'arrêta net. Croyant être le jouet d'une hallucination ! Qui pouvait crier dans ce cimetière désert ? Le cri se répéta. Venant de la ligne d'arbres à une quinzaine de mètres. Bob Weaver hésita, affolé. Les consignes étaient formelles. L'homme de garde ne devait pas quitter son poste. Mais les consignes ne prévoyaient pas un appel au secours au milieu de la nuit. Il écarquilla les yeux et distingua deux silhouettes emmêlées sur le sol. Une troisième fois, le cri vrilla ses oreilles. Il tourna la tête vers le *trailer* où se trouvaient ses six camarades, cherchant de l'aide. Mais ils ne semblaient pas avoir entendu.

La décision lui appartenait.

Il hésita encore une fraction de seconde, puis prenant son M. 14 à la main, il partit en courant vers le lieu de la lutte, gêné par son uniforme de parade fraîchement repassé.

En approchant, il vit deux hommes luttant pour la possession de ce qui lui sembla être un pistolet. Un des deux hommes l'interpella en anglais avec un léger accent.

— *Help ! He is trying to kill me*(32) !

Bob Weaver tourna quelques instant autour des deux hommes, ne sachant que faire, n'osant pas utiliser son fusil chargé. Puis, il se

décida enfin à le poser contre un arbre et tenta de se mêler à la lutte. À son tour, il saisit le poignet de l'homme qui tenait le pistolet. Essayant de le désarmer. Mais le terrain était si glissant qu'il perdit l'équilibre tombant à côté du tueur. Sans lâcher son poignet. Son index appuya involontairement sur la détente et il sentit un déclic. Il y eut un « pshuitt » presque silencieux. Bob Weaver éprouva une sensation de froid glacial sur le visage et eut brusquement l'impression que sa poitrine se rétrécissait sous son uniforme, que son visage se transformait en bloc de glace. Il essaya de dire quelque chose sans qu'aucun mot ne sorte de sa bouche. L'homme qui avait tenu le pistolet gisait étrangement immobile à ses côtés, les deux mains crispées contre sa gorge. La dernière pensée de Bob Weaver fut une incompréhension totale. Le canon de l'arme pointé juste entre leurs deux visages semblait n'avoir craché aucun projectile... Puis les étoiles parurent s'éteindre toutes en même temps, et il ne sentit plus rien.

Malko se releva en titubant. L'homme qui l'avait poursuivi gisait sur le dos, les yeux vitreux, mourant. Il saisit le M. 14 appuyé à l'arbre, manœuvra la culasse et lâcha coup sur coup trois balles vers le ciel. Les détonations retentirent dans le silence, et les « katyhids » se turent brusquement autour de lui.

Une lumière s'alluma dans le *trailer*, derrière le monument de marbre blanc déserté. Bob Weaver, les yeux grands ouverts, son visage enfantin crispé de douleur, ne voyait plus les étoiles au-dessus de lui. Il ne finirait jamais son engagement au Troisième US Infantry.

Marty Rogers tourna et retourna le passeport entre ses doigts d'un air dégoûté avant de le jeter sur le bureau.

— Faux ! dit-il. République de Libye. Ou plutôt un vrai passeport que des officiels libyens ont livré en blanc. Il n'y avait plus qu'à mettre le nom HASSAN KHARGH. Les autres papiers trouvés sur lui étaient au même nom. Nous avons contacté l'ambassade libyenne. Ils ne connaissent personne de ce nom. Ils disent que le passeport a été volé... Impossible de prouver le contraire. Il y a aussi des centaines de terroristes qui se promènent à travers le monde, munis de « faux vrais passeports » impossibles à déceler.

Le corps du tueur reposait à la morgue de la petite ville d'Arlington. Malko marchait difficilement en dépit des injections de novocaïne qu'on lui avait fait pour soulager les ligaments déchirés de sa cheville.

Ils se trouvaient dans l'Executive Building à Langley, dans le bureau du chef de la Near East Division. En compagnie de son adjoint et du patron de la Domestic Opérations Division, Larry O'Neal avec deux représentants de la DOD et un du F.B.I.

La mort du soldat de la garde au monument aux Morts avait déclenché pas mal de remous. Larry O'Neal avait passé la matinée au téléphone pour arrondir les angles avec le F.B.I. et l'Intelligence Service de l'U. S Army, Arlington étant un terrain militaire.

La DOD avait dû repasser l'affaire du faux accident au F.B.I.

— Il n'y a aucun moyen de savoir d'où il venait ?

Marty Rogers consulta une fiche devant lui.

— Il est entré aux U.S.A. il y a deux mois comme touriste, a donné à l'immigration l'adresse d'un hôtel à New York, le *Century*. Il n'y a jamais mis les pieds et a probablement voyagé dans le pays sous un autre nom. Il peut avoir été n'importe où.

Malko regarda le faux paquet de cigarettes posé sur le bureau. Il contenait trois cartouches du mortel gaz cyan-hydrique tiré par le pistolet. L'homme tué sous le nom de Hassan Khargh était inconnu du F.B.I. et de la C.I.A. Malko était persuadé que l'homme mort à Arlington était responsable de l'assassinat de Mary O'Connor. Que ce tueur avait un lien avec Nafud Jidda et Richard Crosby, et que le tout était lié à l'embargo. Mais il ne possédait pas la moindre preuve matérielle de ces présomptions. Larry O'Neal continua :

— Le F.B.I. essaie de reprendre l'affaire de Boston, dit-il. Malheureusement, vous n'avez pu identifier la voiture des tueurs, et la bétonnière avait été volée dans un chantier.

Malko secoua la tête. Sans illusion. Le tueur survivant était certainement loin. Le seul élément à creuser était Wilbur Stockton. Il étouffa un bâillement. Il n'avait pas dormi plus de quatre heures. Jamais le cimetière d'Arlington n'avait connu de nuit une telle animation. Larry O'Neal, tiré de son lit à une heure du matin, n'avait pas beaucoup plus dormi. Bob Weaver, le malheureux soldat tué, reposait dans une chapelle ardente. Dans quelques jours il serait enterré à quelques mètres de l'endroit qu'il gardait. Sa famille en avait fait la demande, acceptée par le Pentagone. Un représentant du F.B.I. avait réuni les quelques journalistes au courant de l'histoire pour leur demander de garder le silence jusqu'à nouvel ordre, dans l'intérêt de la sécurité des États-Unis.

— Bien, qu'allez-vous faire ? demanda Marty à Malko.

— Chris et Milton surveillent la maison d'Anita. Le guet-apens a été préparé pendant que je me trouvais au *Speakeasy*, expliqua Malko. Donc, les tueurs devaient être certains que je reviendrai dans cette rue. Ils étaient donc au courant de la liaison de Wilbur Stockton. Ce qui semblerait prouver qu'il y a un lien entre les deux choses.

Marty Rogers se frotta le menton avec un demi-sourire.

— Ce n'est pas évident. Moi aussi, j'avais entendu parler de cette liaison. C'est pour cela que je vous ai conseillé de suivre Stockton. Mais nous devons être très prudents avec lui. C'est un des membres les plus puissants du Congrès. La double tentative de meurtre dont vous avez été victime ne l'engage en rien. Nous n'avons légalement rien à lui reprocher. C'est son droit le plus strict d'entretenir une liaison avec une strip-teaseuse. La première tentative de meurtre a été commise en face de chez lui, mais il n'était même pas conscient que vous le suiviez. De plus il était déjà rentré. Nous sommes tributaires de sa bonne volonté.

— Je peux prévoir qu'elle ne sera pas inextensible, soupira Malko. Vous n'avez rien appris sur cette Anita ?

— Pas encore, dit Larry O'Neal. Le F.B.I. a été voir son employeur. Je crois qu'il faut que vous preniez votre courage à deux mains et que vous montiez sur la Colline...

— J'y vais, dit Malko, résigné.

La DOD lui avait fournie une nouvelle voiture, une autre LTD. Un peu plus tard, en roulant sur le George Washington Memorial Parkway, vers Washington, il se demanda comment Wilbur Stockton allait l'accueillir. Normalement, il n'était au courant de rien, puisque les journaux n'avaient pas parlé de l'incident d'Arlington. Il doubla un des petits bus bleus de la C.I.A. qui effectuaient la liaison entre Langley et la DOD. À travers la vitre, Larry O'Neal lui envoya un petit signe d'encouragement.

Les couloirs de Capitol Hill bruissaient de rumeurs concernant la prochaine levée de l'embargo, suite à une décision présidentielle d'accepter le blocus théorique d'Israël réclamé par les Arabes. Des groupes animés discutaient à la buvette du Congrès. Malko se dirigea vers le bureau de Wilbur Stockton, qui faisait face au bâtiment de la cour suprême. Le bureau étant fermé à clé, il dut attendre cinq minutes que la secrétaire revienne, une tasse de café à la main. C'était une imposante matrone aux lunettes en forme de papillon cerclées de faux diamants. Elle leva un regard interrogateur sur Malko.

— Mr. Wilbur Stockton ?

— Je crains que vous ne puissiez le joindre aujourd'hui. Puis-je prendre un message ?

— Il s'agit d'une question très importante. Personnelle. Quand pourrais-je obtenir un rendez-vous ?

La secrétaire laissa tomber ses lunettes sur sa poitrine et lança à Malko un regard inquisiteur. Puis elle secoua de nouveau la tête.

— *Well*, je crains que ce ne soit impossible pour le moment. Mr. Stockton a été hospitalisé ce matin au Bethesda Naval Hospital. Pour une durée indéterminée.

— Qu'est-ce qu'il a ? ne put s'empêcher de demander Malko.

— Il ne me l'a pas dit.

Elle s'assit à sa machine, cessant ostensiblement de s'occuper de Malko.

Celui-ci quitta le bureau et regagna en boitant le parking de Indépendance Avenue. Plus que perplexe. C'était quand même une très étrange coïncidence que Wilbur Stockton se mette hors circuit le lendemain même de l'incident. À l'abri des questions gênantes.

Une fois de plus, il reprit la route de Virginie. La pulpeuse Anita était peut-être revenue à Radnor Heights.

Il lui fallut près de vingt minutes pour rejoindre la petite rue où il avait failli être tué la veille. Sans les innombrables piqûres qu'on lui avait administrées au service d'urgence de St. Élisabeth Hospital, il ne tiendrait pas debout. Toutes les quatre heures il devait prendre des comprimés pour juguler sa migraine due au traumatisme crânien.

Il ne restait plus aucune trace de l'accident. La police avait fait enlever la bétonnière et la LTD en miettes, seule une grosse tache d'huile sur la chaussée indiquait le lieu de l'accident. Il avait récupéré son pistolet extra-plat, trouvé dans la LTD, par l'intermédiaire de Larry O'Neal.

Une Ford gris foncé avec une discrète antenne était garée en face de la petite maison où Wilbur Stockton avait passé la nuit. Un Chris

Jones frigorifié et furieux en jaillit. Milton Brabeck mangeait un sandwich à l'intérieur.

— Elle n'est pas revenue, annonça le « gorille ». Qu'est-ce qu'on fait ?

— Vous attendez, dit Malko. Si elle revient, légalement ou pas, vous l'empêchez de repartir...

Malko fit demi-tour. Direction Bethesda.

* *

*

L'infirmière en courte blouse blanche revint vers Malko, désolée.

— Le docteur Petworth a interdit toutes visites à Mr. Stockton, annonça-t-elle. Vous devriez contacter sa secrétaire.

C'était amusant, mais Malko n'eut pas envie de rire.

— Pourrais-je m'entretenir avec le docteur Petworth ?

L'infirmière pris l'air choqué.

— Le docteur Petworth refusera certainement de discuter de l'état d'un de ses patients si vous n'êtes pas de la famille.

Malko la retint :

— Pouvez-vous lui faire part de ma visite ?

Il lui tendit sa carte, qu'elle prit.

— Je vais la lui donner immédiatement, affirma-t-elle.

Il la regarda s'éloigner dans le couloir et ouvrir la troisième porte à gauche. Au lieu de sortir, il fit le tour de la rotonde, s'installa dans une cabine téléphonique et composa le numéro des informations météo... Wilbur Stockton n'avait pas été difficile à trouver à la VIP Section « The Tower », la meilleure section de Bethesda. L'infirmière repassa devant Malko sans même le voir. Il raccrocha aussitôt. Tranquillement, il se dirigea vers la porte où elle était entrée, frappa et entra.

Wilbur Stockton, vêtu d'un pyjama violet, était en train de lire le *Washington Post*, une valise ouverte près de son lit, pleine de lettres non ouvertes. Il baissa son journal, un sourire aux lèvres, croyant sans doute que c'était l'infirmière. En voyant Malko, son sourire se figea. Il semblait en excellente santé.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il d'un ton rogne.

— Vous êtes Wilbur Stockton ?

— Je vous ai demandé qui vous étiez ! aboya le congressman. Vous n'avez pas le droit d'entrer ici.

— Sir, dit Malko, j'effectue une enquête pour une agence fédérale et j'ai une raison très sérieuse de vous parler. Il est possible qu'à votre insu vous soyez impliqué dans un complot intéressant la sécurité des États-Unis. Deux personnes...

Le congressman culpa Malko.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ! Je ne sais pas de quoi vous parlez. Je n'ai rien à dire à personne.

Malko s'aperçut que sa main pressait déjà le bouton de la sonnette appelant l'infirmière. Son temps était hautement limité.

— Sir, demanda-t-il, avez-vous fait l'objet d'une tentative de chantage ?

Jamais il n'aurait pensé provoquer chez Wilbur Stockton une réaction aussi violente. Le Congressman rejeta ses draps et bondit de son lit, ses énormes mains en avant.

— *Motherfucker*(33), gronda-t-il, vous allez voir...

Malko se souciait peu d'engager un combat avec le congressman. Il battit en retraite vers le couloir, poursuivi par Stockton qui se mit à hurler :

— Nurse ! Nurse !

Une vieille infirmière déboula de l'autre bout du couloir. Malko, toute honte bue, oublia la douleur de sa cheville et se hâta vers la rotonde, poursuivi par les glapissements du « malade ». Il rejoignit sa voiture et sortit du parking de Bethesda sans être inquiété. Roulant vers Washington, il récapitula. Wilbur Stockton ne les aiderait pas. Il restait la belle Anita. Si elle était encore vivante.

* *

*

La serrure céda avec un « clic » discret et le « plombier » de la DOD s'effaça. Chris Jones repoussa la porte du pied et se glissa à l'intérieur. Toute l'opération n'avait pas duré cinq minutes. Mais il avait fallu dix heures de tergiversations administratives pour la préparer. La Domestic Operations Division avait dû obtenir une *clearance* de la Division des Plans, qui, elle-même, avait dû en référer aux plus hautes instances de la *Company*. Une voiture du F.B.I. stationnait dans la rue afin de fournir une couverture légale aux « plombiers » si un incident survenait.

Chris Jones décrocha son walkie-talkie de sa ceinture et appela la voiture du F.B.I.

— Nous sommes à l'intérieur, tout va bien.

— Dépêchez-vous, répondit une voix sèche.

Le spécialiste du *debugging*(34) était déjà au travail avec sa console portative, vérifiant si la maison d'Anita Deer était protégée par des dispositifs électroniques. Malko et Chris parcoururent les pièces du rez-de-chaussée rapidement. C'était impersonnel et sans goût, avec de vieux fauteuils, un piano et un rocking-chair. Au premier, la porte d'un placard à vêtements était ouverte et le placard à moitié vide.

Comme si la strip-teaseuse était partie rapidement.

Ils examinèrent la chambre à coucher, avec un *king-size bed* et une large glace en face. Chris Jones leva la tête vers le plafond, automatiquement. Au bout de quelques secondes, il tendit le doigt vers un point, près de la tête du lit.

Malko suivit la direction de son regard.

Le trou était minuscule et se confondait avec les motifs d'une moulure. Parfait pour laisser passer l'objectif d'une mini-caméra qui prenait tout le lit dans son champ. À condition qu'on laisse allumé dans la chambre. Chris Jones farfouilla, trouva un escabeau, puis dénicha la trappe qui menait au grenier. Les deux hommes y grimpèrent. Près du trou, ils découvrirent un étui vide de pellicule Kodak.

Quelqu'un, au courant de la liaison du congressman avait décidé de faire chanter Wilbur Stockton, avec ou sans la complicité d'Anita.

Étant donné son départ précipité, plutôt avec sa complicité. Cinq minutes plus tard, Chris et Malko émergèrent de la maison. Dès qu'ils eurent regagné leur voiture, celle occupée par l'équipe de la DOD et celle du F.B.I. se dispersèrent.

Chris Jones reprit la direction de Washington et entra en contact avec la DOD par radio, donnant le résultat de leurs recherches. En sortant de la maison il avait remarqué :

— On est mal barrés. Cette fille a le droit de quitter son travail et de partir en vacances.

Tandis qu'il avait la communication avec la DOD, Malko vit le visage de Chris Jones changer d'expression. Il raccrocha avec un hurlement de joie.

— Le F.B.I. a retrouvé la mère d'Anita Derr ! Vous savez où elle vit ?

— À Houston, fit Malko.

— *Shit !* fit le « gorille ». Comment le saviez-vous ?

Déçu, il ajouta quand même :

— Ils sont en train d'interroger tous les *computers* des lignes aériennes desservant Houston au départ de Washington pour savoir s'il y a eu une réservation à son nom aujourd'hui. À son travail, on ne sait même pas qu'elle est partie. Nous aurons la réponse dans dix minutes...

Ils franchirent Theodor Roosevelt Bridge. Alors qu'ils remontèrent la 23^e Rue, la lampe rouge de la radio s'alluma. Chris brancha aussitôt le haut-parleur.

— Vol Delta 876, annonça une voix anonyme. Décollage pour Atlanta et Houston à 6 h 34 ce matin. Miss Deer voyageait en coach. Aller simple pour Houston, payé par chèque.

Chris Jones remontait lentement la rue, cherchant à lire les numéros sur les boîtes aux lettres déteintes et pourries. Ils passèrent devant une espèce de grange peinte en rouge où on jouait tous les samedis de la Country Music. Toutes les maisons de Stranford Street, dans le quartier de Montrose, se ressemblaient. En bois avec des vérandas, décrépites, au milieu de jardins en friche. La prospérité de Houston n'était pas encore arrivée jusque-là.

— C'est ici ! annonça Greg Austin, le « contact » C.I.A. de Houston.

Ils stoppèrent en face d'une véranda remplie de Noirs. Malko sauta hors de la voiture le premier. La DOD avait mis à leur disposition un Learjet pour gagner plus vite Houston. L'affaire était passée maintenant au plan officiel. Pour la première fois, un rapport interne de la Near-East Division de la C.I.A. mentionnait officiellement qu'il pouvait y avoir un lien avec l'enquête de Malko et l'embargo pétrolier.

Malko frappa à la porte de bois. De l'autre côté de la rue, on les observait curieusement. Il y eut un bruit de pas traînants, et la porte s'ouvrit sur une grosse femme au type espagnol, l'air effrayée, plusieurs dents manquantes sur le devant. Elle faillit refermer, mais Greg Austin passa son pied dans l'ouverture.

— Madame Derr ? Nous cherchons votre fille.

La femme, l'air encore plus effrayée, regarda les trois hommes.

— Jésus-Christ ! Qu'est-ce...

— N'ayez pas peur, rassura Malko. Elle n'a rien fait de mal. Mais nous avons des raisons de croire qu'elle est en danger. Dans son propre intérêt, nous devons la retrouver. Savez-vous où elle est ?

Les yeux de la femme allaient de l'un à l'autre.

— Qui êtes-vous ?

Chris Jones exhiba sa carte du Secret Service qu'elle regarda à peine, comme si elle craignait de voir ce qui y était inscrit.

— Anita n'est pas là, murmura-t-elle. Elle est sortie.

Brusquement, elle se mit à pleurer, accrochée à la vieille porte pourrie.

— Je ne comprends pas. Qu'est-ce qui se passe ? Elle est arrivée hier matin, sans prévenir, elle avait peur. Elle a quitté son travail, elle a été téléphoner de la cabine ce matin, là-bas, puis elle est partie il y a une demi-heure. Elle m'a dit qu'elle avait rendez-vous avec quelqu'un, un ami, dans une des galeries souterraines du centre...

— Avec qui ? demanda Malko.

— Je ne sais pas. Je ne sais pas.

— Comment est-elle habillée ?

— Elle a sa robe jaune et...

Ils descendaient déjà les marches branlantes courant vers la voiture. Alors qu'ils fonçaient vers Downtown, Malko demanda :

— Il nous faut du renfort.

Greg Austin secoua la tête.

— Le temps de remuer la police locale... Je connais bien ces arcades. On va essayer de la trouver.

Chris conduisait à toute vitesse, respectant tout juste les feux rouges. Tous pensaient à la même chose. Qui Anita Derr devait-elle rencontrer ? Pourquoi cette fuite précipitée de Washington ? Dix minutes plus tard, ils stoppèrent dans Louisiana Road à la hauteur d'une grande passerelle couverte qui enjambait la rue. Greg Austin sortit le premier :

— Par ici, dit-il.

Ils le suivirent dans un escalier et aboutirent dans un décor digne de Space Odyssey. Un long couloir s'ouvrait devant eux, tapissé de moquette rouge jusqu'au plafond, baigné de musique douce. Au fond, on apercevait des boutiques.

— Nous sommes au coin de Louisiana et de Dallas, expliqua Greg Austin. Le système de tunnels s'étend sur cinq blocs au nord et trois à l'est. Mais il y en a d'autres qui ne sont pas reliés avec ceux-ci. Dans Capitot et Mc Kinney. Voulez-vous que je les prenne ?

— Bonne idée, approuva Malko.

S'ils ne se séparaient pas, il serait impossible de trouver la portoricaine à temps. Chacun d'eux avait un set de photos, la plupart prises pendant le spectacle. Ils cherchaient avant tout une robe jaune.

Malko déboucha dans une galerie souterraine bordée des deux côtés par des boutiques. On se serait cru à Tokyo. C'était une véritable cité de troglodytes. Une foule animée déambulait paisiblement. Ça n'allait pas être facile de retrouver Anita.

* *

*

Anita Deer traversa le hall souterrain de la Bank of Southwest, hésitant sur la direction à prendre. Une insurmontable panique lui brouillait le cerveau. Les dernières heures avaient été un cauchemar. Elle entendait encore dans ses oreilles la sonnerie du téléphone alors qu'elle était en train de faire l'amour avec Wilbur Stockton. Elle n'avait pas reconnu la voix de celui qui avait demandé à parler au congressman, mais ce dernier était devenu si pâle qu'elle avait cru à une attaque. Il s'était rhabillé tout de suite et lui avait ordonné :

— Il faut que tu quittes Washington tout de suite. C'est très grave. Va où tu veux, mais ne dis à personne où tu vas. Demain, téléphone à ma secrétaire.

Il était parti chez lui pour revenir avec sept cents dollars en billets qu'il lui avait donnés. Il avait veillé lui-même à ce qu'elle fasse sa valise et avait regardé partir sa voiture. Il ne voulait même pas qu'elle reste dans sa maison jusqu'à l'aube. Elle avait dormi dans sa voiture au parking de l'aéroport. Jusqu'à ce qu'il soit temps de prendre le premier avion pour Houston. Sa mère était le seul endroit où elle avait pensé se réfugier.

Lorsqu'elle avait téléphoné à la secrétaire de Wilbur Stockton, celle-ci lui avait appris que Wilbur était malade et qu'il valait mieux qu'elle ne reste pas chez sa mère. Ce qui avait complètement affolé Anita. Il fallait qu'elle réfléchisse. Machinalement, elle avait dit à sa mère qu'elle allait dans les galeries, là où elle allait toujours regarder les vitrines lorsqu'elle était plus jeune. Mais elle n'avait rendez-vous avec personne. Elle se sentait mêlée à une histoire qui la dépassait. En passant devant une cabine téléphonique, elle ralentit, tentée d'appeler le F.B.I. Puis elle eut peur. Il ne fallait pas qu'il arrive du mal à Wilbur. Elle l'aimait comme un père. Il avait été si bon pour elle. Il avait autant besoin de tendresse que de sexe. Il lui avait avoué au début de leur idylle qu'elle représentait la femme qu'il aurait toujours voulu avoir, mais la politique l'avait accaparé. Il faisait avec elle des projets d'avenir. Pourtant, elle ne demandait rien. Simplement que cela continue ainsi. C'était le hasard qui lui avait fait louer la maison voisine du congressman. Le hasard aussi qui lui avait fait rencontrer un autre homme qui était à la source de ses malheurs actuels...

* *

*

Omar Sabet ressemblait à une statue de bronze, tant ses traits étaient tendus. Il sauta de l'hélicoptère qui venait de se poser sur le toit du Gulf Building et courut vers l'ascenseur. Jamais, depuis le début de l'opération, il n'avait pris autant de risques. Par Zaïd qui s'était présenté chez la mère d'Anita, il savait que des agents de la C.I.A. ou du F.B.I. étaient en train de la rechercher. Trente étages plus bas. S'ils la trouvaient, tout le plan de Nafud Jidda était à l'eau. Il jura parce que l'ascenseur stoppa au huitième étage pour engouffrer un lot de secrétaires. Chaque seconde comptait.

Tout avait mal marché depuis le cimetière. Lorsque Jalloud était venu chez Anita, elle avait déjà fui. Maintenant, ils frôlaient la catastrophe...

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, et Omar Sabet se précipita vers le Houston Club Building. Espérant qu'Anita le suivrait de bon gré. Il était le seul à pouvoir l'apprivoiser. Là-haut, l'hélicoptère attendait. Il était assez fier de la façon dont il se l'était procuré en un

temps aussi court et sans risque que l'on puisse remonter jusqu'à lui.

Il l'avait tout simplement commandé par téléphone sous un faux nom, pour un soi-disant voyage urgent à Galveston. Sachant comment cela se passait d'habitude. Comme prévu, le pilote lui avait donné rendez-vous sur un petit « helicopterpad » en bordure de la Highway 610. Un endroit tranquille et désert. À peine sorti de sa machine, le pilote, avait été neutralisé. Un large bandeau sur les yeux, ligoté, on l'avait enfourné dans le coffre de la voiture du commando. Zaïd, pilote d'hélicoptère, avait pris les commandes. Il ne s'était pas écoulé plus de vingt minutes entre le moment où Omar Sabet avait réclamé l'appareil et l'instant où ils avaient décollé.

Il fallait qu'Anita Deer disparaisse. Omar Sabet se maudit. Il aurait dû la liquider depuis longtemps. Mais il ne pouvait pas, sous peine de ne plus avoir de moyen de pression sur Wilbur Stockton. Il explora rapidement une cafétéria et continua vers Esperson Building.

* *

*

Malko avait déjà parcouru toute l'immense galerie du 1200 Milam au Tenneco Building, vérifiant chaque boutique. En vain. Il traversa en courant le hall du Tenneco, filant vers le *Ten'Ten* Garage Building. Persuadé qu'Anita ne se trouvait plus là. Elle avait dû partir avec la personne qui lui avait donné rendez-vous. Chris était un peu plus loin et Milton explorait la galerie sous Capitol.

Le *Ten'Ten* était vide. Mais une galerie s'ouvrait, filant vers la Bank of Southwest. Il la prit, marchant rapidement, inspectant les cabines téléphoniques. Si seulement il y avait eu un système de haut-parleurs ! Il aurait pu prévenir Anita du danger qu'elle courait.

Arrivé au building suivant, il hésita. Il avait le choix entre une galerie est ou une continuant vers le nord. Il prit celle de l'est, sachant que c'était un cul-de-sac. Cela lui prit près de cinq minutes à explorer, puis il revint vers le centre et emprunta la galerie menant au Espersons Building.

Rien encore dans celui-là ! Il n'y avait presque personne dans cette galerie bordée par des banques. Il arriva essoufflé au Houston Club Building. Les couloirs changeaient de couleur sans cesse, le silence et l'air conditionné finissaient par être oppressants. Il regarda autour de lui, n'y croyant plus. Soudain, au fond de la galerie menant au Gulf Building, il aperçut une robe jaune montant dans un ascenseur.

Comme celle décrite par la mère d'Anita. Il se mit à courir comme un fou. Les portes s'étaient déjà refermées.

Son sixième sens lui cria que c'était Anita en compagnie de l'homme qui se préparait à l'éliminer.

CHAPITRE XVII

Malko arriva essoufflé au pied des ascenseurs. Il enfonça son doigt sur le bouton et aperçut une plaque à côté de celui où avait disparu la fille en robe jaune. « Cet appareil ne dessert que la terrasse du Gulf Building. » Il savait donc où ils allaient. Il se retourna, guettant anxieusement Chris Jones. Les secondes passaient, et l'ascenseur ne redescendait toujours pas. Enfin, le « gorille » surgit au détour d'un des couloirs multicolores. Toujours pas d'ascenseur. Un autre arriva. Les deux hommes s'y engouffrèrent.

— J'ai vu la fille, dit Malko. Elle est montée.

Les portes de l'ascenseur se refermèrent. Mais ils s'arrêtèrent au 6^e, au 8^e, au 14^e et au 23^e étage. Malko guettait les boutons, recevant un choc au cœur chaque fois que l'un d'eux s'allumait. Enfin, ils débouchèrent deux étages sous la terrasse. L'ascenseur n'allait pas plus loin. Ils perdirent encore près d'une minute à trouver la sortie de secours et se précipitèrent dans un escalier de béton desservant la terrasse du Gulf Building. Ils émergèrent sur la plate-forme et furent tout de suite assourdis par le bruit d'un hélicoptère. Malko photographia la scène d'un coup d'œil. La machine – un Bell à cinq places – était prête à décoller, le pilote aux commandes, le rotor tournant. Au pied de l'appareil, quatre personnes s'agitaient en une mêlée confuse. Une fille brune dont la robe jaune était soulevée sans cesse par le vent des pales et trois hommes au teint foncé. La tenant par les bras, ils essayaient de la faire entrer dans l'hélicoptère.

— *Hold it !* hurla Chris Jones.

Le bruit des pales emporta ses paroles, mais un des deux hommes se retourna et aperçut les nouveaux arrivants. Surpris, il relâcha sa prise sur la fille en jaune qui fila comme une flèche en direction de Chris et de Malko. Chris Jones la vit arriver sur lui la bouche ouverte, les traits déformés par la terreur, le haut de sa robe en partie arrachée découvrant une incroyable poitrine. Il aperçut un des deux hommes qui la visait avec un pistolet tandis que l'autre sautait dans l'hélicoptère. D'un seul élan, il plongea sur la fille, roulant avec elle sur le ciment, la maintenant à terre. Deux balles sifflèrent au-dessus d'eux.

— Ne bougez pas, Miss ! cria le « gorille ».

Il resta allongé sur elle, lui offrant la protection de son corps. Le système qu'on lui avait appris au Secret Service, en cas d'attentat, pour protéger les personnalités.

Malko plongea derrière un muret pour éviter les coups de feu tirés par un des hommes, qui se retrancha à son tour à l'autre bout de la

terrasse. Chris Jones lâcha trois coups de son 44 Magnum qui firent jaillir le ciment. Mais gêné par la fille qu'il protégeait, il n'atteignit personne. Un des deux hommes de l'hélicoptère riposta en direction de Chris Jones, faisant sauter le talon de sa chaussure gauche.

Malko guettait l'hélicoptère. Il lui fallait un de ces hommes vivant. En dehors des deux hommes à terre, il y avait celui à côté du pilote de l'hélicoptère qu'il ne pouvait distinguer nettement à cause des reflets sur le Plexiglas. Tout en montant dans l'hélicoptère, l'homme à terre continua à vider son chargeur. À grands gestes, il appela son compagnon qui s'était réfugié à l'autre bout de la terrasse.

L'hélicoptère se souleva légèrement du sol, commença à se balancer, prêt à prendre de la hauteur. Chris Jones leva son arme. À cette distance-là, il allait le pulvériser.

— Ne tirez pas, Chris, hurla Malko à se faire péter les poumons.

Il se jeta en avant, ceintura l'homme qui courait, roula sur le ciment avec lui. En une fraction de seconde ses forces furent décuplées : c'était le tueur d'Arlington, celui dont il avait aperçu les traits à la lueur du réverbère de la North N Street. Il se débattait féroce­ment sans un mot. Il parvint à se dégager et fonça vers l'hélicoptère. Malko le rejoignit, l'attrapa par l'épaule. L'autre se retourna, un poignard de commando au poing et se rua sur Malko, la lame à l'horizontale.

Le second tueur, le corps à moitié hors de l'hélicoptère, essayait en vain de viser Malko. Mais ce dernier était trop emmêlé à son adversaire. Chris n'osait plus tirer non plus, pour ne pas faire exploser l'hélicoptère.

Celui-ci s'était levé d'un mètre au-dessus de la terrasse. Malko vit arriver le tueur droit sur lui. Instinctivement, il utilisa une parade apprise à Camp Peary, croisant les poignets devant lui pour éviter d'être éventré. Puis, utilisant la force et l'élan de son adversaire, il le projeta par-dessus lui, se laissant aller en arrière. Au moment où il tombait sur le ciment, un cri atroce surpassa le bruit de l'hélicoptère. Malko leva les yeux, vit le corps de son adversaire retomber dans une gerbe de sang. Le rotor l'avait happé à l'épaule, lui tranchant la clavicule et le cou.

Le corps retomba d'un côté, à plat sur le ciment, vomissant un jet de sang de trois mètres. La tête, la bouche encore ouverte pour crier, rebondit sur le muret de soutien et disparut dans le vide.

L'hélicoptère avait perdu un mètre d'altitude, probablement pour recueillir le tueur, au moment où Malko le projetait en l'air.

Malko se releva. Pendant une fraction de seconde, il aperçut le visage de l'homme assis à côté du pilote. C'était celui qu'il avait vu dîner un soir avec Paprika chez *Maxim's*. Il était sûr de reconnaître le profil d'aigle, les mâchoires dures, les yeux enfoncés, l'ensemble

dégageant une beauté sauvage. L'appareil s'éleva d'un bond dans le ciel, glissa le long du building et fila vers le sud.

Chris Jones se releva et aida Anita Deer à se mettre debout. La jeune femme tremblait convulsivement, incapable de prononcer une parole. Malko et Chris l'entraînèrent vers la porte de l'ascenseur, laissant le cadavre derrière eux. Elle commença à se débattre et à pleurer, en pleine crise d'hystérie. Au moment où ils allaient prendre l'ascenseur, l'appareil arriva avec Greg Austin.

— Bon sang, qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il. J'ai entendu des coups de feu.

Malko le lui dit. Austin décrocha son walkie-talkie de sa ceinture et appela le Q.G. de la police locale.

— Il y a des hélicoptères de la police stationnés à Hobby Field, dit-il, six milles au sud d'ici. Ils vont peut-être pouvoir intercepter cet appareil.

Anita Deer se débattait entre les bras robustes de Chris Jones, en pleine crise de nerfs. À terre le corps décapité continuait à se vider de son sang. Malko se pencha au bord de la terrasse. Quarante étages plus bas, dans Capitol Road, un groupe de badauds commençait à s'agglutiner autour d'un objet sur le trottoir. La tête du tueur décapité par l'hélicoptère.

— *My God !* fit Greg Austin.

Il était gris. Il se pencha et fouilla le cadavre rapidement, sans trouver aucun papier. L'hélicoptère n'était plus qu'un point minuscule dans le ciel, presque invisible. Il y avait peu de chances qu'on retrouve sa trace. Mais Malko tenait quelque chose de concret enfin. Le visage de l'homme aperçu dans l'hélicoptère et, surtout, Anita Deer.

* *

*

Anita Deer n'arrêtait pas de pleurer, tordant son mouchoir dans ses mains, reniflant, buvant café sur café. Malko et Chris Jones l'avaient emmenée immédiatement dans la suite du *Regency*, la soustrayant à la curiosité de la police locale. Laisant Greg Austin arrondir les angles. Tout ce que Houston comptait de journalistes était en train de photographier les deux morceaux du cadavre. Un cercle de badauds horrifiés entourait la tête en silence, sur le trottoir de Capitol Road. En dépit des efforts immédiats de la police, on n'avait pas retrouvé trace de l'hélicoptère. Il n'avait pas demandé l'autorisation d'atterrir sur le Gulf Building, et aucun aéroport n'avait enregistré le plan de vol correspondant au sien. Comme il devait y avoir cinquante hélicoptères en vol à la même heure, cela prendrait un certain temps avant de retrouver sa trace... Milton Brabeck, furieux d'avoir manqué l'hallali,

maintenait le contact permanent avec la DOD.

— Continuez, dit Malko, dites-moi tout ce que vous savez sur ce Hassan.

Anita Deer renifla :

— Il est grand, le nez busqué, la bouche mince, très brun, mince... Il... (Elle éclata en sanglots.) Je ne sais plus.

— C'était l'homme qui se trouvait dans l'hélicoptère ?

— Oui, souffla-t-elle.

— Quand l'avez-vous rencontré ?

La jeune femme se moucha. Avec ses yeux rouges, ses cheveux défaits et son maquillage en déroute, elle était méconnaissable. On était loin de la créature de rêve du *Speakeasy*. Seule la fantastique poitrine continuait à gonfler la robe jaune. Elle fit un effort pour répondre.

— Six ou sept mois. J'étais venue à Houston voir ma mère. Mon père est mort dans un accident, il était Texan. Ma mère est portoricaine. J'ai rencontré Hassan dans la galerie marchande. Il m'a suivie pendant un moment.

— Vous étiez déjà la maîtresse de Wilbur Stockton ? demanda Malko.

— Oui, avoua-t-elle, en rougissant, depuis un an...

Malko enregistra. Ce n'était sûrement pas un hasard.

Ceux qui s'intéressaient au congressman texan avaient dû surveiller sa vie et découvrir sa liaison. Le reste était facile.

— Cet Hassan, insista Malko, vous êtes devenue sa maîtresse rapidement ?

Anita Deer baissa la tête, gênée.

— Oui. Il m'a emmenée chez Tonio et ensuite dans un motel sur la route de Galveston... Il était tellement gentil.

— Vous l'avez souvent revu à Washington ?

— Oui, il est venu presque toutes les semaines. Il disait qu'il était très amoureux de moi. Il me téléphonait régulièrement. Je lui avais même confié une clef de la maison. Je le voyais surtout quand Wilbur était avec sa famille, au Texas.

Elle esquissa un pâle sourire.

— Je... Je ne faisais pas grand-chose avec Wilbur. Il buvait beaucoup. Il aimait bien que je lui frotte le dos dans son bain, des choses comme ça.

Elle se tut et se remit à pleurer. Le magnétophone tournait lentement, enregistrant tout.

— Vous ne vous êtes jamais méfiée ? demanda Malko. Ce trou dans le plafond...

Anita Deer secoua ses cheveux noirs, noua ses mains si fort que les jointures blanchirent.

— Non. Je vous le juré ! Moi, je ne monte jamais dans le grenier. Quelqu'un a dû se cacher quand je n'étais pas là. Wilbur ne couchait jamais chez moi. Je le raccompagnais au milieu de la nuit. Quelqu'un pouvait partir à ce moment-là après avoir pris des photos... Je n'ai jamais remarqué le trou...

Son regard glissa vers les photos trouvées sur la table, et elle s'empourpra.

— Que s'est-il passé, alors ?

Malko dut attendre plusieurs minutes que ses sanglots se calment.

D'une voix imperceptible, Anita Deer avoua :

— Il n'y a pas longtemps, Wilbur m'a demandé un jour si je ne le trompais pas. Il était bouleversé, il pleurait. Cela m'a fait tellement de peine. Alors, je lui ai avoué, pour Hassan. Il m'a écouté, puis m'a dit que ce n'était pas un garçon pour moi. Il me fit jurer de ne jamais le revoir... J'ai juré et je ne l'ai pas revu. Mais jamais Wilbur ne m'a parlé de chantage. Jamais...

Malko soupira intérieurement. Du beau travail de professionnel. Wilbur Stockton avait eu l'élégance de prendre le fardeau sur lui. Mais maintenant, le cercle se resserrait. Quelqu'un avait fait chanter Wilbur Stockton, président de la « Congress Energy Commission » pour lui faire adopter la position arabe...

Cela ne pouvait être qu'une seule personne. Nafud Jidda. Malheureusement, rien ne permettait de lier légalement son nom à celui du mystérieux Hassan. Dont ce n'était sûrement pas le vrai nom.

— Que savez-vous de ce Hassan ? demanda Malko.

Elle secoua la tête.

— Pas grand-chose, avoua piteusement Anita Deer. Il est ingénieur dans l'électronique. Il parle bien anglais. Il ne m'a jamais dit son nom et je ne le lui ai pas demandé. Il m'avait dit que c'était tellement compliqué que je ne pourrais pas le prononcer.

— Aujourd'hui, que s'est-il passé ?

— Je l'ai rencontré dans la galerie, dit Anita Deer. Comme la première fois. Il m'a dit qu'il savait que j'étais à Houston, qu'il était passé voir ma mère. Qu'il voulait me revoir. M'emmener déjeuner dans un restaurant sur le toit du Building. Quand je suis arrivée, en haut, il y avait l'hélicoptère. Ils ont voulu me faire monter dedans, je me suis défendue...

— Pourquoi avez-vous quitté Washington ?

Elle eut un sourire misérable.

— Avant-hier soir, il y a eu un coup de fil chez moi. Pour Wilbur. Je n'ai pas entendu la conversation. Quand il a raccroché, il était si pâle que j'ai cru qu'il allait se faire hospitaliser quelques semaines. Qu'il fallait que je quitte Washington immédiatement, sans dire où j'allais. Que je reste en contact avec lui. Il m'a donné de l'argent.

C'était la conséquence de l'intervention de Malko.

Tout pointait vers Nafud Jidda. Mais Malko ne possédait toujours aucune preuve décisive contre lui, même si les soupçons se rapprochaient. Une seule personne pourrait l'aider maintenant. Richard Crosby.

— Chris, appela-t-il, je veux que vous ne quittiez plus Miss Deer. Elle ne bougera pas d'ici. Jusqu'à ce que nous ayons retrouvé ce Hassan. Milton restera avec vous...

Ce n'était pas la peine d'espérer quoi que ce soit du cadavre. On tomberait au pire sur un homme de main. Mais l'hélicoptère pourrait mener à quelque chose. Il n'était pas sorti du néant, et le F.B.I. travaillait activement à le retrouver. Il fallait une raison colossale pour expliquer l'acharnement et les risques pris par ses mystérieux adversaires. Qui semblaient tous Arabes. Or, Nafud Jidda était arabe. Devant un jury ce raisonnement n'était pas suffisant. Mais la C.I.A. n'était pas un jury. Maintenant, il était certain que Mary O'Connor et Ed Colton avaient été assassinés. Mais il fallait le prouver et savoir pourquoi.

Une possibilité était de confronter Richard Crosby avec Anita Deer. S'il y arrivait. Crosby en savait certainement long sur la présence de Nafud Jidda à Houston.

Il y avait aussi une question précise qu'il voulait poser à la belle Martha Crosby avant d'aller voir Jidda. Et, il pourrait, peut-être, enfin prendre le Saoudien en flagrant délit de mensonge.

Nafud Jidda redescendit de sa balance, encore plus amer. Il avait pris deux livres en une journée pratiquement sans rien manger. Chaque fois qu'il éprouvait une contrariété, il grossissait. Il renvoya d'un geste brusque le coiffeur et enfila une dichdacha beige avant de dire à Omar Sabet d'entrer. Le Palestinien était souvent aussi préoccupé que lui. Jidda lui reprocha sur un ton glacial son échec du « Gulf Building ». Omar Sabet était supposé prendre en charge la partie « physique » du plan. La sale besogne. Il avait lamentablement échoué. Maintenant, la C.I.A. était sur leur dos. Omar Sabet mâchonnait son cigare, avec rage. Il savait ce que ces erreurs risquaient de coûter.

En dépit de leurs efforts le filet commençait à se resserrer. Nafud Jidda menait une mortelle course contre la montre. Il restait une semaine avant la réunion du « National Security Council ».

Le talon d'Achille du Saoudien était Richard Crosby. Le Texan n'avait plus confiance en Jidda. Il suffirait de peu de choses pour le faire basculer. L'histoire de l'hélicoptère allait être dans l'édition du soir du *Houston Post*. Crosby ne pourrait manquer de faire le rapprochement.

— La courbe est presque parfaite maintenant, annonça Omar Sabet pour arracher son patron à ses idées noires.

— Allons voir, dit Jidda.

La pièce en rotonde était déserte. Seul, le gros ordinateur ronronnait doucement. Omar Sabet souleva le tissu couvrant le papier millimétré. La courbe bleue et la courbe rouge s'étaient enfin rejointes. Omar Sabet posa le doigt un peu plus loin, là où la courbe rouge rencontrait une ligne verticale.

— C'est ici que cela doit se passer, dit-il.

Il était, malgré tout, ému. Nafud Jidda examina le diagramme. D'après l'échelle, cela se situait dans quatre ou cinq jours au plus. Le point le plus bas correspondrait avec la réunion du NSC. On ne pouvait mieux choisir...

Il rabattit le drap vert, un peu revigoré.

— Où est Richard Crosby ?

— À son bureau, dit Omar Sabet, je l'ai joint pour les histoires de Koweït.

— Où sont les autres ?

Les « autres » cela signifiait la C.I.A et le démoniaque prince autrichien. Le grain de sable dans la belle mécanique montée par Nafud Jidda.

— Anita Deer est entre les mains de la police, dit Omar Sabet. Jalloud n'avait pas de papiers sur lui. Je vérifie toujours moi-même avant chaque mission.

Il hésita avant d'avouer :

— Le seul risque c'est qu'il m'ait vu.

Nafud Jidda eut un haut-le-corps.

— Toi.

Omar Sabet baissa la tête.

— J'étais sorti dîner un soir avec Paprika. Et j'étais obligé de venir aujourd'hui. Anita n'aurait suivi personne d'autre.

— Elle ne t'a pas suivi non plus, remarqua amèrement Nafud Jidda. Il faut que tu ailles au ranch. C'est trop dangereux. Paprika t'accompagnera. Je dirai à Crosby que tu es fatigué.

— Il y a aussi Stockton, fit Omar Sabet. Impossible d'entrer en contact avec lui. Il ne rappelle pas. S'il parle au F.B.I...

Nafud Jidda secoua la tête.

— Stockton ne parlera pas, dit-il. Il a peur. À son âge, il n'a pas envie de refaire sa vie... Va au ranch, je vais m'occuper de Crosby.

Il n'aimait pas se séparer de Sabet en ce moment difficile. Mais le garder, c'était jouer avec le feu.

Sabet sortit de la pièce. Ce qui l'inquiétait le plus, c'était leur adversaire numéro un, l'homme qui avait tout déclenché, après que ses hommes de main l'aient raté en Autriche. Lui seul pouvait « retourner » Richard Crosby. Le Texan tiendrait tête au F.B.I. ou à la C.I.A., pas à lui.

* *

*

Nafud Jidda installé au bureau de sa suite acheva de rédiger un câble enthousiaste à l'intention de Damas, laissant entendre que la fin de la lutte était proche. Puis sortit son tapis de prières et s'agenouilla. Allah avait intérêt à être de son côté en ce moment.

Lorsqu'il se releva il se sentait mieux. Il appela la ligne directe de Richard Crosby, eut son secrétaire qui lui dit que son patron était au téléphone et qu'il le rappellerait. Nafud Jidda sentit dans sa voix une certaine froideur qui l'inquiéta. Pourtant, il avait enfin débloqué le tanker immobilisé à Koweït City.

Il attendit un quart d'heure sans que le Texan le rappelle. Pour se détendre, il appela Paprika. La jeune Allemande surgit aussitôt, enveloppée dans un peignoir de soie ivoire qui s'ouvrait sur un slip blanc. Nafud Jidda l'attira à lui, laissant sa main grassouillette remonter le long de la cuisse musclée...

Puis il lui prit la nuque et la força à s'agenouiller. Il ne se sentait

pas assez décontracté pour faire l'amour. Docilement, Paprika releva la dichdacha, découvrant les cuisses poilues et grasses du Saoudien.

Il ferma les yeux, cherchant à se vider le cerveau. Ça l'agaçait d'être obligé de se séparer de la jeune Allemande.

* *

*

La grande maison blanche de Richard Crosby semblait abandonnée. Malko ne vit aucune des Mercedes de Richard Crosby, mais seulement la longue Cadillac bleue. Donc Martha Crosby était là. Contrairement à ce que lui avait dit le domestique lorsqu'il avait appelé. Elle le fuyait.

Il sonna. Rien. Resonna. Enfin un des domestiques noirs qu'il avait déjà vus arriva dans le hall et ouvrit la porte précautionneusement.

— Mme Crosby ?

Le Noir secoua la tête.

— Mme Crosby n'est pas là... Sir.

— Vous êtes sûr ? Sa voiture est ici.

— Madame est partie avec Miss Lorraine, Sir.

Malko n'insista pas. L'autre referma la porte. Aussitôt, Malko partit vers la serre et fit le tour de la maison. Il se souvenait de la topographie des lieux et fit le tour de la pelouse pour arriver en vue de la piscine. Le coin franchi, il la vit.

Martha Crosby était étendue sur le ventre sur un matelas pneumatique flottant dans la piscine olympique, la tête reposant sur les coudes. Totalement nue. Pas une marque disgracieuse ne déparait son corps potelé.

Malko s'approcha, marchant dans l'herbe et vint s'accroupir près du bord de la piscine. Il allongea le bras et tira tout doucement le matelas à lui. Martha Crosby sursauta, leva la tête et le vit. Ses yeux pervenche foncèrent immédiatement. Elle semblait sortir de chez le coiffeur, tant ses boucles étaient parfaites. Mais sa voix était glaciale.

— Qu'est-ce que... Qui vous a laissé entrer ?

— Personne, dit Malko. J'avais besoin de vous parler.

Les longs faux cils battirent rapidement et les pommettes de Martha Crosby rosirent.

— Jamais je n'aurais cru que vous soyez si mal élevé ! Partez d'ici immédiatement.

— Martha, fit Malko, je ne suis pas venu vous faire la cour, bien que votre tenue s'y prête, mais vous poser une question. À propos de...

Elle se dressa sur ses coudes et cria soudain d'une voix aiguë :

— Partez ou j'appelle.

Malko secoua la tête. Tranquillement, il prit le bord du matelas et le tira d'un coup sec. Le corps de Martha bascula dans la piscine avec un grand plouf, disparaissant totalement, le livre qu'elle lisait s'en alla en flottant. Elle refit surface aussitôt, les yeux pleins d'eau, la merveilleuse coiffure transformée en bigoudis, cracha, gesticula.

— Je ne sais pas nager ! hurla-t-elle. Assassin !

Sa tête replongea sous l'eau, dans un grand bouillonnement. Malko plongea le bras jusqu'au coude, saisit une touffe de cheveux noirs et tira.

Le visage qui émergea ressemblait à celui d'un clown en train de se démaquiller. Le mascara avait coulé sur les joues comme des larmes noires, et l'œil droit de Martha Crosby semblait bizarre. Un des faux cils flottait maintenant entre deux eaux... Elle suffoquait, crachait de l'eau, et s'accrocha de toutes ses forces au bras de Malko, en gargouillant d'une voix blanche de rage.

— Richard vous tuera ! Il vous tuera !

Elle se mit à tousser. Malko lui maintenait la tête hors de l'eau sans l'aider à sortir.

— Martha, demanda-t-il, avez-vous fait l'amour avec Nafud Jidda depuis qu'il se trouve à Houston ?

— Fou...

Elle éructa, Malko lui replongeait la tête. Il s'arrêta aux yeux et la ressortit. Cette fois, elle se mit à pleurer à chaudes larmes comme une petite fille.

— Alors, Martha ?

— Non, cria-t-elle, et qu'est-ce que cela peut vous faire ? Jamais vous ne me toucherez, plus jamais !

— Merci, dit Malko. Je le regrette.

Il la tira hors de l'eau, prit une serviette et l'en enveloppa, commençant à la frotter. Elle se dégagea avec la vivacité d'un serpent, trépignant, pleurant, crachant de l'eau. Si elle avait eu une arme, elle aurait tué Malko.

Il s'éloigna, rentrant dans la maison par la porte-fenêtre ouverte. Dans le hall, il se heurta au domestique noir qui s'arrêta, interdit. Malko lui sourit.

— Je sais que Madame n'est pas là, dit-il, mais si elle était là, je crois qu'elle aurait une crise de nerfs...

Il traversa le hall, sortit sur le perron et monta dans sa voiture. Derrière lui, Greg Austin démarra au volant de sa station-wagon, accompagné d'un agent du F.B.I. La vie de Malko devenait très précieuse.

Il sortit dans River Oaks Boulevard et fila vers le South Loot. Sa prochaine visite était pour Nafud Jidda.

— Où allons-nous ? roucoula Ophelia Bird, la tête sur l'épaule de Richard Crosby.

— Classer des bouteilles dans le wine-cellar, fit le Texan avec un clin d'œil.

Ophelia Bird eut un rire chatouillé. Il y avait un journal posé sur ses genoux que Richard Crosby voulut écarter.

Il le prit, et ses yeux balayèrent machinalement la page imprimée. L'histoire de l'hélicoptère s'étalait en première page du *Houston Post*. La photo de l'homme décapité par le rotor était assez nette pour qu'on puisse reconnaître un Arabe.

Rapidement il lut l'article. Il était question à mots couverts d'une affaire de chantage dans laquelle était impliqué un représentant du Texas.

— *Mother fucker !* gronda-t-il.

— Oh, fit Ophelia Bird. Dick, il ne faut pas parler comme ça.

Richard se pencha en avant.

— Joe, arrête la voiture.

Joe, docilement, rejoignit le trottoir. Richard ouvrit la portière.

— À bientôt. Appelle-moi.

Déjà il poussait Ophelia Bird sur le trottoir. Elle ouvrit des yeux immenses et protesta d'une voix hystérique.

— Mais, Dick, qu'est-ce que...

— Il y a, dit Richard Crosby, que je n'ai plus envie de te baiser aujourd'hui et que si tu restais je risquerais d'être désagréable avec toi.

Il l'embrassa sur la bouche et la poussa carrément dehors. Ils étaient en plein milieu du Memorial Park. Le chauffeur redémarra aussitôt, laissant la jeune femme sur le trottoir. Richard Crosby, le souffle court, dut s'exercer à respirer lentement pour reprendre son calme. Dès que la voiture stoppa en face du perron, il en descendit comme un somnambule et jeta au chauffeur :

— Retourne chercher cette conne et ramène-la chez elle.

D'un pas d'automate, il se dirigea vers son cellier. Il avait besoin de réfléchir.

— M. Nafud Jidda ne se trouve pas ici.

L'Arabe en costume gris était très poli, mais tout aussi ferme. Planté au milieu du palier, il interdisait à Malko l'accès de la suite du dernier étage. Greg Austin derrière Malko était muet comme une carpe. Malko hésita. Depuis son entrevue orageuse avec Martha Crosby, il avait enfin la preuve que le Saoudien lui avait menti. Il voulait le confronter avec cette évidence. Il était presque sûr qu'il se trouvait là. Son DC9 était à Hobby Airport, dans le hangar de la *Meguoil*. Donc, il se trouvait à Houston.

L'hélicoptère avait été retrouvé, le pilote aussi. Mort, une balle dans la nuque. Les recherches n'avaient rien donné.

Malko n'insista pas.

— Dites-lui que le Prince Malko Linge voudrait le voir. Il sait où me joindre.

Les deux hommes redescendirent par l'ascenseur. Il avait tenté de joindre Richard Crosby à son bureau, mais sa secrétaire lui avait dit qu'il était reparti chez lui. Il n'y avait plus qu'à filer chez Crosby. En souhaitant de ne pas tomber sur Martha... Il n'avait pas envie d'un combat singulier avec une tigresse...

Tandis qu'il roulait, le téléphone s'alluma. Greg Austin décrocha et passa l'appareil à Malko.

— C'est pour vous.

C'était Marty Rogers, qui appelait de Washington.

— On a encore des emmerdements, annonça-t-il. Jidda a téléphoné tout à l'heure à un type de l'entourage du Président en menaçant de rompre tous les contrats d'armes en cours avec son pays si on ne cessait pas de le harceler sans raison. Avez-vous trouvé quelque chose qui l'implique directement ?

— Pas encore, avoua Malko. Mais je me rapproche.

— Rapprochez-vous vite, soupira Marty Rogers. Sinon, en dépit de tout ce que nous avons, il nous filera entre les doigts.

Greg Austin le guignait du coin de l'œil.

— On va toujours chez Crosby ?

— Plus que jamais, dit Malko.

* *

*

Les fenêtres du rez-de-chaussée de la maison des Crosby étaient

toutes éclairées. Malko grimpa le perron rapidement et sonna. Instantanément le vieux domestique fut là. Il accueillit Malko avec une réticence visible.

— Où est Richard Crosby ?

L'autre hésita avant de répondre.

— Mme Crosby est au salon, je ne sais pas où est Monsieur.

La voiture du Texan était là. Malko écarta le Noir et entra dans le hall. L'heure n'était plus aux ronds de jambe.

Martha Crosby était assise sur un canapé, vêtue d'une élégante robe de mousseline verte, un turban sur la tête, à côté de son amie Lorraine, en tailleur Chanel. Les deux femmes se turent en voyant Malko.

Il s'avança dans la pièce, s'inclina légèrement et dit :

— Martha, j'ai besoin de parler à votre mari.

Martha Crosby cherchait visiblement un objet à lui jeter à la tête. Lorraine passa la main sur son bras et demanda :

— Que voulez-vous ? Que se passe-t-il ? Pourquoi avez-vous brutalisé Martha ?

Elle semblait beaucoup plus raisonnable que son amie... Malko eut un sourire las.

— Lorraine, c'est une longue histoire, très grave. Il vaudrait mieux que je lui parle.

Martha Crosby changea brusquement d'attitude.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? demanda-t-elle d'une voix blanche.

— Rien, j'espère, dit Malko. Mais il peut beaucoup m'aider... Où est-il ?

C'est Lorraine qui répondit :

— Nous ne l'avons pas vu depuis qu'il est rentré. Il s'est enfermé dans son cellier sans vouloir ouvrir à personne. Il a décroché le téléphone...

— Je vous remercie, dit Malko.

Il sortit du salon, laissant les deux femmes pétrifiées.

* *

*

— Crosby, ouvrez !

Malko tambourinait depuis dix minutes contre l'épaisse porte du cellier. Il en avait fait le tour sans trouver aucune ouverture. Si Richard Crosby se trouvait à l'intérieur, il ne voulait pas répondre. Pourtant, il devait lui parler coûte que coûte. Il se tourna vers Greg Austin.

— Vous avez une arme ?

L'agent de la C.I.A. secoua la tête.

— Non, Sir.

— Très bien, dit Malko, allez au *Regency* et demandez à Chris Jones de vous prêter son 44 Magnum. Je vous attends ici.

Son pistolet extra-plat n'était pas d'un calibre suffisant pour venir à bout de la massive serrure.

* *

*

Malko repoussa le chien en arrière, détourna la tête et appuya le canon du 44 Magnum contre la serrure du « wine-cellar ». L'explosion lui rejeta l'épaule en arrière, et il eut l'impression que son bras se décrochait. Assourdi, aveuglé par la poussière, il donna un coup d'épaule dans la porte qui s'ouvrit aussitôt. De la serrure, il ne restait que de tous petits morceaux...

Richard Crosby surgit devant lui, les yeux injectés de sang, sans cravate, les manches de sa chemise retroussées.

— Qui est-ce que vous... gronda-t-il. Vous êtes dingue ou quoi ?

Le domestique noir, attiré par le bruit, était sorti sur le porche, suivi de Martha et de Lorraine, et contemplait la scène horrifié.

— J'ai à vous parler, fit Malko. De votre ami Nafud Jidda.

— Foutez le camp ! hurla Richard Crosby. Sam, va chercher mon *shot gun*. Je vais vous mettre les tripes en l'air ! cria-t-il à Malko.

Il en bavait de rage.

Tranquillement, Malko se retourna et tira un coup de 44 Magnum dans la direction du serviteur noir. La balle ricocha en couinant sur un des piliers blancs.

— Sam, dit-il, n'allez pas chercher le *shot gun* de monsieur.

Le Noir resta pétrifié, les jambes tremblantes.

Malko se retourna vers Crosby.

— Je veux vous parler. Seul. Maintenant.

— *No way*, fit le Texan. *Out*(35).

Les deux hommes se défièrent du regard pendant quelques secondes. Malko sentit que Crosby était troublé mais pas encore brisé. Et que ce n'était pas un homme facile à briser. Alors, tranquillement, il leva le 44 Magnum, le canon à la hauteur de l'oreille de Richard Crosby, et appuya sur la détente. L'onde de choc fit faire un bond en arrière au Texan. Implacablement, Malko avança dans le cellier, et sans attendre que Crosby ait repris son équilibre, il tira un second coup de feu, tout contre son visage. De nouveau, Crosby recula jusqu'à la table. Malko d'un coup de pied, ferma la porte derrière lui. Assourdi, ivre de rage, mais pas battu, Richard Crosby lui fit face.

— Vous allez le regretter ! gronda-t-il. Quand la police va venir, ils vont vous faire sortir les tripes du ventre, et je les y aiderai.

— Mr. Crosby, dit Malko, il faut m'écouter pour votre bien. Que savez-vous des activités de Nafud Jidda à Houston ?

— Allez vous faire foutre ! fit Crosby.

Ses petits yeux noirs brillaient de rage. Il avait bu mais il n'était pas saoul. Loin de là.

— C'est important, insista Malko. Plusieurs personnes sont mortes déjà à cause de lui. Je suis sûr que vous pouvez m'aider. Je travaille pour la Central...

— Foutez le camp, gronda Crosby, ou je vais vous casser la gueule moi-même.

Il commençait à reprendre du poil de la bête. Malko chercha désespérément une idée pour venir à bout de sa résistance. Son temps était limité... Déjà Crosby avançait vers lui, menaçant. Se battre avec le Texan n'amènerait rien. Soudain, il eut une idée en voyant la bouteille débouchée sur la table. Tenant Crosby en respect avec son gros Magnum, il s'avança vers les racks que Richard Crosby lui avait montré lors de sa première visite. Il sortit avec soin une bouteille et vérifia l'étiquette : « Château Haut-Brion 1928. » Richard Crosby regardait, les traits tirés tout à coup.

— Vous voulez me répondre ? demanda Malko.

— Foutez le camp, fit le Texan, les poings serrés.

Malko ouvrit les doigts, et la bouteille lui échappa, se brisant sur le dallage. L'odeur du vieux vin emplit aussitôt le cellier. Richard Crosby poussa un hurlement.

— Vous êtes fou !

Malko était déjà en train de sortir une seconde bouteille « Hospices de Beaune 1928 », lut-il. Un des bijoux de la collection du milliardaire. Celui-ci avait du meurtre dans les yeux. Il avança vers Malko mais ce dernier leva le pistolet.

— Mr. Crosby, si vous avancez, je vous tire une balle dans le genou. Vous risquez de boiter le restant de vos jours. Oui ou non, voulez-vous répondre à mes questions ?

Le Texan le sonda du regard. Il savait reconnaître un homme qui bluffait. Malko ne bluffait pas. Il resta là où il se trouvait. Sans dire un mot.

Le bruit clair de la bouteille des « Hospices de Beaune 1928 » qui se brisait par terre lui arracha un grognement de fauve. Il resta sur place, tenu en respect par le pistolet, se balançant comme un ours... Malko était déjà en train de choisir sa troisième bouteille. De plus en plus rare. Heureusement que Richard Crosby lui avait fait la leçon. Il annonça d'une voix glaciale :

— Je crois qu'il ne vous reste que trois de celles-ci... « Château Mouton Rothschild 1929. »

— Nom de dieu d'enculé, gronda Crosby, je vous tuerai !

C'était dit avec une sincérité totale.

— Adieu au « Mouton Rothschild », fit Malko.

La bouteille se brisa avec fracas sur le carrelage, augmentant l'odeur incommodante. Des larmes perlèrent dans les yeux du milliardaire. Il tendit le doigt vers Malko.

— Sortons d'ici, je vais vous parler. Arrêtez, nom de Dieu !

Malko secoua la tête. Une fois, son précieux vin hors d'atteinte, le Texan se transformerait en fauve. Comme un serpent à sonnette. Si on ne le tenait pas fermement, il vous tuait immédiatement... Malko choisit sa quatrième bouteille. Une merveille. Un bourgogne rarissime. Richebourg 1906. Une pièce de collection. Il dut se forcer pour brandir la bouteille poussiéreuse. Richard Crosby avança d'un pas, Malko automatiquement appuya sur la détente, et la balle ricocha sur un rack, frôlant la jambe du Texan. Il s'immobilisa.

— Que fait Nafud à Houston ?

Richard Crosby ouvrit la bouche et la referma. Il ne pouvait pas. Il ne voulait pas que Martha sache. Il voulait lutter encore, étouffer l'affaire, liquider Jidda. Déjà dans sa vie, il s'était trouvé dans des positions difficiles. Il s'en sortirait... Le bruit de la bouteille de Richebourg 1906 qui se brisait l'arracha à sa courte rêverie. Avec incrédulité, il regarda les morceaux de verre par terre. Six mille dollars. Mais il se moquait de l'argent. Rien ne pourrait la racheter. Il fixa sur Malko un regard de somnambule. Déjà ce dernier sortait du rack la plus précieuse de sa collection : le Magnum de Château-Latour 1928. Richard Crosby la regardait, fasciné.

Il n'y en avait que deux comme celle-là au monde. Et il n'y en aurait plus jamais d'autres...

Tout à coup, quelque chose se déclencha dans sa tête, il s'entendit crier :

— Stop, stop ! Je vais vous parler.

À toute volée, Richard Crosby prit la bouteille posée sur la table et la jeta violemment par terre. Celle-là ne coûtait que cent dollars, et il en avait quelques dizaines de caisses. Puis il se laissa tomber dans un des fauteuils. Malko, craignant une ruse, resta la bouteille en l'air. L'odeur du vin répandu le prenait à la gorge. La tête lui tournait un peu. L'atmosphère était de plus en plus lourde dans le cellier.

— Mr. Crosby, dit-il, je voudrais que vous écoutiez une bande de magnétophone qui se trouve dans ma voiture. Le récit d'une certaine Anita Deer, maîtresse du congressman Wilbur Stockton...

Richard Crosby leva la main.

— Inutile. Je suis au courant. Que voulez-vous savoir ?

— Pourquoi Mr. Jidda a-t-il tenu à protéger au prix d'un meurtre, celui de Patricia Highsmith – le secret de votre entrevue à Capri ?

Richard Crosby le fixa d'un air absent, comme s'il ne comprenait pas ce qu'il disait. Puis il laissa tomber d'une voix lasse :

— Je crois qu'il s'agit d'une erreur... d'un affolement. Ce n'était pas tellement important qu'on me voie en sa compagnie. Il a eu peur d'autre chose...

Malko retint son souffle. Cette fois, Richard Crosby paraissait décidé à parler.

— De quoi avait-il peur ? demanda-t-il.

Richard Crosby se passa la main sur le visage, comme s'il émergeait d'un mauvais rêve.

— C'est une longue et triste histoire, avoua-t-il. Il y a huit mois, je me trouvais sur le yacht de Jidda à Monte-Carlo. Un de ces grands bals dont Martha raffole. J'étais en route pour l'Indonésie et je me suis arrêté. Je connaissais Jidda pour l'avoir rencontré à Houston, par l'intermédiaire de « l'Arab-American Chamber of Commerce ». Il m'avait promis de m'aider pour mon projet en Arabie Saoudite, mais cela n'avait jamais débouché sur rien. Ce soir-là, vers trois heures du matin, il m'a pris à part et m'a fait une proposition.

« Ce qu'il m'a dit paraissait incroyable. Sous la pression de certains groupes palestiniens, les pays arabes exportateurs de pétrole avaient décidé de décréter un embargo contre les États-Unis, tant que ceux-ci ne rompaient pas les relations commerciales avec Israël. Lui, Nafud Jidda, avait été chargé de rendre cet embargo aussi court et efficace que possible. Il avait besoin d'un expert comme moi pour le conseiller...

Il s'arrêta, enrôlé. Malko Linge avait baissé son 44 Magnum, fasciné.

— Et vous avez accepté ?

— Je n'ai pas dormi de la nuit, avoua Richard Crosby. À neuf heures du matin, tandis que Martha dormait encore, j'ai pris mon breakfast avec Jidda. Et je lui ai donné ma réponse. Je me souviens, il a souri et m'a dit : « Je savais que vous accepteriez. Sinon, je ne vous l'aurais jamais proposé. (Devant l'expression de Malko, Richard Crosby ajouta aussitôt :) C'était une proposition commerciale, peut-être pas très morale, mais légale. Je savais que Jidda n'était pas un anti-israélien, seulement un homme d'affaires, comme moi. Il m'expliqua qu'il ne voyait dans cette opération qu'une fantastique occasion de ramasser des sommes fabuleuses. L'embargo aurait lieu de toute façon. Aucun pays arabe n'aurait le courage de résister aux Palestiniens. En plus, je savais que Jidda n'était pas anti-américain. (Il eut un sourire triste.) Pas plus que moi, en tout cas... Dans les dernières années, la lâcheté de mon gouvernement m'avait souvent dégoûté. Je me suis dit qu'il céderait de toute façon. Alors, pourquoi ne pas en profiter ?

« C'était une occasion de gagner plus en quelques semaines que pendant ma vie entière... (Il hésita.) Vous savez, je ne veux pas dire cela pour minimiser ma responsabilité, mais j'ai toujours rêvé de dépasser la fortune de mon beau-père. Je sais que c'est idiot, mais...

— Que vous offrait Jidda ?

— Un pactole, fit simplement Richard Crosby. D'abord, pendant tout le temps de l'embargo, le droit de continuer à enlever deux cent mille barils par jour au prix normal.

« Ensuite, un contrat de trois ans avec le Koweït pour enlever cent soixante mille barils par jour, avec un discount de deux dollars sur le prix pratiqué.

Malko fit un rapide calcul mental. C'était pharamineux. Plus de quatre cents millions de dollars !

— À quoi vous êtes-vous engagé en contrepartie de cette somme fabuleuse ? demanda-t-il.

La tête baissée, Richard Crosby frotta les deux mains l'une contre l'autre.

— D'abord, dit-il, à déterminer le moment le plus favorable pour déclencher l'embargo. C'était facile pour moi, ayant accès à tous les documents confidentiels concernant l'énergie. J'ai consulté les chartes météo et découvert qu'une vague de froid allait s'abattre sur le pays, à partir de janvier. Ensuite, je savais qu'il y aurait une pénurie de gaz naturel vers la même époque. C'était un secret de polichinelle dans nos milieux.

— C'est tout ? demanda Malko.

— Je pourrais vous dire que oui, grimaça Richard Crosby, mais au point où nous en sommes... Non, j'ai répandu le bruit, trois mois

avant, qu'à cause de la surcapacité de production, les prix du brut allaient baisser de 5 %. J'ai pas mal de copains dans ce milieu. Ils savent que j'ai du flair. On m'a cru et les cuves sont restées au minimum. Quand ça a commencé, le 15 janvier, les réserves de ce pays n'étaient que de soixante jours au lieu de quatre-vingt-dix normalement.

— Vous n'aviez pas l'impression de trahir votre pays ? demanda Malko. Sur le plan militaire.

— Non, le Pentagone hurle, mais il ment. La Navy, entre autres, a de colossales réserves à Elk Hill en Californie. Voyez-vous, ce qui me dégoûte le plus, c'est d'avoir mêlé mon fils à tout cela.

— Votre fils ? fit Malko surpris.

— Oui, avoua tristement Richard Crosby. Lee m'a aidé. Il sort du M.I.T. Je lui ai demandé, sous le sceau du secret, de m'établir une étude sur un embargo, avec les éléments de départ que je lui ai donnés, de stocks, de dates, de température et d'activité économique. Pour savoir combien de temps l'Amérique pouvait tenir sans le pétrole arabe.

« Il a tout intégré, a travaillé pendant trois mois et m'a sorti un document fabuleux sur la « tolérance » de notre pays. Avec en conclusion, une limite de résistance de quatre-vingt dix jours.

— Quatre-vingt-dix jours ! s'exclama Malko, mais c'est très peu.

— C'est peu, reconnut Richard Crosby, mais nous importons 22 % de notre pétrole de cette zone-là. Le Canada nous a laissés tomber. Au lieu de 31 % jadis, nous n'importons plus que 11 %. Ils le gardent pour eux.

« Voilà. Lorsque j'ai tout eu, j'ai prévenu Jidda que l'embargo devrait commencer le 15 janvier. (Sa voix se brisa.) Il a commencé le 15 janvier.

Un long silence s'établit dans le cellier. Malko récapitulait tout ce qu'il venait d'apprendre. La peur de perdre son précieux vin n'avait été que le catalyseur du malaise psychologique de Richard Crosby. Il avait besoin de se libérer. Mais beaucoup de points restaient encore obscurs.

— Pourquoi a-t-on tué Patricia Highsmith ? Et qui a commis ce meurtre ?

Richard Crosby secoua tristement la tête.

— Probablement des hommes de main de Omar Sabet, le bras droit de Jidda. Indirectement à cause de moi... Les deux premières semaines de l'embargo, la « résistance » de notre pays a été la même que la résistance théorique calculée par mon fils. Puis les deux courbes se sont séparées. Bien avant le début de l'opération, Jidda avait installé toute une équipe à lui à Astroworld. Faisant en réalité ce que mon fils avait fait en théorie.

— Et alors ?

— Alors, Jidda a commencé à s'énerver. Il a insisté pour que je vienne le rejoindre sur le *Nemiran*. J'ai voyagé sous le nom de Evens, comme lorsque je suis avec une dame. Jidda était très nerveux, il m'a accusé de ne pas l'avoir bien renseigné, de m'être trompé. Il a décidé de venir lui-même surveiller les opérations. Je ne pouvais pas refuser. Lorsqu'il a vu cette fille, Patricia, surgir, il a dû croire qu'elle nous avait écoutés. Je vous ai dit qu'il était très nerveux... Il a eu peur.

Richard Crosby avait fait son récit d'une voix monocorde et précise, comme s'il se trouvait sous hypnose.

Malko voulut profiter de cette bonne volonté.

— Saviez-vous que le plan de Jidda comportait l'élimination de tous ceux qui risquaient de lui faire perdre du temps ?

Richard Crosby secoua la tête.

— Je n'arrive pas à le croire. C'est fou. Ce type est fou. Qu'il ait fait chanter Stockton, passe encore, mais il a essayé de vous tuer !

— Pas seulement moi, remarqua Malko.

Il lui communiqua ses soupçons concernant Edward Colton et Mary O'Connor.

Richard Crosby était décomposé.

— Colton a sûrement été supprimé parce qu'il s'intéressait trop à vous, dit-il. Et la pauvre vieille Mary O'Connor parce qu'elle retardait la défaite de l'Amérique...

— *Son of a bitch*, marmonna Richard Crosby.

Ses épaules s'étaient affaissées. Il regardait fixement les bouteilles qui l'entouraient, ses yeux noirs striés de sang. Il leva brusquement la tête.

— Je vous demande de me croire. Il m'avait présenté tout cela comme du *legitimate business*. Pas de racket.

— Je vous crois, dit Malko. En ce qui concerne Patricia Highsmith, je veux vous rassurer partiellement. Jidda a réagi aussi brutalement parce qu'il savait qu'elle était un agent israélien.

« Cela a été sa première erreur. Elle ne savait rien. Maintenant, dites-moi quel est le bénéfice de Jidda dans cette aventure insensée ? Pourquoi est-il si pressé ?

Richard Crosby secoua la tête.

— Je ne connais pas les détails. Il s'est sûrement engagé à réduire la durée de l'embargo. Lorsque j'étais sur le *Nemiran*, il m'a montré une enveloppe fermée de cinq cachets de cire verte. En m'expliquant fièrement que ce document valait une fortune.

— Où est-elle ?

— Je ne sais pas. Peut-être dans la serviette noire qui ne le quitte jamais.

Malko se sentit épuisé par cette longue confession. Il n'avait plus à

craindre aucune réaction violente de Richard Crosby. C'était un homme brisé. Il le vit lorgner le pistolet posé sur la table et devina ce qui se passait dans sa tête. En ce qui le concernait, il manquait encore un morceau de puzzle : l'enveloppe aux cinq cachets verts. S'il ne le découvrirait pas, il aurait quand même perdu... Le N.S.C. (36) risquait de céder aux Arabes dans quelques jours.

— Mr. Crosby, dit-il, j'ai une proposition à vous faire. Je ne pense pas que vous puissiez la refuser...

Crosby secoua la tête.

— Laissez tomber. Je vais prendre mon *shot gun* et je vais aller faire sauter la tête de ce *motherfucker*...

Ses épaules s'étaient redressées. Malko ne se doutait pas une seconde qu'il allait mettre son projet à exécution...

— Il y a mieux à faire, suggéra-t-il. Personne n'est au courant de vos liens réels avec Jidda, à part moi.

— Et la C.I.A. ? ricana Richard Crosby.

— Ils ont enterré d'autres secrets, tout aussi graves, assura Malko. Seul quelques hauts fonctionnaires sont au courant. Il n'y a aucun document écrit. Ils l'oublieront si vous m'aidez à savoir ce qu'il y a dans cette enveloppe. Peut-être que cela ne changera rien à la situation. Peut-être que si. Cela vaut la peine d'essayer. Il faut être fixé avant la réunion du National Security Council. Cela ne nous laisse pas beaucoup de temps. Ainsi, personne ne saura jamais le rôle que vous avez joué.

— Si, fit Richard Crosby. Moi.

Cela, Malko n'y pouvait rien. Le Texan aurait à vivre avec ses souvenirs, le restant de ses jours.

— Vous oublierez, affirma-t-il.

— D'accord, fit Richard Crosby. J'accepte. Que voulez-vous faire ?

* *

*

Malko sortit le premier du cellier. Épuisé. Richard Crosby le suivit. Il avait retrouvé tout son calme. Ils traversèrent la cour comme deux vieux amis, gravit le perron et entrèrent dans le petit salon. Martha Crosby était seule. Elle se leva et vint à la rencontre de son mari.

— Dick, qu'est-ce qu'il y a ?

Richard Crosby grimaça un sourire.

— Je t'expliquerai. Est-ce que Jidda a appelé ?

— Oui, deux fois.

Il hocha la tête.

— Bien, tu me le passeras la prochaine fois. Je suis fatigué, je vais me coucher.

— À demain, dit Malko.

Il s'inclina devant la jeune femme et se dirigea vers le hall. Martha courut derrière lui, le rattrapa avant qu'il ne sorte.

— Que se passe-t-il ? murmura-t-elle. J'ai entendu des coups de feu. Il n'y a rien de grave ?

Malko se retourna et lui fit face.

— Martha, je crois que Richard a beaucoup besoin de vous. De VOUS, répéta-t-il, de la femme qu'il a épousé, pas de la poupée snob et égocentrique que vous êtes devenue. Au revoir.

Lorsqu'il franchit la grille, il se retourna. Martha Crosby pleurait, appuyée à une des colonnes blanches.

* *

*

Nafud Jidda dit à Richard Crosby d'un ton plein de reproches :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas rappelé ? C'était important...

Le Texan grimaça un sourire et s'assit.

— J'ai eu des problèmes. Une sale visite. Votre ami le Prince Malko. L'agent de la C.I.A.

Le Saoudien l'observait, sans sourciller, tendu. Le Texan semblait avoir perdu toute agressivité à son égard. Il demanda :

— Que voulait-il ?

Richard Crosby lui adressa un long regard appuyé.

— Il vous soupçonne d'avoir fait chanter Wilbur Stock-ton. Il se pose aussi des questions sur la mort de Mary O'Connor et de Ed Colton.

Nafud Jidda arriva à prendre l'air douloureusement outragé. Il secoua la tête, « accablé ».

— Ces gens de la C.I.A. sont fous ! Ils me poursuivent depuis des semaines, comme si j'étais un criminel. Je me suis déjà plaint et je croyais qu'on leur avait donné l'ordre de me laisser en paix. Ils sont fous furieux de l'embargo et saisissent n'importe quel prétexte.

Richard Crosby observa le Saoudien avec froideur.

— Vous me prenez pour un con ? dit-il. Bien sûr que je l'ai cru.

Il y eut un silence pesant. Nafud Jidda ouvrait déjà la bouche quand Richard Crosby laissa tomber avec une voix pleine de conviction :

— Cessons de jouer à cache-cache. Dès que ce type m'a parlé de ce qui s'était passé dans son foutu château, j'ai su que c'était vous. (Il s'interrompit un instant pour donner plus de poids à ces paroles.) J'en aurais fait autant si je l'avais su. Quant au reste, eh bien, je pense que vous avez pris soin de vos intérêts.

Nafud Jidda n'en croyait pas ses oreilles.

Le Texan continua d'une voix posée.

— Malheureusement, vos gars ne sont pas des professionnels. (Il pointa un index accusateur sur le Saoudien.)

C'est à cause de vos conneries que j'ai la C.I.A. sur le dos. Ici, nous savons comment nous y prendre. Jimmy Hoffa, vous l'avez souvent revu ? Vos gars ont tout fait à moitié...

D'abord Nafud Jidda avait écouté Richard Crosby avec scepticisme... Mais il avait tellement envie d'entendre cela, de voir ce problème disparaître, que peu à peu, toute sa méfiance disparut. Après tout, Richard Crosby n'était pas un enfant de chœur. On ne bâtissait pas une fortune comme la sienne en gardant les mains propres.

Dans la mesure où Richard Crosby tenait bon, le danger présenté par la C.I.A. diminuait considérablement. Il s'agissait de gagner quelques jours.

— Je suis désolé, dit-il. Mais...

— Il y a quand même un gros problème, dit le Texan. Le prince Malko n'a pas cru un mot de ce que je lui ai dit... Ou il me prend pour un connard, ou pour votre complice. Donc il va réagir... Lorsqu'il est venu il était avec un gars du F.B.I. Vous savez ce que cela veut dire ?

Nafud Jidda resta silencieux. Il n'aimait pas cela du tout.

— Cette fille, Anita Deer, continua le Texan, elle vous connaît ?

— Non, affirma le Saoudien. Elle n'a jamais vu que Omar. Je l'ai envoyé à votre ranch avec Paprika.

— Ils risquent de débarquer ici, remarqua Richard Crosby.

— Je vais tout de suite détruire certains documents, dit Nafud Jidda d'une voix étranglée.

— Ce n'est pas suffisant, fit Crosby. Il faut liquider ce Prince.

— Mais...

— Sinon, je vais au F.B.I., menaça Richard Crosby. Vous êtes fou ou quoi ? Il m'a dit qu'il avait reconnu votre Omar. C'est de la dynamite... Ils peuvent aller *aussi* au ranch. Ils y sont déjà peut-être...

Nafud Jidda sentit la sueur couler le long de sa dichdacha, la collant contre son dos. Sa pomme d'Adam monta et descendit rapidement. La détermination de Richard Crosby l'affolait. Il y avait une énorme différence entre téléguider un attentat dans un pays éloigné et s'attaquer directement à la C.I.A., aux U.S.A., lui étant sur place.

— Nous risquons de déclencher des réactions violentes, fit-il observer. Il n'est pas seul. Cela n'arrêtera pas le F.B.I., ni la C.I.A. Au contraire...

Richard Crosby se pencha en avant.

— OK. Mais les autres ne connaissent pas votre gars. Je suis d'accord. Ça ne va pas passer inaperçu. On va peut-être vous soupçonner. Et alors ? Quand Jimmy Hoffa a disparu, cela a fait du

bruit aussi, non ? Le tout c'est qu'on ne le retrouve jamais. Et je serai derrière vous pour mettre de votre côté ce que cette putain de ville compte de gens importants... Vous verrez qu'ils n'insisteront pas trop. (Il eut un clin d'œil.) Balancez-lui une dose comme à ce petit con de Ed Colton. C'était du LSD ?

Nafud Jidda secoua la tête et dit d'une voix imperceptible.

— Euh, non. Enfin oui et non. Le LSD tout seul n'aurait pas suffi. Il était mélangé avec de la Thoracin, un agent dépressif... Combinée avec le LSD, cela provoque une tendance suicidaire violente et immédiate.

— Comment diable avez-vous fait ?

— Oh, mais ce n'est pas moi, protesta Jidda. Nous avons envoyé quelqu'un qui s'est introduit la nuit dans le bureau. Il a mélangé ce qu'il fallait au sucre. Par les journaux, on savait que Colton prenait du café sucré toute la journée. Le lendemain, il est revenu, il a fait tout disparaître...

Richard Crosby hocha la tête, admiratif.

— Avec notre ami, il faut quelque chose de plus sûr. Et de plus simple.

— Mais quoi ?

Cette fois Nafud Jidda était totalement subjugué. Il aurait voulu qu'Omar Sabet, plus accoutumé que lui aux actions violentes, soit là.

— Je lui ai dit que je partais au ranch et que vous alliez m'y rejoindre, explique Richard Crosby. Il veut vous voir. Emmenez-le au ranch demain. Là-bas, nous nous occuperons de lui.

Nafud Jidda lui jeta un coup d'œil affolé.

— Mais, je vais avoir le F.B.I. sur le dos dès le lendemain qu'il disparaît...

Richard Crosby eut un rire cynique.

— Et alors ? En rentrant du ranch, il n'y a qu'à faire un crochet au-dessus du golfe du Mexique. Vous descendez à trois mille pieds, vous ouvrez la porte arrière du DC9 et vous larguez votre colis. Il ne sera pas le premier. Les requins du golfe ont tellement bouffé de mafiosi qu'ils parlent sicilien...

« Ensuite, quand on me posera des questions, je jurerais que je l'ai ramené à Houston. Ce n'est pas lui qui viendra me contredire. Bien sûr, ils vont nous soupçonner. Ils laisseront tomber au bout d'un certain temps. Ils auront autre chose à faire.

Nafud Jidda observait le Texan, partagé entre l'admiration et la crainte. Essayant de se rassurer en se disant que le meurtre aurait lieu chez le Texan. Donc qu'il serait directement impliqué. Ce qui le décida, ce fut la haine pour celui qui s'était mis en travers de son plan. Il ne se sentirait bien que débarrassé de lui.

— Très bien, dit-il. Je décollerai demain matin à dix heures. Mais

s'il ne vient pas seul ?

— Il viendra seul. Il a confiance en lui.

Le Saoudien prit une poignée de pistaches et se mit à les mâcher lentement. Il touchait au bout de ses peines. Encore vingt-quatre heures et il serait débarrassé de son principal adversaire, quelques jours de plus et il aurait gagné la bataille de l'embargo. Brusquement, Richard Crosby lui fut plus sympathique qu'il ne l'avait jamais été avec son cynisme et son esprit de décision.

— Prévenez Omar, dit-il.

Richard Crosby se leva.

— Je n'y manquerai pas. À demain.

Il pleuvait tellement qu'on ne voyait pas plus de dix mètres au-delà du pare-brise de la voiture. Malko gara le véhicule, prit son attaché-case, et courut jusqu'au hangar de la *Meguoil*. Le DC9 de Nafud Jidda était parqué en face, sous la pluie battante, prêt à partir, les pilotes aux commandes. Il entra dans le petit salon attendant au hangar. Il fut accueilli par un employé de Richard Crosby.

— M. Jidda est déjà à bord, annonça-t-il. Il m'a demandé de vous conduire jusqu'à l'avion dès que vous arriveriez.

La veille au soir, Malko avait eu une brève conversation avec le Saoudien. Celui-ci l'avait invité au ranch pour dissiper définitivement tout malentendu.

Il prit un parapluie et l'escorta jusqu'à la porte arrière du DC9. Malko monta les marches métalliques, examinant un certain nombre de détails. Quand même nerveux. Il avait beau avoir préparé son plan avec l'aide de Richard Crosby, du F.B.I. et des « gorilles », il y avait beaucoup d'inconnues, dont chacune pouvait lui coûter la vie... À commencer par une balle dans la tête, à la seconde où il mettrait le pied dans l'avion de Jidda...

Émergeant dans la cabine, il aperçut le Saoudien assis près de la table de roulette, en train d'examiner des documents. Il les posa en voyant Malko et se précipita vers lui, la main tendue.

— Comme je suis heureux de vous voir.

Ses deux mains grassouillettes emprisonnèrent celle de Malko tandis qu'il le faisait asseoir à côté de lui. Elles étaient moites bien qu'il régnât une agréable fraîcheur dans l'appareil.

Un jeune Arabe en costume sombre était assis en face, dans un des fauteuils du *lounge*. Un garçon en veste blanche surgit de l'avant, avec un plateau de rafraîchissements. Malko prit un jus d'orange glacé. Comme Nafud Jidda. Celui-ci expliqua avec un sourire, désignant l'Arabe en costume sombre.

— Hussein ne parle pas anglais.

Hussein, également un jus d'orange à la main, sourit à Malko. Celui-ci lui rendit son sourire. Certain qu'il appartenait à l'équipe des tueurs. Il était trop silencieux, trop concentré pour être un simple secrétaire.

Il regarda autour de lui, cherchant la serviette où le Saoudien conservait son précieux document cacheté, sans l'apercevoir. Elle devait se trouver dans l'appartement, devant le *lounge*.

— Cet appareil est superbe, remarqua Malko.

Le Saoudien se leva vivement, comme soulagé d'avoir à faire

quelque chose.

— Venez, je vais vous montrer l'aménagement avant le décollage.

Il entraîna Malko vers l'avant, lui montra la petite cuisine ultramoderne, le rack à valises, puis, il poussa la porte de l'appartement montrant le lit, les placards. Sur une table basse, il y avait une grosse serviette noire en cuir, avec une fermeture à serrure. Malko s'efforça de ne pas trop la regarder. Ils revinrent dans le *lounge*.

— Nous allons décoller, annonça Nafud Jidda.

Ils s'assirent et attachèrent leur ceinture. Le steward en veste blanche alla à l'arrière relever l'escalier qui claqua avec un bruit sec. Les réacteurs se mirent en marche. Malko regardait la roulette, au milieu du *lounge*. De l'autre côté, Nafud Jidda, les mains croisées sur son ventre, les yeux fermés, ressemblait à un petit poussah heureux. Il semblait vouloir éviter toute discussion de fond. Malko n'y tenait pas non plus tellement...

Avec un grondement de tonnerre, le DC9 s'élança sur la piste de Hobby Airfield, s'arracha dans la tornade et monta avec un angle de trente degrés.

* *

*

La petite boule d'ivoire tournait comme une folle au-dessus des numéros. Elle ralentit, sauta, rebondit plusieurs fois avant de s'immobiliser sur le zéro.

Nafud Jidda eut un rire qui sonnait faux.

— Le numéro du casino, annonça-t-il. Je gagne.

Il rafla les jetons que Malko avait posé sur le 7. Depuis le début du vol, ils jouaient pour s'amuser. Trente mille pieds plus bas, il y avait le désert texan. Ils volaient depuis une demi-heure. Maintenant, le temps était superbe, le ciel bleu semé seulement de petits cumulus blancs. Plus le temps passait, plus Nafud Jidda semblait nerveux, obligé même d'essuyer ses mains au tapis vert. Hussein, assis à côté de lui, ne quittait pas Malko des yeux. Lors d'un mouvement de l'Arabe, Malko avait deviné la crosse d'un pistolet sous sa veste. C'était un danger qu'il n'avait pas prévu et qui compliquait son plan. Il commença à faire le vide dans son cerveau. Il lui restait très peu de temps. Nafud Jidda prit la boule et la relança.

— Je voudrais vous montrer certains documents, dit Malko.

Il vit la brève lueur de panique dans l'œil du Saoudien. Tirant son attaché-case à lui, il l'ouvrit, le couvercle vers Jidda et son garde de corps.

Ses doigts se refermèrent sur une arme étrange. Un pistolet à requins, tirant des cartouches de CO² explosant au contact. Nafud

Jidda suivait ses gestes. Il sentit qu'il y avait quelque chose d'anormal, se pencha en avant.

Malko ferma le couvercle de l'attaché-case. Les deux Arabes aperçurent le gros pistolet au moment où il appuyait sur la détente, visant le hublot derrière Hussein. Il vit l'Arabe plonger la main sous la veste. Ce fut son dernier geste.

Le hublot, touché en plein fouet par le projectile, se désintégra avec une détonation assourdissante.

Il fallait une explosion violente pour venir à bout des sept couches de plexiglas, c'était la raison pour laquelle Malko avait choisi ce type d'arme. Aussitôt après avoir tiré, il s'accrocha de toutes ses forces à son fauteuil.

Il y eut un hurlement, un bruit de chairs écrasées, et Hussein, aspiré à l'extérieur par la fantastique différence de pression disparut en une fraction de seconde à travers l'ouverture, avec des oreillers, des verres et tous les objets légers se trouvant à proximité de la suction. Les yeux exorbités, Nafud Jidda vit disparaître son homme de main, cramponné à son fauteuil.

Presque aussitôt, le blizzard glacial jaillit de l'extérieur, balayant la cabine du DC9, abaissant la température à -20° centigrades. Malko eut l'impression qu'une claque gigantesque vidait ses poumons, tout l'air pressurisé s'était échappé par l'ouverture. Il avait beau s'y être préparé, les secondes qui s'écoulèrent furent les plus longues de sa vie. Il suffoquait comme un poisson hors de l'eau. Enfin, peut-être trente secondes après l'explosion du hublot, tous les masques à oxygène tombèrent du plafond. Malko saisit le premier à sa portée et respira avidement en frissonnant. Le froid brutal était terrifiant. Affalé sur son fauteuil, la bouche ouverte, Nafud Jidda n'avait même pas la force d'attraper le masque qui pendait à quelques centimètres de lui. Frappé d'anorexie. Au même moment, l'air glacial commença à se condenser en un épais brouillard, qui du hublot, gagna toute la cabine. La silhouette de Jidda disparut aux yeux de Malko. Celui-ci se releva et faillit perdre l'équilibre. Le DC9 descendait brutalement, à près de deux mille pieds minute, afin de retrouver une pression normale. Une sonnerie stridente vrilla les oreilles de Malko. La sonnerie d'alarme déclenchée par les deux pilotes. Ceux-ci disposaient d'une réserve d'oxygène indépendante et avaient sûrement déjà chaussé leurs lunettes et leur masque, cherchant à rapprocher le DC9 le plus possible de la mer.

Cela allait prendre une dizaine de minutes. Le DC9 vibrait de toute sa carcasse perdant rapidement de l'altitude. Maintenant, la brume avait envahi toute la cabine. Nafud Jidda était toujours à demi inconscient dans son fauteuil.

Malko attendit trois ou quatre minutes, aspira une grande goulée

d'oxygène et se leva. Il avait très peu de temps pour agir. Le mouvement de l'appareil l'entraîna facilement vers l'avant. Dans le couloir, il aperçut le steward cramponné à un masque à oxygène. Retenant son souffle, il pénétra dans l'appartement, trouva à tâtons la serviette noire et repartit vers l'arrière. À cause du manque d'oxygène, son cœur cognait dans sa poitrine et il se sentait d'une faiblesse extrême. Nafud Jidda aperçut sa silhouette dans la brume et cria quelque chose qu'il ne comprit pas. L'Arabe avait enfin saisi un masque mais respirait maladroitement, sans avoir la force de se lever. Continuant vers l'arrière, Malko, la précieuse serviette noire à la main, traversa le petit compartiment destiné aux secrétaires, après le *lounge*, et se rua dans les toilettes de gauche, s'y enfermant. À l'arrière le bruit était encore plus violent. L'appareil avait perdu beaucoup d'altitude et la pression était maintenant suffisante pour respirer à peu près. Mais chacun de ses gestes demandaient à Malko un effort énorme. S'accroupissant, il ouvrit le placard sous le lavabo et envoya la main. Si Chris Jones avait eu un contretemps, il était en mauvaise posture. Le parachute était là.

Malko le tira par une de ses lanières et se redressa. En quelques secondes, il eut enfilé le harnais, bouclé la ceinture de sécurité sur son ventre, passant une des sangles dans la poignée de l'attaché-case. Le parachute carré pendait sur ses fesses. Malko vérifia le harnais en tirant dessus et sortit des toilettes.

La brume était encore épaisse, mais elle. Il s'avança dans le compartiment et regarda le hublot. Le DC9 ne volait plus qu'à cinq mille pieds environ et descendait encore.

C'était le moment.

Il s'avança vers l'arrière où se trouvait l'escalier faisant corps avec la partie arrière s'abaissant en forme de porte. Le bruit était effroyable. Posant la serviette à ses pieds, il se mit à la recherche d'une petite trappe rectangulaire, sur la gauche de la porte, dont on lui avait montré l'emplacement la veille, sur un autre DC9. Enfin, il parvint à y enfoncer la main, sentit un petit levier qu'il tira en avant. Débloquant le système de fermeture hydraulique de la porte, qui la verrouillait en vol.

Puis, il empoigna la pompe à main et se mit à pomper comme un fou, déclenchant l'ouverture progressive de la porte. Le hurlement des réacteurs devint insupportable. Le courant d'air faillit l'aspirer. Il s'accrocha d'une main serrant la serviette entre ses jambes, jetant de temps en temps un coup d'œil vers l'avant de la cabine. Il aperçut vaguement le steward s'affairant autour de Nafud Jidda. Bien que le DC9 ne volât plus qu'à deux cent cinquante nœuds, l'ouverture de la porte déclencha une traînée supplémentaire qui se mit à le faire vibrer de toute sa structure. Un des pilotes n'allait pas tarder à venir voir ce

qui se passait. Malko ignorait s'il n'était pas armé...

Enfin, la porte fit un angle de 30° avec le plancher de la cabine. Malko lâcha la pompe, se mit en boule et se lança la tête la première dans l'ouverture. Une main sur la serviette, l'autre sur la poignée de déclenchement du parachute. En une fraction de seconde, il fut avalé par le vide, ne sentit plus rien, assommé par le jet d'air brûlant sortant des réacteurs et le choc de la sortie.

Automatiquement, il tira la poignée de déclenchement du parachute. Il éprouva un choc terrible dans les épaules et sa chute sembla s'arrêter net. Mais il ignore combien de temps il mit à récupérer vraiment. Il chercha des yeux le DC9 et le vit qui diminuait rapidement. Un autre point argenté commença à se rapprocher. Le « Sabreliner » de Richard Crosby qui les avait suivis depuis Hobby Airfield, en liaison radio avec le F.B.I. et la DOD de la C.I.A.

Rassuré, Malko regarda au-dessous de lui. Une sorte de savane maigre parsemée d'arbustes.

La serviette noire de Nafud Jidda lui battait la cuisse. Il eut envie de crier de joie. Tout s'était passé exactement comme prévu. Maintenant, ses nerfs se détendaient et il commençait à avoir mal partout. Il se demanda si la décompression avait tué Nafud Jidda... Il se regroupa, car maintenant le sol semblait monter à toute vitesse vers lui. Cela devait faire cinq ans qu'il n'avait pas sauté en parachute. Depuis la Bolivie (37).

Mais cette fois, cela valait la peine.

* *

*

Nafud Jidda soufflait comme un phoque, la bouche grande ouverte collée au masque à oxygène. Avalant de larges goulées sans parvenir à satisfaire ses poumons. Il avait cru que son cœur allait lâcher. Même maintenant qu'il était au sol, posé sur la piste du ranch, il avait encore l'impression d'étouffer. Il ouvrit les yeux pour se heurter au visage plein de réprobation d'Omar Sabet.

— Je ne l'ai pas trouvé, dit le Palestinien.

Depuis l'atterrissage, ils cherchaient la serviette de Nafud Jidda. L'intérieur du DC9 était un incroyable capharnaüm. On marchait sur les papiers, les cassettes, les objets les plus variés, les masques à oxygène pendaient toujours du plafond de la cabine, comme d'étranges fleurs jaunes.

Nafud Jidda caressait l'espoir minuscule qu'elle ait pu être emportée par le courant d'air. Mais c'était un risque qu'il ne pouvait prendre. La rage l'étouffait. Richard Crosby l'avait trahi. Il en avait été totalement certain en ne le trouvant pas au ranch. Il essayait de rester

lucide, de ne pas se laisser emporter par la haine qui bouillonnait en lui.

Il griffonna un message et le tendit à Omar Sabet.

— Fais envoyer cela tout de suite.

C'était l'ordre de cesser tout chargement pour la *Meguoil*.

Il essaya de faire le point de la situation. Obligé d'assumer que le pacte secret entre lui et la Ligue Arabe allait tomber entre les mains du gouvernement américain. En dehors des conséquences à son égard, c'était la fin de l'embargo, des centaines de millions perdus en vain.

Connaissant la durée limitée de l'embargo, jamais le gouvernement américain ne céderait. Nafud Jidda en serait tenu pour responsable par les Palestiniens. Une seule chose les assouvirait : sa mort. Aucune somme d'argent ne pourrait calmer leur haine. Il se passa la main sur le front, soudain paniqué.

Fiévreusement, il commença à rédiger un long câble à destination de ses « commanditaires ». Disant la vérité. C'était sa seule chance. Adjurant la Ligue de proclamer immédiatement que la lettre adressée à lui était un faux et que l'embargo continuerait aussi longtemps qu'il le faudrait.

Omar Sabet était de nouveau près de lui. Silencieux. Nafud Jidda lui tendit le câble.

— Code-le et envoie-le immédiatement.

Il ne se faisait pas d'illusions. La C.I.A. allait l'intercepter. Mais ils ne le décoderaient peut-être pas... Il commença à imaginer les réactions des pays participant à l'embargo. Son propre pays risquait d'être le premier à le renier.

Fou de rage, il posa le masque à oxygène et commença à marcher de long en large dans le *lounge*. Il avait envie de hurler. Échouer aussi près du but ! À cause d'un seul homme. Comme il regrettait de ne pas l'avoir fait tuer à la seconde où il mettait le pied dans le DC9.

— Appelle Mohammed, dit-il à Omar Sabet.

Le Palestinien alla chercher le pilote, un Égyptien totalement dévoué à la cause palestinienne.

— Certainement, dit le pilote. La porte n'a pas été endommagée, heureusement, mais il faudra la faire vérifier à Houston. Et changer de hublot. Nous allons être obligés de voler à six mille pieds pour revenir. Mais cela ne présente aucun risque.

— Combien de temps pour changer un hublot ?

— Entre deux et quatre heures, selon le nombre de gens dont nous pourrions disposer.

— Très bien, tu feras au plus vite. Je veux que l'avion soit prêt pour ce soir. Nous paierons ce qu'il faut. Nous redécollons immédiatement.

Il prit le téléphone placé derrière lui et demanda un numéro à

Washington. Un officier supérieur de la Commission des achats d'armements du Pentagone. Nafud Jidda lui dit qu'il venait d'être l'objet d'une agression de la part d'un aventurier travaillant pour la C.I.A., qui avait mis sa vie en danger et provoqué d'importants dégâts à son avion personnel. De plus des papiers confidentiels et importants avaient été volés. Le général lui assura qu'il allait immédiatement contacter la C.I.A. et demander l'ouverture d'une enquête.

Tandis que le DC9 roulait sur la piste du ranch, il fit asseoir Omar Sabet près de lui et commença à lui dicter des instructions. La première était de mettre Paprika dans le premier avion pour l'Europe. Maintenant, Nafud Jidda était seul contre la C.I.A. et le F.B.I. Il avait besoin de toute son énergie. Sinon pour gagner, du moins pour se venger.

Une animation fiévreuse régnait dans le bureau de la Central Intelligence Agency, au sixième étage du Catholic Diocese Building, au coin de Jefferson et de San Jacinto, au centre de Houston. Une demi-douzaine de fonctionnaires, y compris Greg Austin et le chef d'antenne de la DOD de Houston, se disputaient les téléphones. De temps en temps, chacun jetait un coup d'œil en direction d'une porte fermée.

Là où était enfermé un certain Hubert Lyod, traducteur d'arabe attaché à la C.I.A., arrivé de Langley par avion spécial, deux heures plus tôt.

En train de décrypter les documents trouvés dans la serviette « récupérée » à Nafud Jidda. Il s'agissait de faire vite. Malko faisait les cent pas dans le bureau. Angoissé. S'il n'y avait rien dans la serviette, sa position à la C.I.A. risquait de souffrir considérablement...

Greg Austin le héla.

— Marty Rogers sur la 54, dit-il.

C'était la quatrième fois en deux heures que le directeur du Near East Desk rappelait. Malko le prit.

— La pression monte, annonça le haut fonctionnaire de la C.I.A. Les amis de Jidda mettent le paquet. Un aide du Président a demandé au F.B.I. d'ouvrir une enquête pour éclaircir les conditions dans lesquelles vous avez attaqué le DC9 de Jidda. Ce fichu Lyod n'a pas fini ?

— Non, fit Malko.

— OK, rappelez-moi dès que vous aurez du nouveau.

Vingt minutes plus tard, la porte du bureau où s'était enfermé le traducteur s'ouvrit.

Un homme de haute taille avec des lunettes d'écaille, extrêmement maigre, en sortit, une liasse de documents à la main. Malko se précipita vers lui.

— Alors ?

Hubert Lyod lui adressa un sourire froid et poli.

— Je considère ces documents comme authentiques. J'ai comparé les sceaux et certaines signatures dont nous possédions déjà des exemplaires.

Malko bouillait.

— Cela, je n'en doutais pas, fit-il. Mais quel est le contenu ?

Hubert Lyod secoua la tête.

— Ce document est trop important pour que je vous laisse en prendre connaissance, Sir. Il va sûrement être classé dans une catégorie ne permettant qu'aux chefs de département de la *Company*

d'y avoir accès... Je suis désolé. Mais je vais en communiquer immédiatement la teneur à M. Rogers. Par télex.

Il s'éloigna vers la pièce blindée et capitonnée où se trouvait le télex crypteur-décrypteur relié à Langley. C'était un comble ! Malko, qui ne fumait presque jamais, emprunta une cigarette à Greg Austin pour passer le temps.

Ce n'est que dix minutes plus tard que le téléphone sonna. C'était Marty Rogers. Le haut fonctionnaire pouvait à peine parler tant il était ému.

— Vous avez gagné le *jack-pot*, annonça-t-il triomphalement. La lettre que vous avez récupérée est un accord secret passé entre les pays arabes producteurs de pétrole et Nafud Jidda. Les pays producteurs ne voulaient pas dépasser la limite de cent vingt jours pour un embargo total. Cela leur coûtait trop cher. Alors, poussé par les extrémistes qui voulaient l'embargo, Nafud Jidda a pris la responsabilité vis-à-vis d'eux de faire céder les États-Unis avant cette date limite. Sans leur dire qu'il allait pour cela employer des moyens illégaux, je pense. C'est la raison pour laquelle il s'est conduit avec cette férocité...

Malko n'en croyait pas ses oreilles. Maintenant tout était clair.

— Ça a dû lui rapporter une fortune, remarqua-t-il.

— Cela lui *aurait* rapporté une fortune, corrigea Marty Rogers. En cas de succès, les signataires s'engageaient à remettre à Jidda la valeur de toute la production entre le moment où l'embargo aurait été levé et la limite de cent vingt jours... Autrement dit, si Jidda était arrivé à nous faire céder après soixante jours, il touchait la valeur de soixante jours de production. À 3,6 millions de barils journaliers à 10,50 dollars, cela fait environ trente-six millions de dollars par jour, et un milliard de dollars par mois...

Il y avait de quoi vous couper le souffle. Marty Rogers ne laissa pas à Malko le temps de récupérer.

— Je vous laisse, dit-il. Maintenant que nous savons cela, il y a un certain nombre de mesures politiques à prendre. Larry O'Neal sera dans mon bureau dans dix minutes. Il vous tiendra au courant. À propos, je ne sais pas comment vous féliciter. Ce que vous gagnerez dans cette histoire n'aura hélas aucune commune mesure avec ce que Mr. Jidda aurait pu gagner.

— C'est la rançon de la vertu, soupira Malko.

Il raccrocha, éprouvant une sensation bizarre d'irréel. Quelques signatures sur une feuille de papier pouvaient déclencher tant de choses. Maintenant, il allait pouvoir libérer Anita Deer. Personne ne chercherait plus à la tuer. Il se demanda ce qui allait arriver à Nafud Jidda.

Le représentant de la Ligue Arabe à Washington pénétra dans le bureau du très haut fonctionnaire du State Department qui l'avait convoqué à six heures du soir, sans savoir à quoi s'attendre. Mais sans trop d'inquiétude. Cet embargo, comme le précédent, avait provoqué une certaine tension entre les U.S.A. et les États Arabes, mais sans plus. Toute intervention brutale était définitivement exclue.

Il connaissait son interlocuteur de longue date. Les deux hommes échangèrent une poignée de main cordiale, et l'Américain s'excusa de l'avoir dérangé en plein cocktail.

— J'ai des nouvelles de grande importance à transmettre au siège de la Ligue Arabe. Les voici.

Il lui tendit un dossier. Des photocopies et un long rapport établi par la Domestic Operations Division de la C.I.A., sans origine, bien entendu.

— Prenez connaissance de ceci, demanda le fonctionnaire du State Department. Ensuite nous discuterons.

Il sortit du bureau, laissant le représentant de la Ligue Arabe en tête à tête avec le dossier.

Lorsqu'il revint une demi-heure plus tard, l'Arabe était debout près d'une des fenêtres donnant sur Virginia Avenue. Il se retourna. Blême.

— Je ne peux faire aucune déclaration officielle, commença-t-il. Il semble qu'il s'agisse d'une entreprise criminelle à laquelle le Boycott Committee est totalement étranger. Bien entendu, si ces faits sont exacts...

— Tout est vrai, affirma froidement le fonctionnaire du State Department. Nous en avons les preuves et nous travaillons pour en avoir encore plus. Je suis chargé par le Secrétaire d'État de vous mettre au courant des faits suivants. Nous avons le choix entre deux solutions.

« Nous avons envisagé de convoquer demain une conférence de presse afin d'expliquer, preuves à l'appui, comment le Boycott Committee a monté une opération criminelle afin d'aggraver l'embargo. Opération qui a causé la mort de trois citoyens américains et a coûté des millions de dollars à notre pays. Il va sans dire, ajouta-t-il, que l'impact de telles révélations sera énorme tant aux États-Unis qu'à l'étranger.

— Mais, protesta l'Arabe, nous n'avons jamais demandé à M. Jidda d'agir de façon criminelle !

L'Américain eut un sourire glacial.

— Je crois que vous aurez beaucoup de mal à le prouver, dit-il. Il existe quelque chose que nous appelons en anglais « *circonstanciel*

évidence(38) »... M. Jidda est Arabe et ses liens avec la Ligue sont connus. De plus nous avons intercepté un certain nombre de télégrammes ; nous disposons, d'autre part, d'un témoin du Gouvernement, M. Richard Crosby.

Il se tut. L'Arabe passa sa langue sur ses lèvres sèches. Le fonctionnaire du State Department eut un sourire encourageant.

— Vous comprenez que, dans ces conditions, les États-Unis feront les sacrifices nécessaires pour attendre la fin de cet embargo.

Il laissa s'écouler un certain silence afin de donner plus de poids à ses paroles.

— Maintenant, continua-t-il, il y a une autre solution possible. Nos relations avec les pays arabes sont extrêmement amicales et nous souhaitons vivement que cela continue ainsi.

L'Arabe eut un hochement de tête vigoureusement approuvateur.

— Si le Comité directeur de la Ligue Arabe annonce dans les vingt-quatre heures la levée de l'embargo pétrolier, il va de soi que nous ne mentionnerons pas cette affaire pénible. Nous nous contenterons de déclarer M. Nafud Jidda « *persona non gratta* » aux États-Unis.

Il y eut un long silence. Le fonctionnaire du State Department se dirigea vers la porte, signifiant la fin de l'entretien.

— Vous pouvez garder tous ces documents, dit-il. J'espère avoir de vos nouvelles très rapidement.

* *

*

Omar Sabet entra sans un mot et posa un télex près de Nafud Jidda.

— Voilà la réponse de Damas, annonça-t-il. C'était en clair !

Nafud Jidda crut que son cœur s'arrêtait. En clair ! Il lut avidement le texte très court. Le comité de Boycott de la Ligue Arabe se refusait à prendre aucune position publique concernant la durée de l'embargo des États-Unis, tout en remerciant des efforts que Nafud Jidda avait déployés pour le triomphe de la cause arabe.

Le câble était signé Nassir Chafik. L'Égyptien qui avait proposé toute l'opération à Nafud Jidda. Curieusement, ce dernier ne se mit pas en colère. Il se sentait vidé, ailleurs. Comme si les mots n'avaient pas de sens concret. Ils en avaient pourtant un, très net : la Ligue Arabe se démarquait de lui. Il était devenu le pelé, le galeux, celui par qui le scandale arrive.

La vérité lui apparut soudain, éclatante. Nassir Chafik savait déjà que le contrat entre lui et le Boycott Committee limitant l'embargo à cent vingt jours était aux mains des Américains. Donc Nafud Jidda devenait gênant. On le larguait.

Une haine aveugle balaya son calme artificiel. Il se leva, prit le téléphone et le jeta par terre, puis il fit face à Omar Sabet, énigmatique et calme. Une lueur démente brillait dans les yeux noirs de Jidda. Il pensa soudain à une conversation qu'il avait eue un jour avec Richard Crosby. Au temps heureux où ils étaient amis.

— Le DC9 est prêt ? demanda-t-il.

— Le hublot a été changé.

— Combien as-tu d'hommes sûrs ?

Omar Sabet compta lentement sur ses doigts.

— Huit.

Nafud Jidda avait l'impression de vivre un mauvais rêve. Il réprima une brusque envie de pleurer, mais la haine fut la plus forte. Les télex s'étaient tus, débranchés. Paprika avait pris l'avion deux heures plus tôt, pour New York et l'Europe.

Il n'aurait jamais cru que son aventure américaine se terminerait de cette façon.

* *

*

Greg Austin sortit le premier de l'ascenseur menant au dernier étage de l'*Astroworld Hôtel*, suivi d'une demi-douzaine d'agents du F.B.I. Toutes les barrières politiques qui protégeaient Nafud Jidda aux U.S.A. venaient de se lever. L'ordre était arrivé par télex de Washington de perquisitionner chez Nafud Jidda. Directement du *Department of Justice*.

Le matin même, Wilbur Stockton venait d'envoyer du Bethesda Hospital une lettre de démission de son poste de chairman du Congress Energy Committee, pour raisons de santé. Les policiers parcoururent rapidement toutes les pièces du huitième étage. Il n'y avait plus personne.

Greg Austin prit un téléphone et appela la tour de contrôle de Hobby Airfield.

Le DC9 de Nafud Jidda avait décollé une heure plus tôt. Son plan de vol indiquait Kingston, à la Jamaïque comme destination finale. Plusieurs personnes se trouvaient à bord avec lui. Greg appela aussitôt Malko au *Regency* pour lui faire part de la bonne nouvelle.

* *

*

Chose rarissime, Martha Crosby ne portait pas de maquillage, même pas de faux cils. Assise dans un des fauteuils du fumoir, elle jetait sans cesse des coups d'œil inquiets à son mari. Richard Crosby

n'avait pas ouvert la bouche depuis que Malko était venu lui apprendre la fuite de Nafud Jidda. Il semblait ailleurs. Déconnecté.

Il poussa un soupir et s'arracha du canapé sur lequel il était assis.

— Je dois aller au bureau, dit-il.

Malko l'observa, cherchant à deviner ce qu'il pensait. Le Texan semblait vieilli, usé, une grande ride verticale barrait son front. Malko le suivit jusqu'au perron.

— Mr. Crosby, dit-il, vous avez ma parole que votre nom ne sera pas prononcé. D'autre part, j'ai à vous transmettre les remerciements de Marty Rogers pour le rôle important que vous avez joué dans la récupération des documents concernant l'embargo. Sans vous, il était impossible de coincer Nafud Jidda.

Richard Crosby secoua la tête.

— Je vous remercie, mais je me suis trompé sur mon pays et sur Jidda. Je ne me le pardonne pas.

Il eut un bref sourire pour Malko et lui serra la main.

— Allez, je vais manger un sandwich au bureau. Je suis en train de me battre avec les Indonésiens pour quelques centaines de milliers de barils... À bientôt.

Malko le regarda monter dans sa Mercedes 600. Il lui faisait l'effet d'un homme brisé. La voiture démarra et tourna dans River Oaks Boulevard.

Malko se retourna. Martha Crosby était debout derrière lui des larmes plein les yeux.

— Je ne sais ce qu'il a, dit-elle d'une voix altérée. Il n'a pas dormi, je l'ai entendu marcher toute la nuit.

Elle releva la tête et fixa Malko.

— C'est vraiment affreux ce qui s'est passé ? Je ne sais pas tout. Nafud...

— Ne lui en parlez plus, conseilla Malko.

Il lui prit la main et la baisa. Lui aussi se sentait las. Maintenant, la machine diplomatique était en route. Son rôle était terminé. Il lui restait à regagner son château et à continuer à poser ses tuiles.

Malko conduisit lentement jusqu'au *Regency*, monta jusqu'à sa suite. Entra dans le salon vide. Il s'approcha du bar pour se verser une vodka. Derrière lui, une porte grinça doucement.

Un flot d'adrénaline envahit ses artères en une fraction de seconde. Lâchant son verre, il fit un bond en arrière, plongeant vers l'attaché-case où se trouvait son pistolet.

— Qu'est-ce qu'il y a, demanda derrière lui une voix de femme effrayée.

Il se retourna le cœur battant encore la chamade. Anita Deer se tenait à la porte de la chambre, les yeux bouffis de sommeil, enroulée dans une grande serviette de bains.

— J'ai dormi, dit-elle.

Sa fantastique poitrine émergeait de la serviette. Malko réalisa qu'elle avait une belle bouche, des dents régulières, un visage encore frais pour le genre de vie qu'elle menait.

— Où sont les deux hommes qui veillaient sur moi ? demanda-t-elle.

— Ils sont partis, dit Malko, vous n'êtes plus en danger.

— C'est vrai ?

— C'est vrai. Je vais me reposer un peu maintenant. Tout à l'heure, je vous emmènerai dîner.

Il alla dans l'autre chambre, s'étendit sur le lit et s'endormit presque tout de suite. Quelque chose le réveilla beaucoup plus tard. Les cheveux noirs d'Anita contre son ventre. Elle n'avait plus la serviette, et sa peau blanche semblait encore plus blanche dans la pénombre. Ses seins étaient absolument extraordinaires. Mais quand Malko les effleura, il ressentit une impression bizarre. Ils étaient durs comme du bois, artificiellement raffermis par les siliconés.

— On me les a refaits deux fois, murmura Anita, dans mon métier, c'est indispensable.

Ils firent l'amour rapidement, il avait surtout envie d'oublier tout ce qui venait de se passer, elle voulait lui faire plaisir. Puis ils demeurèrent étendus sur le lit, sans parler.

Malko se sentit tout à coup une faim de loup.

— Allons dîner, dit-il à Anita.

Ils s'habillèrent rapidement. Cela fit un choc à Malko de revoir la robe jaune boutonnée sur le devant...

* *

*

Le restaurant panoramique du trentième étage tournait lentement sur lui-même, permettant aux dîneurs d'inspecter tout l'horizon autour de Houston. Anita Deer ne profitait pas de la vue, occupée à raconter l'histoire de sa vie à Malko. Elle en était à son quatrième Bloody Mary et ses yeux commençaient à briller dangereusement. Il se demanda fugitivement ce qu'elle allait devenir. Wilbur Stockton ne l'épouserait sûrement jamais...

Il regarda à travers la glace teintée. L'horizon était piqueté de lumières. Au-delà des buildings du centre, la rivière de Houston n'était qu'une gigantesque zone industrielle... Sur cinquante milles, usines et raffineries se succédaient jusqu'au golfe du Mexique. Tout à coup, une lueur rouge surgit d'un point situé à mi-chemin entre le centre et la mer. Elle grandit, monta vers le ciel, comme une torchère géante. Malko s'arrêta de manger avant même que l'onde de choc et l'onde

sonore ne parviennent jusqu'à eux. Les vitres épaisses du restaurant se mirent à trembler. Les dîneurs poussèrent des cris. La colonne de feu montait jusqu'aux étoiles, comme une bombe atomique. Malko eut brusquement l'impression d'avoir la bouche pleine de coton.

— *My God*, qu'est-ce que c'est ? balbutia Anita Deer.

Malko était déjà debout.

— La raffinerie de Richard Crosby vient de sauter, dit-il.

Malko franchit la porte sans même sonner ou frapper. Toutes les fenêtres de la grande maison blanche étaient éclairées. Il trouva Richard Crosby dans le fumoir, les manches retroussées, parlant dans trois téléphones en même temps. Martha Crosby, en pantalon, semblait aussi affairée que lui. En voyant Malko il eut une grimace furieuse.

— Enculée de Jidda ! Ils viennent de faire sauter ma raffinerie.

Sa voix était calme, malgré la tension, comme s'il s'agissait d'une chose sans importance. Il ajouta, le visage sombre :

— Il y a déjà au moins six morts... leurs lignes téléphoniques viennent d'être coupées par le feu. Je vais prendre un de mes avions et voler au-dessus pour diriger les secours. Vous venez avec moi ?

Il était déjà en train de téléphoner à Hobby Airfield sur l'autre téléphone, Martha appelait son pilote. Elle raccrocha.

— Dick, son numéro ne répond pas.

— Ça ne fait rien, dit Crosby, je piloterai moi-même. Appelle la Navy à Bayton. J'ai besoin d'eux. Ils ont des bateaux pompes plus puissants que les pompiers.

Malko poursuivait une idée pas rassurante.

— Mr. Crosby, demanda-t-il. Quelle est la plus importante raffinerie de la région ?

— Texaco, à Lomax, le long du Houston Ship Channel, dit le Texan. Quatre cent mille barils par jour. Pourquoi ?

— Jidda ne va peut-être pas se borner à la vôtre...

Crosby jura entre les dents.

— Bon sang, c'est de ma faute. Ils ont fait sauter le *cat-cracker*(39), le cœur de ma raffinerie. J'en avais parlé à Jidda, lui expliquant que c'était la partie la plus vitale et la plus fragile. Je ne me le pardonnerai jamais. Même si nous arrivons à maîtriser l'incendie avant demain, il faudra au minimum dix-huit mois pour reconstruire le *cat-cracker*. Et soixante millions de dollars, ajouta-t-il amèrement...

— J'ai déjà prévenu le F.B.I., dit Malko.

Avant de quitter le *Regency* où il avait laissé Anita Deer, il avait appelé Greg Austin qui avait relayé l'alerte au F.B.I. et à la police locale. Le problème était de savoir où les terroristes allaient frapper. Sur cinquante milles de long le Houston Ship Channel n'étant qu'une suite de raffineries industrielles extrêmement vulnérables.

Richard Crosby semblait pétrifié par ce que venait de lui demander Malko.

— Bon sang, dit-il, si ces fumiers font sauter les dix plus grosses

raffineries d'ici, ils foutent en l'air une capacité de trois millions de barils par jour. Avec ça, ils n'ont pas besoin d'embargo. Cela fait 25 % de la capacité totale de raffinage du pays.

Il enfila sa veste.

— Venez avec moi à Hobby Airfield, proposa-t-il. Ensuite je vous laisse la voiture.

Ils dévalèrent le perron et sautèrent dans la grosse « 600 » noire. Trente secondes plus tard la Mercedes filait à 90 miles sur Rivers Oaks Boulevard.

Ils s'engagèrent à tombeau ouvert sur le Gulf Freeway. À leur gauche, l'incendie continuait à illuminer le ciel. Dix minutes plus tard, Richard Crosby quitta le freeway pour Monroe Road, franchirent en trombe la grille d'accès à Hobby Airfield et stoppa devant le hangar de la *Meguoil*.

Le « Sabreliner » était déjà dehors et trois mécaniciens s'affairaient autour.

Richard Crosby sauta de la voiture et cria :

— Allez faire un tour à Lomax !

Malko redémarra aussitôt. Il était obligé de remonter le Gulf Freeway au nord pour aller prendre la porte freeway qui filait vers l'est, le long du Houston Ship Channel.

Tout en conduisant, il se dit que les saboteurs de Nafud Jidda pouvaient causer autant de dégâts qu'une bombe atomique. Afin de savoir les dernières nouvelles, il appela Greg Austin sur un des deux téléphones de la Mercedes. L'agent de la DOD décrocha aussitôt.

— Le F.B.I. a déjà commencé les recherches, annonça-t-il. Ils ont mis deux cent soixante-quinze hommes sur le coup. Nous essayons de protéger et de prévenir toutes les raffineries de la région, mais cela va prendre plusieurs heures pour mettre le dispositif en place.

— Je vais à la raffinerie *Texaco*, dit Malko. À mon avis, c'est là qu'ils vont frapper si ce n'est déjà fait. Prévenez-les...

— J'alerte le SWAT(40), dit Greg Austin, ils vont vous rejoindre là-bas.

Pendant un quart d'heure Malko roula entre 85 et 95 miles. Il avait dépassé Magnolia Park et roulait vers Lomas. Il serait à la raffinerie *Texaco* dans cinq ou six minutes.

Il appela de nouveau Greg Austin, ce dernier lui demanda où il se trouvait. Malko le renseigna.

— Parfait, dit Greg Austin, il y a un camion du SWAT environ un mille derrière vous. Impossible de prévenir la raffinerie *Texaco*. L'incendie de la raffinerie *Meguoil* a détruit toutes les lignes téléphoniques du coin.

Malko ralentit. Quelques minutes plus tard, il aperçut dans son rétroviseur un gros camion hérissé de projecteurs tournant bleus. Le

SWAT.

Les hommes du SWAT avaient des gilets pare-balles, des M.16 automatiques et l'entraînement à la lutte antiterroriste.

Malko accéléra de nouveau. Deux milles plus loin, il quitta la porte freeway, tournant à gauche pour rejoindre la raffinerie géante, distançant le camion du SWAT.

Il était tout seul lorsqu'il stoppa devant la barrière d'entrée de la raffinerie *Texaco*. Une guérite vitrée était allumée avec un gardien à l'intérieur. Malko s'y précipita. Le gardien sursauta, arraché à sa torpeur.

— Hé, qu'est-ce que...

— Je travaille avec le F.B.I., annonça Malko. Il est possible que des saboteurs se soient introduits dans cette raffinerie.

Le gardien le fixa, ébahi, dépassé... Surtout sceptique.

— Des saboteurs ! Je n'ai vu personne, ici, tout est calme. Je sais qu'il y a un incendie à la *Meguoil* parce que la radio l'a annoncé, c'est pour ça que nos téléphones ne marchent pas.

Malko regarda la route derrière lui. Où était passé le camion du SWAT ? Il aurait dû être là depuis trois minutes au moins. Il se dit que c'était trop dangereux d'attendre.

— Vous avez un plan de la raffinerie ? demanda-t-il.

— Ouais, ici, sur le mur.

— Montrez-moi où est le *cat-cracker*.

— C'est pas facile à trouver, fit le gardien. Regardez. Vous verrez, il y a une équipe de quatre gars qui s'en occupent en permanence. Ils viennent d'être relevés, il n'y a pas une demi-heure.

Malko enregistra mentalement l'itinéraire et dit :

— J'y vais. Un camion du SWAT va arriver d'une minute à l'autre. Guidez-le jusque-là.

Subjugué, le gardien le regarda sauter dans la Mercedes, et foncer entre les énormes installations.

* *

*

Le camion du SWAT gisait, renversé sur le flanc, un quart de mille avant l'embranchement menant à la raffinerie *Texaco*, sur la porte freeway. Après avoir heurté un autre poids lourd qui n'avait pas vu sa manœuvre. Il y avait seulement des contusions, mais le camion était inutilisable. Les hommes du SWAT, le premier choc passé, commencèrent à barrer le freeway. La première voiture qui stoppa ne contenait qu'un couple. Poliment, le lieutenant du SWAT en tenue de combat bleue s'avança et salua.

— Bonsoir, annonça-t-il, je suis officier de police. Nous venons

d'avoir un accident et je suis obligé de réquisitionner votre véhicule.

C'était le seul moyen de parvenir à temps dans la raffinerie. Trois minutes plus tard, une voiture de police s'arrêta près du camion.

* *

*

Nafud Jidda encercla d'un trait rouge sur sa carte la raffinerie de la *Meguoil*. Sans même en éprouver de la joie. Il était comme mort, détaché de tout, poursuivant mécaniquement sa vengeance. À part les deux pilotes, il était seul à bord du DC9. Ils avaient redécollé de Kingston avec un faux plan de vol pour Mexico City. Il ne pouvait expliquer à la tour de contrôle de la Jamaïque qu'il allait faire des cercles au-dessus du golfe du Mexique, à la limite de l'espace aérien américain pour éviter toute intervention...

Il but un jus d'orange regardant la carte étalée sur la table de roulette d'un œil morne. Il se passerait au moins trente minutes avant qu'Omar Sabet lui adresse de nouveau un message annonçant la destruction de la raffinerie *Texaco*. Le temps passait lentement, et le Saoudien éprouvait une pression douloureuse au creux de l'estomac. Même pas la peur, mais plutôt l'angoisse de l'auto-destruction. Nafud Jidda savait que le monde ne serait plus le même pour lui après cette aventure, s'il survivait. Machinalement, il plongea la main dans le bol de pistaches, et en avala une pleine poignée. Le temps des précautions alimentaires était passé. Il pensa avec une sombre satisfaction à la raffinerie de Richard Crosby en train de brûler. Puis avec une haine qui lui tordait les entrailles à l'homme responsable de tout. Le rôle des saboteurs, lorsqu'ils auraient terminé leur tâche était de le trouver et de le tuer, quels que soient les risques.

Il jeta un coup d'œil sur la carte étalée devant lui, la région de Houston à Galveston. Il y avait encore neuf raffineries à détruire d'ici la fin de la nuit. Le DC9 tournait en rond dans les cumulo-nimbus, à vingt-quatre mille pieds dans le ciel calme. Hors des routes commerciales.

Les chasseurs américains ne viendraient pas le chercher où il était. Il retournerait ensuite à Kingston, prétextant une avarie. Et de là, au Moyen-Orient, pour essayer d'arranger ses affaires. Où peut-être simplement sur son yacht, à Monte-Carlo. Il avait assez d'argent en Suisse pour le restant de ses jours.

* *

*

Malko se perdit trois fois dans le labyrinthe de la raffinerie avant

d'arriver près de la haute tour qui dominait l'ensemble. Il sauta à terre. Le *cat-cracker*, une tour de cent mètres de haut, se profilait sur un fourmillement de conduites et de tours plus petites. Le bruit était assourdissant, la chaleur, insupportable. La température devait dépasser 60°. Malko regarda autour de lui sans voir aucun des quatre hommes annoncés par le veilleur. Il escalada en courant le petit escalier menant au socle du ciment d'où s'élevaient les quatre piliers qui soutenaient l'énorme ensemble métallique. Il en fit le tour et s'arrêta : une masse noirâtre était fixée au flanc d'un des piliers de ciment. Des fils multicolores en émergeaient.

Des explosifs.

Il s'avança encore, et aperçut un corps étendu, le visage contre le ciment. Il se baissa, le retourna et réprima une nausée devant la gorge tranchée et la fade odeur du sang. C'était sûrement un des hommes chargés de la surveillance du *cat-cracker*. Malko n'eut pas le temps de se poser beaucoup de questions. En se redressant, il vit quatre silhouettes noires qui convergeaient vers lui. Lui coupant toute retraite.

* *

*

Omar Sabet reconnut immédiatement son adversaire. Sous la cagoule noire, son visage dégoulinait de sueur, mais la joie lui fit brusquement oublier la fournaise.

— Tuez-le ! cria-t-il en arabe.

Ses trois compagnons avaient des mitraillettes et des grenades, mais il était terriblement dangereux de provoquer une étincelle à proximité du *cat-cracker*. Il fallait donc liquider leur adversaire à l'arme blanche. Vite. Dès qu'ils auraient fini de disposer les explosifs autour des deux piliers, ils régleraient la minuterie des explosifs pour trois minutes. Le *cat-cracker*, déséquilibré, s'effondrerait sur la *main column*(41) détruisant la raffinerie. Comme celle de Richard Crosby. Ensuite, ils n'auraient plus qu'à passer à la suivante. Omar Sabet mettait à profit ce qu'il avait appris dans les camps d'entraînement palestiniens. La nuit précédente, il avait cambriolé un stock d'explosifs civils, repéré depuis longtemps. Quant aux armes, elles étaient venues avec eux. En arrivant à Houston, Omar Sabet ignorait jusqu'où irait la neutralisation des adversaires de l'embargo.

Il accéléra sa course essayant de rattraper le premier l'homme qu'il voulait abattre. L'installation des explosifs allait encore prendre plusieurs minutes, ce qui lui laissait le temps d'accomplir sa vengeance. Il ressentait un plaisir presque physique à l'idée de le tuer.

Les quatre silhouettes noires avançaient silencieusement comme des fantômes. Malko vit briller les lames de poignard. L'un des saboteurs portait une sorte de sac de montagne où il devait y avoir des explosifs. Il regarda la pancarte fixée à un des piliers annonçant « Attention ! Danger ! Toute étincelle peut déclencher une explosion ». Brusquement son pistolet lui sembla terriblement dangereux...

Le premier des tueurs n'était plus qu'à dix mètres de lui. Les autres lui coupaient toute retraite.

D'un bond, il se jeta à l'assaut de l'échelle métallique cerclée d'un garde fou qui escaladait le *cat-cracker*. Une seule personne pouvait y monter à la fois. Il faillit crier de douleur : l'acier de l'échelle était brûlant et la chaleur irradiant de l'énorme tour était à la limite du supportable.

En dessous de lui, un des hommes en noir s'était engagé à son tour sur l'échelle. Malko arriva essoufflé à une première plate-forme, au tiers du *cat-cracker*. L'échelle continuait, mais pas dans le même alignement. Lorsqu'il la trouva, deux de ses poursuivants avaient déjà presque atteint la plate-forme.

Il se lança de nouveau à l'assaut du *cat-cracker* comme un alpiniste du diable. La chaleur était de plus en plus terrifiante, il entendait le grondement du brut à l'intérieur de la tour et se précipita vers le catalyseur. Maintenant, il dominait toutes les lumières de la raffinerie. Le *cat-cracker* vibrait contre lui comme une énorme bête prête à l'avalier. Mécaniquement, hors de souffle, il continuait à monter, ses pieds de plus en plus lourds sur l'échelle de fer. Il s'arrêta une seconde, le dos appuyé à la rambarde métallique, regarda en dessous de lui. Il devait être déjà à soixante-dix mètres du sol !

D'un dernier effort, il atteignit la seconde passerelle, encore plus exiguë que la première. Elle faisait à peine la moitié de la circonférence du *cat-cracker*.

Déjà une des silhouettes noires montait derrière lui. Les poumons en feu, Malko se relança dans le dernier segment menant au sommet. Le sang battait à ses tempes, il ne comprenait pas où les hommes du SWAT étaient passés. Lorsqu'il arriva en haut, il titubait d'épuisement. À travers le treillis métallique de la plate-forme, il apercevait en dessous de lui, une forêt de tuyaux. Il faisait toujours aussi chaud, et le bruit était encore plus assourdissant. Il regarda au-dessous de lui, vit deux ombres qui couraient, traversant un espace éclairé. Une pensée le glaça. Les terroristes étaient en train de préparer leurs explosifs. L'explosion transformerait Malko en chaleur et en lumière...

Il lui sembla que le *cat-cracker* oscillait légèrement, et une horrible

angoisse lui tordit aussitôt l'estomac. Paniqué, il commença à descendre. Mieux valait affronter les terroristes.

Lorsqu'il arriva à la seconde plate-forme, elle était vide. Le terroriste qui l'avait suivi était redescendu, il n'y avait aucun endroit pour se cacher... Malko se laissa presque glisser le long des barreaux brûlants, faillit tomber dans le vide, se rattrapa et atterrit d'un saut sur la première plate-forme.

Il eut à peine le temps de voir surgir le tueur de l'ombre. Il s'était confondu avec la paroi sombre du *cat-cracker*. Malko évita le poignard. L'instinct de conservation lui donnait des forces nouvelles. L'autre cherchait à l'égorger. Dans la lutte qui suivit, il s'agrippa tout à coup à sa cagoule qui s'arracha. Derrière il y avait le visage de l'homme aperçu chez *Maxim's* avec Paprika et dans l'hélicoptère : l'amant d'Anita, le mystérieux « Hassan », le visage couvert de sueur.

Malko, tout à coup, aperçut une seconde silhouette qui surgissait de la plate-forme. À deux, ils allaient le tuer sans difficulté. Il fallait au moins se débarrasser d'un. Les deux hommes oscillaient sur l'étroite plate-forme essayant d'éviter les parois brûlantes du *cat-cracker*. Chaque fois qu'il heurtait le métal, Malko sentait la brûlure à travers ses vêtements. Il repéra soudain au-dessus de sa tête un manomètre, une valve et un bout de tuyau d'où sortaient quelques gouttes. Cela lui donna une idée. Au moment où son adversaire se trouvait dessous, il le lâcha, allongea la main et tourna brusquement la valve.

Un jet de vapeur blanche fusa et dans un sifflement aigu couvert par le cri de douleur de l'Arabe. La vapeur à 180° avait inondé son visage et son poignet ! Il lâcha Malko portant les mains à son visage. Ce dernier recula mais ne vit pas venir le coup terrible qui l'assomma à demi.

* *

*

Titubant, il essaya de ne pas tomber à l'extérieur de la plate-forme. Le dos à la rambarde, il vit son nouvel adversaire foncer sur lui, un poignard à la main. Il se sentait trop faible pour se battre de nouveau. Il aperçut soudain derrière lui une petite ouverture de soixante centimètres de haut environ, menant à une sorte de chambre entourant le *cat-cracker*. Se pliant en deux, il y plongea, déroutant son adversaire.

Il eut l'impression d'entrer en enfer ! La température devait être d'au moins 90° ! L'énorme conduite qui courait au centre était brûlante. Déjà il suffoquait. Il tint le plus longtemps qu'il put, instantanément trempé de sueur, avec l'impression de respirer du feu, puis se jeta vers la sortie. Tout valait mieux que de cuire vivant.

Le coup de pied le cueillit en pleine poitrine et le rejeta dans la fournaise. Il roula sur lui-même sur le sol brûlant pour éviter le tuyau central qui l'aurait brûlé à mort. Puis revint à la charge, à quatre pattes, de plus en plus faible. Cette fois, il ne put même pas franchir l'ouverture. Un second coup sur la tempe l'étourdit. Il resta à plat ventre sur le sol brûlant, au milieu du grondement du gaz montant dans le *cat-cracker*.

Ce fut la brûlure dans son épaule qui le ranima pour de bon. Elle portait contre le sol où on aurait pu faire cuire un œuf. Centimètre par centimètre, Malko rampa vers la sortie. Cette fois personne ne l'attendait. L'air brûlant lui parut délicieusement frais... Il tituba, tournant autour du *cat-cracker* pour trouver l'échelle. L'absence de ses adversaires ne pouvait signifier qu'une chose. Le *cat-cracker* allait sauter d'un instant à l'autre. Son pied rencontra le vide. Avec un cri, il passa à travers le plancher métallique. Une trappe était ouverte dans le plancher. Un énorme tuyau qui partait du *cat-cracker* vers la raffinerie, au moins deux mètres de diamètre, arrêta sa chute.

Malko y resta allongé sur le ventre près d'une minute avant de trouver la force de se redresser à quatre pattes. Le simple effort d'allonger le bras pour attraper le bord de la passerelle lui semblait colossal. Enfin, il parvint à effectuer un rétablissement et à se hisser sur la plate-forme de nouveau. Après avoir repris son souffle, il s'engagea ou plutôt, il se laissa tomber dans l'échelle métallique. Chaque seconde comptait.

Il mit enfin pied à terre, regarda autour de lui. Personne. Il courut inspecter les piliers de ciment et aperçut aussitôt la masse sombre des explosifs avec les fils rouges et jaunes. Au loin, il entendit enfin une sirène de police. Il lui semblait qu'un temps infini s'était écoulé depuis qu'il était arrivé dans la raffinerie. Pourtant, en regardant sa montre, il s'aperçut qu'il ne s'était pas passé plus de quinze minutes.

Il allongea la main et arracha une poignée de fils, priant le ciel de ne pas déclencher l'explosion. Rien ne se passa. Les explosifs étaient neutralisés ! Épuisé, il s'appuya au pilier de ciment. Et il les vit. Trois hommes en noir revenaient sur lui. Ils l'avaient vu désamorcer leur mise à feu.

Il se sentait trop épuisé pour se battre ou même pour fuir. C'était idiot, mais il allait se faire tuer sur place.

Il ferma les yeux, les oreilles remplies du bourdonnement du *cat-cracker*. Les hommes du SWAT allaient arriver trop tard pour le sauver. En les rouvrant, il vit près de lui une lance d'incendie reliée à un tuyau qui sortait du sol. Au-dessus, se trouvait un écriteau : « En cas d'incendie, diriger la vapeur sur les flammes. »

Réunissant ses dernières forces, il décrocha la lance et tourna la valve. Les hommes en noir arrivaient sur lui. Il braqua la lance.

D'abord, il ne sortit qu'un jet d'eau jaunâtre. Puis brusquement, la vapeur brûlante fusa à vingt mètres avec une puissance incroyable.

Malko sentait la lance vibrer entre ses mains. Le premier terroriste prit le jet en plein visage, poussa un hurlement effroyable et roula à terre, arrachant sa cagoule avec ses ongles.

Malko balaya les autres de la même façon comme avec un lance-flamme. La vapeur brûlante les enveloppa, les pelant vifs. Quelques secondes plus tard, une voiture de police surgit à toute vitesse, crachant des hommes en bleu armés de fusils. Malko vit des feux tournoyants, entendit des voix, des appels. Appuyé au *cat-cracker*, il continuait à diriger son jet tout droit sans se rendre compte qu'il n'y avait plus rien devant lui, que les hommes en bleu... Il glissa évanoui, sans même réaliser.

* *

*

Malko écarta le masque à oxygène de son visage. Cela lui brûlait les poumons. Il était allongé sur une civière posée par terre à côté d'une ambulance. On l'avait déshabillé. Un énorme pansement cachait son épaule droite, et il était uniquement vêtu de son slip. Plusieurs voitures de police étaient arrêtées autour de l'ambulance. Un homme se pencha sur lui.

— Cela va mieux ?

— Un peu, fit Malko.

Il se sentait encore très faible. Un policier en uniforme jaillit de sa voiture et courut vers la civière.

— Sir, dit-il, M. Richard Crosby est sur notre fréquence radio. Il voudrait vous parler.

Malko fit un effort prodigieux et se leva. Soutenu par le policier, il alla jusqu'à la voiture de patrouille, prit le micro. La voix de Richard Crosby était claire et incisive.

— Où êtes-vous ? demanda Malko.

— Juste au-dessus de vous, ou presque, fit le Texan. Je m'occupe de mon feu. Cela va mieux. Dans une demi-heure, cela sera sous contrôle. Je ne suis plus utile.

— Ici aussi, cela va mieux, dit Malko.

— Vous avez fait du beau boulot, dit Crosby. J'ai écouté les communications radio de la police. Tout le monde est sur les dents. Je crois que ces fumiers vont tous se faire piquer...

— Vous redescendez ? demanda Malko.

Il y eut un court silence, puis le Texan dit :

— Non, le contrôle radar de Galveston a localisé le DC9 de Jidda. Il est en train de tourner en rond, à cent cinquante milles d'ici, au

niveau 100 plein sud. En train de se foutre de notre gueule. Cet enculé est en dehors de notre espace aérien. Intouchable. Alors, je vais aller lui rendre visite.

— Mais cela n'aura aucun effet, remarqua Malko.

— Je vous parie que si, fit Richard Crosby.

Il y eut un claquement. La communication venait d'être coupée. Malko regarda le policier.

— À combien sommes-nous de Galveston ? En hélicoptère.

Il y avait un hélicoptère de la police trente mètres plus loin.

— Cinq minutes, Sir.

— Conduisez-moi vite.

En slip, Malko courut jusqu'à l'hélicoptère. Il ne sentait plus ni brûlure ni fatigue. Il savait ce que Richard Crosby avait en tête et voulait l'en empêcher.

* *

*

— Delta Tango, ici Galveston contrôle, répondez. Delta Tango, ici Galveston contrôle, répondez... Delta-Tango...

Le contrôleur tourna la tête vers Malko.

— Sir, je ne sais pas s'il n'est pas à l'écoute ou s'il se trouve sur une autre fréquence, mais il devrait être sur celle-ci. J'ai essayé les quatre possibles, je ne comprends pas.

— Moi, je comprends, fit Malko.

À son tour il se pencha sur le micro et appela.

— Delta-Tango. Ici le Prince Malko, répondez. Mr. Crosby, revenez, revenez.

Seuls des grésillements lui répondirent. Richard Crosby, ou bien avait coupé sa radio, ou bien refusait d'entrer en contact avec eux.

— Où se trouve-t-il ? demanda Malko.

— Nous l'avons dans le radar, cria soudain le radariste. Il est à cent cinquante milles au sud, niveau 120.

Malko s'approcha de l'écran vert balayé par le radar. L'opérateur lui montra un point qui se déplaçait rapidement à chaque balayage du pinceau radar. Se rapprochant d'un autre point un peu plus à chaque fois.

— Dans trois minutes, ils vont se trouver dans la même zone, remarqua le contrôleur d'une voix angoissée.

Le micro ouvert continuait à bruisser. La lueur de l'incendie de la raffinerie *Meguoil* venait jusqu'à eux. Plus faible. Il pensa à Richard Crosby tout seul dans son Sabreliner.

* *

Sur la carte de Nafud Jidda, il n'y avait toujours qu'un cercle rouge. Depuis une heure, aucun message radio n'était venu de l'équipe laissée derrière lui. Au fond de lui-même, il savait que c'était fichu. Mais il continuait à faire des calculs, à se demander combien de raffineries il pourrait détruire avant que le jour ne se lève. Pour la première fois de sa vie, sa main droite tremblait. Machinalement, il lança la boule de la roulette et la regarda tourner autour de la table. Il avait un peu l'impression d'être Dieu, à l'abri de tout.

Il se pencha vers le hublot et aperçut les feux de position d'un autre avion, volant perpendiculairement à eux. Il se rapprochait rapidement, et Jidda pensa qu'il s'agissait peut-être d'un appareil militaire américain.

Le téléphone sonna près de sa tête.

— J'ai M. Richard Crosby sur la fréquence 4, annonça le copilote.

Intensément surpris, Nafud Jidda appuya sur la touche 4. Aussitôt, la voix sarcastique du Texan emplis ses oreilles.

— Jidda ? *Son of a bitch !* Vous me voyez ? Je suis fichtrement près de vous...

Brusquement le froid de la mort emplis le cerveau de Nafud Jidda. Il comprit.

— Vous êtes fou ! cria-t-il.

— *Here I come !* claironna le Texan.

Nafud Jidda se pencha au hublot et vit le petit jet qui plongeait droit sur le DC9, virant sur l'aile.

S'arrachant de son fauteuil, il se rua vers le cockpit.

* *

*

— Oh, *my God !* dit faiblement le radariste, pâle comme un mort.

Il se pencha sur le micro et cria.

— Delta Tango. *Collision course ! Break right ! Break right !*

Sur l'écran radar, les deux points verts s'étaient changés en deux taches rouges clignotantes. Personne ne parlait plus. Le pinceau les passa, balayant le cercle vert.

Les points rouges se confondirent soudain. Dans le micro de la radio, il y eut une explosion de bruits, quelques mots incompréhensibles, puis un long sifflement.

Les deux points rouges avaient disparu de l'écran radar lorsque le pinceau repassa. D'un geste mécanique, le radariste décrocha son téléphone et appela le Coast Guard.

— Mayday, fit-il. Collision aérienne probable, niveau 120, 150

milles sud-sud-est Galveston. Entre un DC9 privé et un Sabreliner privé N – Delta-Tango.

Il raccrocha, les traits tirés. Les trois hommes se penchèrent sur l'écran du radar, contre tout espoir. Trois fois le pinceau balaya l'endroit de la collision. Sans résultat. Malko se redressa. Richard Crosby avait réglé ses comptes. À sa manière.

Le radar-controller secoua la tête.

— Ce type, Crosby, c'était un *stand-up son of a bitch*, fit-il. Faut avoir des couilles pour faire ce qu'il a fait. Surtout avec tout ce pognon. (Il répéta pour lui-même.) Un *goddam stand-up son of a bitch*.

* *

*

La télévision était restée ouverte toute la nuit. Malko dormait sur le ventre dans son lit du Country Club Hospital. Il ne vit pas apparaître sur l'écran le commentateur des nouvelles de A.B.C., annonçant une importante communication de la Fédéral Energy Commission. Un homme en costume clair demeura quelques instants, puis fut remplacé par une image transmise par satellite, un Arabe lisant un communiqué, le visage fermé, devant une foule de journalistes réunis à Damas.

Il parlait en arabe, mais le speaker traduisait les mots au fur et à mesure.

— Le Gouvernement des États-Unis ayant donné satisfaction d'une façon concrète aux pays arabes, l'embargo...

Le speaker joufflu et moustachu, au visage rond comme une lune, semblait avoir du mal à articuler. Les trois chaînes des États-Unis reprenaient à la même seconde ses mots. Cela ne réveilla pas Malko.

Achevé d'imprimer sur les presses de

BUSSIÈRE
CROUPE CPI

à *Saint-Amand-Montrond (Cher)*
en avril 2005

Mise en pages : Bussière

ÉDITIONS GÉRARD DE VILLIERS
14, rue Léonce Reynaud – 75 116 Paris
Tél. : 01-40-70-95-57

— N°a d'imp. 54 116. –
Dépôt légal : avril 2005.
Imprimé en France

-
- 1 : Tu es là ?
2 : 1,87 m environ.
3 : Communiste en argot américain
4 : Domestic Opérations Division.
5 : Un putain de dur.
6 : Security Exchange committy.
7 : United Stades Intelligence Board.
8 : Les grandes compagnies pétrolières.
9 : Office of Research and Repports.
10 : Jet d'objet sur la voie publique !
11 : Merde !
12 : Plaise à Dieu.
13 : 15° C environ.
14 : Affichettes collées sur les pare-chocs.
15 : Pétrole brut.
16 : Dingues de l'environnement.
17 : Los Angeles.
18 : Sans clause de résiliation.
19 : Scénariste.
20 : Les dents de la Mer.
21 : Police Department
22 : Littéralement : « du cul à gogo ».
23 : Mes cheveux !
24 : Bonjour, Mrs. O 'Connor. Voulez-vous que je vous emmène.

25 : Debout !
26 : Serpents à sonnette.

27 : Spécial Opérations

28 : Fils de pute.

29 : J'ai envie de te sauter.

30 : Regarde !
31 : Sorte de grillons.

32 : Aidez-moi ! Il essaie de me tuer.

33 : Espèce d'enculé.

34 : Dépistage électronique.

35 : Pas question. Foutez le camp.
36 : National Security Council.

37 : Voir *Safari à la Paz*.

38 : Présomption écrasante.

39 : Tour de catalyse principale.

40 : Forces spéciales anti-terroristes.

41 : Colonne d'alimentation principale.